

SUITE A DIEU LE VEUT

PAR

LE V^{TE} D'ARLINCOURT



PLACE AU DROIT

Première Partie

LA RÉVOLUTION ET L'ÉLYSÉE

Seconde Partie

LA ROYAUTE ET FROHSDORF

Tout périssait enfin, lorsque Bourbon parut.

VOLTAIRE (*Henriade*).

2^e Edition

PARIS

ALLOUARD ET KAEPPELIN

Libraires-Éditeurs-Commissionnaires

SUCCESSIONS DE P. DUFART ET DE GEL WARÉE

12, RUE DE SEINE

1850

D-1
442





Sig. f.º Top.º

Est. 25

Tab. 6

Núm. 497

PLACE AU DROIT

B.P. de Soria



61121776

D-1 2442

D-1
2442

De même Auteur.

DIEU LE VEUT

Un vol. in-8°. 2 fr.

LE MÊME, format in-18, 60^e édition. 50 c.

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. - B. GROS,
RUE DU FOIN-SAINTE-JACQUES, 18.

SUITE A DIEU LE VEUT

PAR

LE V^{TE} D'ARLINCOURT



PLACE AU DROIT

Première Partie

LA RÉVOLUTION ET L'ÉLYSÉE

Seconde Partie

LA ROYAUTE ET FROHSDORF

Tout périsait enfin, lorsque Bourbon parut.
VOLTAIRE (*Henriade*).

BIBLIOTECA 2^e Édition
DEL
INSTITUTO PROVINCIAL

 SORIA  PARIS

ALLOUARD ET KAEPPELIN

Libraires-Éditeurs-Commissionnaires

SUCCESEURS DE P. DUFART ET DE G^{te} WARÉE

12 RUE DE SEINE

1850



AVIS DES ÉDITEURS

La vive et profonde sensation produite par la brochure politique de M. le vicomte d'Arincourt, *Dieu le veut*, qui fut traduit dans toutes les langues de l'Europe, nous est un gage assuré du succès qui attend son nouveau livre *Place au droit*.

Nous n'aurons point sans doute, il est vrai, comme l'eut *Dieu le veut*, un procès en cour d'assises, procès qui valut 60 éditions à la célèbre brochure ; un pareil succès ne saurait se renouveler.

Mais, quoi qu'il arrive, *Place au droit* nous paraît appelé, dans les circonstances présentes, à une vogue prodigieuse, et nous sommes d'autant plus fondés à le croire, que notre première édition, quoique tirée à un nombre immense d'exemplaires, est déjà presque épuisée, à l'avance, par les nombreuses demandes qui nous sont faites et qui se continuent sans cesse.

ALLOUARD et KAEPPELIN.

Paris, 5 novembre 1849.

PLACE AU DROIT



Il fut un temps où la chevalerie, armée pour la défense de la veuve et de l'orphelin, allait de toutes parts, redressant les torts et défendant les maximes de la morale et de la religion. Alors, au milieu des désordres qu'elle combattait vaillamment, elle s'écriait : *Place au droit !*

Assez et trop longtemps, dans les déplorables essais de nos révolutions, il a été fait *place* à la révolte, à la terreur, à l'usurpation, à la démagogie, à la corruption, au socialisme, à toutes les monstruosité qui tendent à renverser l'ordre social de fond en comble. *Place* à leur tour, à la

justice, à l'honneur, aux vertus, à l'ordre, au respect dû à la propriété, à la famille, à tous les principes qui raffermissent, honorent, et font prospérer les nations : en un mot, enfin, *place au droit!*

Dieu le veut, titre de ma dernière publication, était, à l'époque des Croisades, le cri de guerre contre les mécréants et l'appel au Juge suprême. *Place au droit*, en nos jours de discorde, a la même signification, le même but, la même espérance. C'est, sous un changement d'expressions, la continuation d'une pensée semblable. C'est, sous d'autres mots, le même titre : *Place au droit!*
Dieu le veut.

PREMIÈRE PARTIE.



LA RÉVOLUTION ET L'ÉLYSÉE



CHAPITRE PREMIER.

Citations et Réflexions.

« — Il n'y a nation au monde, disait Charles-
» Quint, qui fasse plus pour sa ruine que la nation
» française; et, néanmoins, tout finit par lui tourner
» à bien, Dieu ayant en protection particulière le
» *roi* et le *royaume*. »

Charles-Quint, s'exprimant ainsi, ne prévoyait pas *une république* en France.

»— *La république*, il est vrai, selon M. Guizot, ne
» compte point jusqu'ici parmi les gouvernements sé-
» rieux du pays (4). »

(4) Guizot. Avril 1849.

Soit ; et cependant d'une part, quoi de plus sérieusement légal qu'un suffrage universel ayant donné plus de six millions de voix à Louis-Napoléon !

Oui, mais d'autre part, quoi de plus singulièrement irrégulier que la nomination du président de la république soumise à la sanction du peuple, tandis que la république elle-même ne l'a pas été !

A cela M. Proudhon nous a répondu :

« — La république est au-dessus du vote universel, »
» parce qu'un peuple n'a pas le droit de ne pas vou- »
» loir de la république (1). »

C'est le sublime..... du burlesque.

Rien de mieux que les citations pour bien comprendre les hommes et surtout pour bien juger les époques. Notre première république qui, selon l'auteur des *Girondins*, « n'avait qu'une seule » institution : *La guillotine*... et dont le gouverne- » ment ne fut qu'un *long assassinat* (2), » enthousias- » mait tellement le citoyen Marat, qu'il s'écriait : » — J'y sacrifierai tout, jusqu'à ma réputation ! jus- » qu'à mon honneur (3) ! »

L'honneur du coupe-tête *Marat* (4) !

(1) *Le Peuple*, journal de Proudhon. Avril 1849.

(2) *Les Girondins*, t. VII, p. 283 et 146.

(3) *Histoire des Montagnards*. Alphonse Esquiros, t. II, p. 208.

(4) Le citoyen Marrast a fait depuis, en ces mots, le panégyrique du citoyen Marat : « *La logique l'absout et le drame du*

Convenons-en : notre république actuelle est moins admirée de ses fondateurs. M. Proudhon l'a ainsi peinte : « — Un président incapable ; un ministère impuissant ; une assemblée ignorante ; il y a là de quoi perdre *dix nations* (1). »

C'est-à-dire *dix républiques*. Dix ! le chiffre des plaies d'Égypte.

Qu'est-ce que notre république ? disent les hommes du drapeau rouge. — « C'est un mannequin vide qui sera l'objet de la risée et du mépris, si le peuple ne vient se placer dans ce mannequin pour lui donner un corps et une âme (2). »

M. le général Cavaignac avouait lui-même que celle qui nous avait été octroyée par les *quinquévirs* du provisoire avait eu un *enfantement douloureux et pénible*.

« — Heureusement, ajoutait-il, j'y ai appliqué le *forceps*, et cela a sauvé l'enfant (3). »

Par malheur, malgré le succès chirurgical de cette couche laborieuse, « *la mère et l'enfant NE se portent PAS bien.* »

Mais le général Cavaignac qui ne blâme point la

jour l'explique... Il se fit le prêtre de la foule. (Opinion publique, 7 août 1848.)

(1) Proudhon, journal *le Peuple*.

(2) Journal de *la Vraie République*, 6 avril.

(3) Séance de l'Assemblée nationale, septembre 1848.

terreur, qui accorde des récompenses nationales à l'assassinat (1), et qui dit être fier de son père (vous savez qui), lui aussi il a cependant remarqué que bien des gens trouvaient l'accouchement de Février *une chose mauvaise*. « — A ceux-là, s'écrie-t-il, nous ferons une guerre d'hommes *irréconciliables* ; nous y sacrifierons NOTRE HONNEUR même ! »

C'est bien : mais c'est un plagiat. Citoyen Cavaignac ! il ne fallait pas piller les phrases du citoyen Marat. Je suis pour que, en toute chose, *on rende à César ce qui appartient à César*.

Juin 1848 aura été, incontestablement, dans nos annales, une page terrible et néfaste. Qu'en a pensé le chantre d'Elvire et de Robespierre ? ceci : « — Ces tueries n'étaient évidemment qu'une grande étourderie *populaire* (2). »

Voilà qui *étourdit* la raison.

« — Le partage des terres est de l'essence de *la démocratie*, écrivait Montesquieu en 1748. » Depuis, J.-J. Rousseau a dit : « — Le gouvernement du peuple, *la démocratie*, est impossible dans les grands

(1) « — Si, en effet, vous avez signé, lui écrivait le général Fabvier, le projet de décret, publié par les journaux, accordant des récompenses nationales à l'assassinat, dut la France vous élever à la présidence, je déclare refuser mon obéissance à tout gouvernement dont vous seriez le chef. » (7 décembre 1848).

(2) M. de Lamartine, à la Haute Cour de Bourges.

» États, et je doute qu'il ait jamais existé quelque
» part. » Enfin un publiciste de notre époque s'est
exprimé en ces mots : « — La république veut la
» démocratie ; la démocratie le socialisme. Le socia-
» lisme, c'est la mort ; donc la république mène à
» la destruction (1). »

Réflexions du *National*, moniteur de la commis-
sion exécutive.

« — Avant le 24 février, la majorité de la nation
» n'était certainement pas républicaine ; nous ne
» nous sommes jamais fait à cet égard aucune illu-
» sion. (1849.) »

Ainsi donc on a institué la république malgré la
nation. Prenons acte de cet aveu.

Il en est qui s'imaginent que le patriotisme con-
siste à vouloir le bien du pays, à consulter ses vo-
lontés et à lui parler franchement : Erreur. N'ou-
blions jamais les paroles du citoyen *Ledru-Rollin*,
notre *Catilina*, moins l'épée :

« — Croyez-vous que les révolutions se fassent en
» disant le mot pour lequel elles se font ? Non. On
» s'empare de toutes les circonstances qui peuvent
» émouvoir l'opinion publique ; et, à l'aide d'un *tour*

(1) De la *République démocratique*. Lourdoueix. Paris, 1849.

» *de main*, on renverse le gouvernement (1). »

« — Au profit de qui? s'il vous plaît. »

Comus ne répond point à ceci.

Après l'*escamotage* de Juillet, le *tour de main* de Février, rien de plus logique sans doute; et pourtant M. Garnier-Pagès, se rendant à l'Hôtel de Ville le 24 Février, à quatre heures du soir, s'épouvantait du nouveau *passé* à l'exercice duquel il allait se livrer. « — Qu'allons-nous faire? » disait-il tristement à l'un de ses collègues pendant le trajet. Ah! du moins, pourvu que ce ne soit pas de la *république!!!* (2) »

M. François Arago, candidat au 6^e collège électoral de Paris, disait en 1837 dans une assemblée :

« — Un électeur me demande si je suis pour la république. Sa question n'a rien de précis. Car Platon a défini un grand nombre de républiques. De laquelle veut-on parler? (*Rire général*). Mais je vais au fond de la pensée, et prenant la question dans son sens général, je dis : Si je tenais la république dans une main, et qu'il dépendit de moi de la laisser sortir, non, je n'ouvrirais pas la main pour donner la république à la France. » (*Vives acclamations.*)

(1) Ledru-Rollin, à la Haute Cour de Bourges.

(2) *Opinion publique*, 10 juillet 1849.

M. François Arago et les siens ont, depuis ce temps, ouvert toutes leurs mains à la fois, et il en est tombé toutes sortes de républiques. Était-ce abondance de biens?... Les procès de Bourges et de Versailles nous ont parfaitement édifiés à cet égard, en nous étalant les ignominies monstrueuses du *pandémonium* de Février.

Selon M. Proudhon, qui nous assure que Jésus-Christ était le *premier des socialistes*, il ne peut y avoir de vraie république sans démocratie sociale. Or, qu'est-ce que le socialisme? Ce même citoyen va nous l'apprendre: — « Le socialisme peut être considéré » comme une puissance qui agit en raison directe de » son unité, et inverse de son extension (1). »

A la bonne heure. Voilà une définition claire et simple qui saisit l'esprit avec autant de vivacité que de plénitude. Elle n'aura peut-être pas le même succès que sa fameuse maxime: *La propriété, c'est le vol*. Mais celle-ci, qui a déjà été publiée en 1780 par M. Brissot-Warville (2), était, elle-même, une phrase volée.

Donnez donc du neuf à la France!

Du neuf...! Hélas! Les Cabet, Proudhon, Pierre Leroux et consorts ne nous ont gratifié jusqu'ici que

(1) Journal *le Peuple*, juin 1849.

(2) Bibliothèque du Législateur: *Recherches philosophiques sur le droit de propriété et de vol*. Brissot-Warville.

de rabâchages usés, que de lamentables *vieilleries*.

Athènes avait ses partageux (1). Rome eut sa *loi agraire* (2). Florence, au moyen âge, fut ravagée par les idées socialistes. Le communisme est vieux comme le monde ; il a occupé Pythagore. On le retrouve en Italie, à Sparte, en Judée, et jusque chez les *bouddhistes* de l'Inde. Platon en a parlé dans sa *République*; Campanella dans sa *Cité du soleil*; Harrington dans son *Oceana*; Pechméja dans son *Telephe*; Morelli dans son *Code de la nature*, et Babœuf dans ses *Egalitaires*.

« — Mes chers amis, écrivait Marat le 25 janvier
» 1793, rassemblez-vous en force ! et partagez-vous
» les terres et les richesses (3). »

Eh quoi ! nous voulions *du progrès* Mais rien de plus rétrograde que *Février*. Que nous a-t-il offert, comme neuf ? Les imitations surannées des clubs, des sections, des banquets et des jeux de paume ; les

(1) Aristophane s'en moque dans sa Comédie des *Harangueurs*.

(2) Cicéron se déchaîne contre les communistes de son temps.
— Voyez son traité *de Officiis*.

(3) *Le socialisme* : c'est l'État propriétaire donnant des terres en partage comme il donne des places, et changeant le sol de la France en une vaste exploitation dont il aurait la direction suprême. Ce prétendu progrès, cette bureaucratie terrienne, substituée à la propriété, est tout ce qu'il y a de plus rétrograde au monde. C'est l'état ancien et moderne de l'Égypte, enfance des nations sauvages ou fin des nations décrépites.

charges, jetées au rebut, des Danton, des Marat, des Saint-Just, des Camille Desmoulins et des Fouquier-Tinville; la ridicule répétition de promenades démocratiques avec bonnets phrygiens, piques romaines, drapeaux rouges et autres oripeaux des vieilles garde-robes de Robespierre; le triste renouvellement des plantations d'arbres patriotiques; une Marseillaise cacochyme, une Montagne replâtrée, un Jacobinisme caduc, et les dérépitudes du crime.

» — Que pensez-vous de la République Française?
» demandait-on à Kossuth avant sa défaite. »

Le Hongrois haussa les épaules; et, avec un sourire de pitié, il répondit ces mots laconiques :

« — Laissez mourir en paix cette vieille! »

CHAPITRE II.

Questions à résoudre.

Eh quoi! personne ne voulait de la république, et tout le monde l'a proclamée?

Mais, d'abord, qu'est-ce que c'est que tout le monde?

En révolution, *tout le monde* : ce sont les quelques personnes qui savent, à leur profit particulier, s'emparer et se jouer des masses; *tout le monde* : c'est la minorité dupante et hardie, écrasant la majorité tremblante et dupée.

Il en est qui prétendent que nous avons dernièrement *une monarchie entourée d'institutions républicaines*, et que, maintenant, nous avons *une république entourée d'institutions monarchiques*. Que de bruit pour changer quelques mots de place!

Quoi qu'il en soit, rien ne manque au nouveau

gouvernement pour consolider sa puissance : de nobles dévouements lui sont acquis ; de grandes illustrations lui prêtent son secours ; et l'ordre a remplacé l'anarchie.

Mais, par malheur, née des émeutes et de l'insurrection, la république n'a cheminé jusqu'ici qu'au milieu des insurrections et de l'émeute : vu que, sur le terrain des révolutions, elle semble avoir besoin, pour vivre, des éléments qui l'ont constituée. Elle appartient à son principe.

Aussi, qu'a-t-elle offert en spectacle ? Un désordre continu, une ruine générale, à chaque instant la guerre civile, deux fois Paris en état de siège, un présent morne et consterné, un passé lamentable et sanglant, un avenir douteux et triste. Pourquoi ? C'est qu'il lui manque le sceau de la confiance publique et la reconnaissance des services rendus : c'est qu'il faut aux gouvernements autre chose que la force matérielle, il leur faut la force morale (1).

La république de 1793 s'était fondée sur la ter-

(1) Savez-vous à quoi passait l'argent qui se dévorait sous les *Gargantua* de Février ? M. Marrast faisait espionner M. Ledru-Rollin, qui faisait espionner M. Marrast, qu'espionnait M. de Lamartine. Touchante unanimité de procédés et de confiances. (Voyez le Rapport de M. Ducos à la chambre des représentants, 4819).

reur. Elle avait un pouvoir illimité, un pouvoir qu'aucune royauté n'eût jamais et ne pourrait jamais avoir. Elle se jouait de tous les principes, ne respectait aucune loi, confisquait, proscrivait, égorgeait, sans obstacles comme sans scrupules. Elle avait liberté plénière dans le despotisme et puissance suprême dans le crime. Aucun frein à sa volonté. La hache du bourreau à la main, fier de son trône de cadavres, et foulant à ses pieds la nation épouvantée, elle se glorifiait de s'être fait une monstrueuse propriété de toutes les abominations humaines.

Eh bien! munie de cette autorité sans bornes, la devancière de Février s'est-elle maintenue triomphante dans sa région de meurtres et de désolations? Appuyée sur ses infamies est-elle restée la tête levée? Non. Elle est retombée dans la boue et le sang d'où elle était sortie. Elle a passé sur la France comme le génie de la destruction, comme un météore incendiaire; et elle a disparu, foudroyée, au milieu des malédictions du genre humain.

C'est qu'avec toute les forces matérielles de sa position, n'ayant pour soutien ni l'honneur, ni le droit, ni la justice, il lui manquait la force morale.

Napoléon, à cette époque, arrivé du lointain de

l'Égypte avec un sceau mystérieux sur le front, ne trouvait devant lui que des ruines. Il fallait un nouvel édifice. Le vainqueur de l'Italie frappa de la pointe de son épée la république moribonde ; et l'empire apparut à l'Europe. En se ceignant du diadème, il couronnait en lui son armée. Double triomphe et double force.

Sous ce règne, où l'on jetait de côté *la liberté*, comme on s'en jouait sous la république, il ne fut question que *de gloire*. L'empire se fondait sur elle ; et le conquérant vivait de conquêtes. Mais il s'usait dans les victoires. Un jour vint où les quatre vents du ciel et de la terre enlevèrent la tente du héros, cette radieuse tente européenne qu'on avait prise pour un monument impérissable et qui n'était qu'une fantasmagorie merveilleuse. La fortune lui faisait défection, tout lui manqua de suite à la fois. L'homme des miracles ne parut plus que l'homme de l'usurpation. Chacun se disait, au pied de sa fameuse colonne, qu'il n'était monté là si haut pour dominer le siècle qu'en foulant l'espèce humaine de son talon d'airain. Le prestige fut rompu quand le glaive fut brisé. L'Aladin des jours d'Austerlitz et de Marengo avait perdu sa lampe merveilleuse ; il s'éteignit dans ses splendeurs. N'ayant point d'égal sur le trône, n'ayant point d'égal dans l'histoire, prince unique parmi les princes, il passa sans aïeux et sans race.

Rien auparavant, rien après. Il ne resta de lui que son nom . . . sa tombe et l'immortalité.

Il avait eu la terre en ses mains, mais la terre couverte de décombres. Ses lauriers sans nombre et si beaux, il les avait vu croître et verdir . . . mais sous les larmes des familles et sur un fumier de victimes. Sa gloire, allumant le feu aux quatre coins de la terre, avait ressemblé à cette statue de Moloch dans le corps de laquelle on jetait les générations naissantes : elle avait vécu de la mort. Aussi, quand le grand moissonneur des champs de bataille fut s'asseoir tristement au rocher de l'exil, battu par les flots de l'Atlantique, le monde, comme une plaine fauchée, resta désert derrière lui.

Lui, plus que personne ici-bas, il avait cependant tout soumis à sa volonté ; mais il n'avait eu foi que dans les forces gouvernementales dont il s'était entouré ; il avait jeté sous le tranchant du sabre et de l'arbitraire la puissance des idées et des principes. Ses exploits tenaient du prodige ; mais, à travers les bruits de sa renommée, aussi éclatants que le tonnerre, on avait ouï le sourd gémissement des nations et les sanglots lamentables du peuple. Il tomba parce que l'ordre moral étant à l'ordre matériel ce que l'âme est au corps, le second ne pouvait être durable qu'en s'appuyant sur le premier. Tous deux lui manquèrent ensemble.

Passons au roi Louis-Philippe.

L'établissement de Juillet avait une armée nombreuse, des généraux aguerris, une police puissante, des fortifications imprénables, des caisses pleines d'argent, et des chambres dévouées. Comment, avec de pareils moyens, tous les rêves dorés de 1830, toute la lune de miel du roi-citoyen, avaient-ils pu s'évanouir comme de honteuses déceptions? C'est que, négation de tout principe, à ce corps il manquait une âme. Ce corps paré n'était qu'un cadavre.

On se rappelle les mots du duc d'Orléans au duc de Mortemart, en 1830 : « Dites au roi que je me ferai » plutôt mettre en pièces que de me laisser mettre la » couronne sur la tête. » Peu après vint M. Laffitte, et celui-ci parla en ces termes : « *La couronne ou* » *un passeport!* » La couronne fut préférée.

Puis, au commencement de son règne, Louis-Philippe laissa tomber cette phrase de ses lèvres, phrase ironique en sa pensée, prophétique en celle de Dieu : *Je suis un pont vers la république.*

Presentait-il déjà qu'aux jours des revers et de la fuite, lui qui avait choisi *la couronne*, il n'aurait même point un *passeport!*

L'élu de Juillet avait élevé une colonne à l'insurrection, n'avait-il donc pas songé que cette prime d'encouragement prescrirait un jour à de nouveaux insurgés le droit d'exterminer les anciens. Aussi,

hors de toute morale, il est tombé en quelques heures, sans résistances et sans lutte. Qu'avait-il manqué à son trône ? La force que donne le droit (1).

Mais il en est qui vont me répondre : « — Les
» rois légitimes, aussi, ont été vus chassés de leurs
» trônes. Aucun pouvoir ne se soutient en France;
» toute croyance y a disparu. Le vrai comme le
» faux, le juste comme l'injuste, la légitimité comme
» l'usurpation, tout y passe, tombe et périt. »

Non : la monarchie légitime ne passe ni ne périt. Qu'elle tombe, elle se relève. Elle ne ressemble en rien à ces puissances éphémères qui, venues du hasard, retournent au néant. Elle a ses chutes et ses revers comme la belle saison a ses jours de nuages et de deuil ; mais elle est du nombre de ces monuments que les tempêtes peuvent ébranler mais ne sauraient détruire. Quels que soient les tourbillons

(1) M. Madier de Montjau père, racontant les faits de Juillet, a écrit ces mots remarquables qui ont fait une vive sensation : « Alors, les destructeurs de la Charte et de la dynastie
» eurent honte et peur..... Ils avaient décapité la royauté elle-
» même et brisé la couronne, en croyant la déplacer..... ; alors
» ils regrettèrent amèrement un berceau....., qui eût été en-
» touré, au dedans comme au dehors, de tant de sympathies
» puissantes. (8 août 1849.)

épais qui le voilent momentanément au milieu des désastres, le vent passe, la poussière tombe; et, au premier rayon de soleil, le monument, plus beau que jamais, reparait calme et triomphant.

Au 15^e siècle, un prince anglais s'emparait du trône de Charles VI. Lancastre, couronné à Paris, se fit alors *roi des Français* : mais Charles VII, proscrit, à Bourges, n'en était pas moins *roi de France*. Alors aussi, la peste, fléau moins fatal encore que les révolutions, marchait à la suite des commotions politiques. « Quand la corruption est dans les cœurs, disaient les oracles du temps, l'épidémie s'empare des airs, et la nation périt de deux morts (1). » Mais Dieu, touché des désolations du plus beau pays de la terre, suscita l'héroïne de *Vaucouleurs*; et l'usurpation, qui n'eut jamais de racines sur le sol sacré de saint Louis, disparut comme une vision mensongère, comme une imposture fatale. La gloire ramenait le droit : le droit ramena le bonheur.

Plus tard, avant le beau règne du Béarnais, un fantôme de souverain, *le cardinal de Bourbon*, vint à surgir encore des insurrections de Paris; qu'advint-il de ce nouvel insensé? Il s'évanouit ignominieusement au milieu de la sphère des désordres et des turpitudes où flottait sa ridicule puissance.

(1) *Les Écorcheurs*, t. 1.

L'étoile d'Henri s'était levée, et cet Henri sauvait la France.

Après la Ligue vint la Fronde. Encore des émeutes, des trahisons, des barricades, des guerres civiles!... Encore un jeune roi forcé de quitter sa capitale!... Encore le royaume au bord de l'abîme!... Et quoi, en dernier résultat?... la déconfiture des traîtres, et le grand siècle de Louis XIV.

Poursuivons : quel affreux spectacle!

En abattant la tête d'un monarque, le rasoir national de 1793 avait cru tuer la monarchie. Monstrueuse erreur : vain délire. Un quart de siècle ne s'était pas écoulé que, venant arracher la patrie aux vengeances de l'étranger, les successeurs du roi martyr rentraient, en réparateurs, dans Paris, aux acclamations de la France et de l'Europe. Ainsi, même marche toujours, mêmes égarements, même fin. Usurpateurs de toute espèce, révolutionnaires de tout genre, et pestes de toute nature, s'emparent en vain du pays; ils le ravagent, il est vrai; mais ils n'y restent pas, ils traversent.

En France, nation de la gloire, on chasse tôt ou tard le crime; on revient toujours à l'honneur.

Oui, je le répète, la monarchie française a eu ses jours de calamités, comme elle eut ses jours de triomphe; mais la patrie lui doit sa grandeur; mais toutes deux, le long des siècles, elles n'ont fait qu'un dans

la gloire. Soixante rois se sont personnifiés dans la grande nation qui leur avait remis le sceptre et qu'eux ils couronnaient à leur tour : échanges d'immortalités. Ces titres-là sont de saints nœuds; ceux-là ont la force morale; ils ont l'éternité du droit. Le pays ne peut les briser, car la France ne peut périr.

Et maintenant, où en sommes-nous? Au régime républicain : la vieillesse, remise à neuf, a, dit-on, du charme : essayons.

A la débâcle des anciens *glorieux* de Juillet, débâcle où le doigt de Dieu se montra si visible, la société tout entière, apercevant le gouffre sans fond qui venait de se creuser devant elle, et d'où surgissait la figure sanglante de la guillotine, s'élança, terrifiée, à la défense de n'importe quel pouvoir, pourvu qu'il eût un *semblant* d'ordre, pourvu qu'il offrît un hangar quelconque, pourvu qu'il lui laissât un reste de vie. Ce pouvoir s'établit aussitôt. Improvisé à la hâte, il s'intitula *république* : et vite on salua la chose. On applaudit tout au hasard. On eut acclamé... Dieu sait quoi.

Car, avant tout, on voulait vivre.

Aucune résistance au nouveau gouvernement. Dès son début, qu'il eût de forces! « La *république* est » inébranlable, disait M. de Lamartine, vu qu'elle

» est cerclée de fer et de feu ; qu'on l'aime ou qu'on
» ne l'aime pas, peu importe, on y a été enfermé par
» une volonté supérieure aux volontés humaines (1). »

Une *volonté supérieure* à la *volonté nationale* est une merveille. C'est une résurrection du *droit divin*, au profit de la *république*. Le croirait-on ! les socialistes eux-mêmes ne veulent plus du *suffrage universel* ; ils s'en méfient, ils en ont peur.

Oui, car au milieu de ses triomphes, et malgré ses nombreux appuis, la peur est le sentiment dominant de l'état actuel. La France, en face de l'Europe, est aujourd'hui dans une situation éminemment effrayée.

Démocrate, elle a peur des pays aristocratiques.

Républicaine, elle a peur des pouvoirs monarchiques.

Royaliste, elle a peur des doctrines républicaines.

Progressive, elle a peur du mouvement communiste.

Révolutionnaire, elle a peur des idées de réaction.

Réactionnaire, elle a peur des maximes de révolution.

Guerrière, elle a peur de la paix.

Pacifique, elle a peur de la guerre.

(1) Lamartine. *Conseiller du peuple*.

Enfi tout l'effraie ; et la raison en est simple : c'est qu'ayant successivement adopté tous les systèmes divers, et se trouvant en dehors de toutes les idées générales, elle n'appartient réellement à aucun ordre de choses : état évidemment transitoire.

En conséquence, elle, non plus, elle n'a ni la force morale que donne la confiance publique, ni la foi en elle-même que donne la consécration des temps.

« — Serait-ce un état sans ressources ?

» — Non.

» — Comment en sortir ?

» — Lisez l'histoire.

» — Y aurait-il un remède ?

» — Sans doute.

» — Et quand viendra-t-il ?

» — Patience ! »

CHAPITRE III.

Les états de siège.

Paris, depuis que la nation est en république, a eu je ne sais combien d'insurrections, d'arrestations, d'incarcérations, de déportations, de transportations, etc. N'oublions jamais cette vérité de M. de Lamartine : « La République veut bouillonner. »

Le principe des révolutions modernes est le droit de renverser indéfiniment tous les gouvernements qui s'établissent : *Droit divin de... la liberté*. Or, le 24 Février, qui a déjà tant bouillonné, voudrait un avenir non moins en ébullition. Avouons-le cependant, il y a eu amélioration dans le dernier état de siège de la capitale. Comparons le second au premier.

L'un, sous le général Cavaignac, était effrayant et sinistre. L'artillerie et la cavalerie campaient nuit et jour sur les boulevards où ne passait plus per-

soûme à neuf heures du soir, et où s'étalait tristement la paille des bivouacs. Tous les théâtres étaient fermés ; toutes les promenades abandonnées. On n'entendait, sous les ombres, après le coucher du soleil, que le pas cadencé des patrouilles armées qui sillonnaient la ville, et que le cri funèbre des sentinelles. Ça et là passaient des prisonniers à figures sauvages, arrêtés par des soldats à figures consternées. Les déportations avaient lieu sans procès et sans jugement ; les listes de proscription se faisaient sans bruit et sans publicité. Les conseils de guerre se réunissaient en silence et à l'écart. Des journalistes étaient mis au secret. La terreur était dans l'air, au fond des cœurs, sur les physionomies ; et quand venait l'heure où jadis les équipages de la grande cité se rendaient joyeusement aux spectacles, aux bals, aux concerts, Paris, gardé à vue comme un criminel, agité mais silencieux, magnifiquement éclairé mais désert, Paris semblait frappé d'anathème. C'était Ninive condamnée : Ninive au quarantième jour !

Le général Cavaignac l'avait ainsi voulu. Le *républicain* s'était-il persuadé qu'il fallait tout cela pour en arriver à être le *dictateur* !

Décrivons l'autre état de siège.

Celui-ci, quelle différence ! Il laisse en complète liberté tout ce qui n'est pas désordre et anarchie. Il est

dédaigneux, mais humain ; il est railleur, mais généreux. Le général Changarnier n'y traîne pas les vaincus, liés et garottés derrière son char, à la vieille façon des républicains de Rome et de la Grèce ; il ne prend point au sérieux les ignobles parades de ses adversaires ; il ne les massacre point derrière des barricades qu'il aurait pu leur laisser faire à son profit ; non : sans luttes et sans combats, il les débande en se jouant, il les disperse au pas de course ; il fait sauter par les fenêtres les bateleurs de 1848 avant qu'ils aient eu le temps de procéder à de nouveaux *tours de main*. La muscade révolutionnaire est restée, cette fois, déconfite, sous le gobelet ; et Changarnier, donnant aux apôtres de la démocratie sociale la plus sanglante des leçons, les livre à la risée publique, atteints et convaincus de lâcheté. Devant lui, en définitive, tous les Goliath de l'anarchie, tous les pourfendeurs de l'ordre européen, s'évanouissent en pygmées, non sous le feu des mitrailleurs, mais sous les huées du ridicule.

Le général Changarnier l'avait ainsi voulu. Le vaillant soldat avait pensé que c'était ainsi qu'on devait se faire, non *le dictateur* d'une capitale, mais le libérateur d'un pays.

A la suite de ce tableau comparatif, relatons un

incident qui prouve que les révolutions ont, parfois, leur côté comique.

L'année dernière, un préfet avait reçu la dépêche télégraphique suivante :

« Arrêtez par tous les moyens possibles le citoyen
» *Louis-Napoléon*, s'il se présente dans votre dé-
» partement.

» *Signé* LEDRU-ROLLIN. »

Cette année, ce même préfet a reçu une autre dépêche ainsi conçue :

« Arrêtez par tous les moyens possibles le citoyen
» *Ledru-Rollin*, s'il se présente dans votre départe-
» tement.

» *Signé* Dufaure, ministre de LOUIS-NAPOLÉON. »

On ne saurait vraiment prévoir qui ce même préfet pourra être chargé d'arrêter l'année prochaine... s'il n'est pas arrêté lui-même.

Que sont devenus, en majeure partie, les grands hommes de Février ? les suprématies du *provisoire* et de l'*exécutif* ? Ils ont passé à l'état d'ombres : mais

non, hélas! d'ombres heureuses. Au surplus, le régime républicain n'en fait pas d'autres. Ses apparences de chefs de partis finissent toujours par ne plus être que des *cloches* sans timbre, des *brouillards* sans figure, et des *memento* sans valeur.

Rien de plus étrange que l'état de la France et de l'Europe, aussitôt après la grande et mensongère affiche, aux murs de Paris, de ces trois facéties sacramentelles : *Liberté*, *Égalité*, *Fraternité*. En proie à une invasion générale de barbares, moins la grande figure d'Attila, la France et l'Europe s'étaient mises à lutter de toutes parts contre l'ennemi de toutes choses. Cet ennemi commun : les uns l'appelaient *république*, les autres *communisme*. Celui-ci le nomme *liberté*, celui-là *régénération*. Cette hydre aux mille têtes, se donne mille noms à sa guise, et, de même, prend mille formes. Quelle est sa suite? La *terreur*; et où mène-t-il? *A l'abîme*.

Qui avait enfanté ce monstre? Hélas! *Juillet* et *Février*, les deux *semblables* de la trahison, les *ménechmes* de l'anarchie.

Et cependant leurs paroles d'*affranchissement humain*, mystification de tous les siècles, ont été saluées par l'aveuglement des peuples comme *émancipations lumineuses*. Le monde a été soulevé. Les *anabaptistes*, les *albigois*, les *malendrins*, les *vau-*

dois, les *écorcheurs*, les *maillotins*, et autres figures sanglantes du moyen âge, ont été ressuscitées sous le nom de *socialistes*, à la voix de nos Brutus rouges. La hache est encore levée....

Que Dieu veuille fermer le gouffre!

CHAPITRE IV

CHAPITRE IV.

Ce qu'a fait dernièrement le pays.

(Le pays révolutionnaire, bien entendu).

Ce qu'a fait le pays, depuis le 24 février? Le pays des hommes d'alors?

Il a d'abord roulé d'émeutes en émeutes ; il a promené ses torches incendiaires de nations en nations ; il a essayé de tout détruire au dehors comme il avait tout abattu au dedans ; il voulait enfin refaire une Europe à son image , où il ne serait resté debout que la révolte et les ruines , les républiques et la peste.

Récapitulons les évènements.

La révolution de Février, dont l'étrange personnel remplaçait au timon de l'État Louis XIV et ses augustes successeurs , Napoléon et ses grands capi-

taines, avait été non-seulement un malheur incalculable, mais encore une honte sans mesure. Or l'humiliation, en France, est la plus poignante des infortunes.

Aux horribles tempêtes de février, d'avril, de mai et de juin 1848 avaient succédé quelques éclaircies à l'horizon politique. Fait inouï dans l'histoire, ceux qui n'avaient pas voulu de la république avaient été forcés, pour échapper à l'anarchie, de la défendre contre ses fondateurs, dignes héritiers des *frères et amis* de 93, qui savaient si bien s'entreguillottiner. Il fallait un président à la république; ce fut au *suffrage universel* à le proclamer. Mais l'Assemblée constituante avait son candidat de prédilection : *Caavaignac*, fils de régicide. Il convenait à ses idées. Or, craignant que les masses, dans les collèges électoraux, ne vinsent à nommer quelqu'un qui fût *de leur choix*, l'assemblée mit tout en œuvre pour faire nommer quelqu'un qui ne fût pas le choix du pays, et cela, bien entendu, pour obéir à la volonté nationale!

Perpétuelle dérision.

Louis-Napoléon l'emporta.

Pourquoi?... C'est que le journal officiel de l'Assemblée constituante, *le National*, avait écrit ces lignes : « Tous ceux qui voteront pour Louis-Napoléon, voteront contre la république. »

Six millions de voix répondirent.

Le candidat opposé à Cavaignac fut donc adopté avec transport, parce qu'il était offert comme une protestation contre l'ordre des choses. Mais le dix décembre était-il une solution ? Non. Ce n'était qu'un épisode.

L'Assemblée venait de voter sa constitution sous *les libertés de la dictature*, des *insurrections* et de *l'état de siège*. C'était à la France, à son tour, à manifester son opinion : que fait la France à l'instant même ? Elle se jette avec enthousiasme dans l'espérance que lui donne un nom... qui jeta la première république par les fenêtres.

Ainsi donc, et dans l'espace d'un demi-siècle, nous aurons vu cette même France, au milieu des bourrasques révolutionnaires, venir s'abriter, après tous ses désastres, tantôt sous le bouclier de la gloire, tantôt sous les auspices du droit, tantôt sous le prestige du souvenir : tant il est vrai qu'elle cherche constamment son unité dans un homme, sa sécurité dans un principe, et sa puissance dans un nom.

A défaut d'une hérédité de monarchie légitime, elle avait pris une hérédité de gloire nationale. Mais le génie ne fait pas toujours partie des successions. Et puis, que pourrait fonder le successeur du César français ? Une *république* : volontiers ; mais il lui faudrait des *républicains* ; et où sont les idées, les

hommes et les mœurs qui conviennent à cet ordre de choses ! La présidence, telle qu'elle est décrétée, qu'on prend, qu'on perd et qu'on ne peut reprendre, n'est qu'une transition passagère ; elle n'aura qu'une courte durée (1).

Un empire ! Eh bien soit encore. Mais comment le faire revivre ? Il dort dans le sépulcre des Invalides où repose le vaincu de Waterloo. Toutes les flatte-ries enthousiastes qui sont adressées aujourd'hui à cette brillante idole ne sauraient la remettre debout sous la pourpre. L'encens qui souvent tue les vi-vants ne saurait ressusciter les morts.

Un empire ! au temps actuel ! Mais avec quoi ? et avec qui ? *L'empire* est une illusion d'optique. *L'em-pire* est passé à l'état d'épopée. *L'empire*, c'était la conquête, la gloire, le génie ; c'était l'Europe asservie, les légions conquérantes et la France sauvée ; *l'empire*, en un mot, c'était *l'empereur* ; c'était Na-poléon faisant d'abord le tour du monde aux bruits des trompettes et du tambour, puis reposant sur sa

(1) On a calculé que les élections de la présidence se renou-velleraient tous les deux ans et demi environ, à cause des décès, démissions, révocations et déchéances qui pourraient s'opposer à l'accomplissement entier de la période de quatre ans, fixée par la loi. Ainsi, tous les deux ou trois ans, fièvre générale ; ruine du commerce et de l'industrie ; état social re-mis en question ; tempêtes à tout renverser.

colonne avec la magnifique spirale de ses victoires lui servant de piédestal, et montant vers les cieux avec lui. C'était celui qui semble aujourd'hui ne plus tenir aux temps modernes, mais appartenir à l'âge des fables; celui qui, classé désormais parmi les vieilles immortalités, ne tient plus ni à une dynastie ni à une nation, mais à toutes les annales et à tous les peuples. Or, où sont aujourd'hui les héros de la grande armée? les Titans des Pyramides et l'aigle de Wagram? Où sont les nations soumises, les factions enchaînées, les prestiges du diadème? Qui penserait à continuer l'Alcide du pont d'Arcole et le Prométhée du roc de Sainte-Hélène! Où est l'époque? et où est l'homme? Qui pourrait maintenant oser dire: « JE SUIS, ou même : *Je serai* NAPO-LÉON! »

Puis, si l'empire était Tilsitt et Wagram, l'empire aussi était Moscou et Waterloo. Si, parmi les phalanges des camps il y avait *la redingote grise* du héros, parmi les populations de l'État il y avait *les coupes réglées* du despote. S'il avait cueilli toutes les palmes de la victoire, il avait détruit aussi toutes les libertés du pays. S'il était nos armées dans toutes les capitales étrangères, il était aussi toutes les armées étrangères dans Paris. Si ce fut enfin la conquête et les prodiges, ce fut aussi l'invasion et le deuil. Toutes les parties du drame se tiennent.

Qui voudrait les renouveler ! Qui oserait en désirer le retour !

Que faire en pareille position ?

L'action est impossible, l'inaction l'est plus encore. L'une est imprudence, l'autre est honte : tous deux sont dangers et menaces.

Pour marcher, il faut être sur ses pieds, et n'avoir ni fers ni entraves. Or, un gouvernement révolutionnaire, si fort qu'il paraisse, n'est jamais ni debout, ni libre. Louvoyant au milieu des insurrections qui le créèrent et qu'il voudrait tuer, il rampe dans les boues de la bassesse, ou se hisse sur les échasses de la terreur. Il chancelle devant le droit, ou bien il glisse dans le sang.

Néanmoins, la France, toute brisée qu'elle est par les révolutions et les contre-révolutions, n'est point encore découragée de ses expérimentations gouvernementales ; elle continue à se jeter, les yeux fermés et la tête baissée, à travers les utopies républicaines, les bouleversements sociaux et les ruines générales. Comme le génie des ténèbres, elle a voulu une route entre les abîmes, elle a son pont sur le chaos. Ne la voit-on pas faire encore une sorte d'attention au citoyen Cabet ? Et lorsque celui-ci est

condamné pour fait d'escroquerie à deux ans de prison, ne lit-elle pas froidement ces phrases :

« Le gérant de l'Icarie, condamné pour escroquerie !!!... On n'y saurait penser sans se rappeler la condamnation de Socrate et de Jésus-Christ ! Jésus fut pendu entre deux voleurs (1). »

Résumons-nous : *Qu'a fait le pays ?* le pays des hommes de Février ?

Il s'est d'abord frappé à mort ; puis, voulant faire participer les nations voisines aux charmes de son agonie, il a ricoché sur l'Europe.

Aussitôt, les révolutions, fougueuses cavales au frein ensanglanté, partirent accompagnées des bruits de la foudre, et suivies des vents de la peste. Elles brisaient les barrières au lieu de les franchir. Leurs hennissements étaient la mort ; leurs naseaux soufflaient l'incendie. En déchaînant ces bêtes féroces, on avait crié aux peuples : « La *résurrection* vous arrive, » et elles n'ouvraient que des tombes, et elles n'apportaient que *le néant*.

L'Allemagne, l'Italie, Berlin, Vienne, et jusqu'à la grande cité de Rome, virent passer tour à tour, comme au brisement du septième sceau de l'Apocalypse, ces vagabondes visions des jours néfastes, ces imitations anticipées de la fin des temps. Satan leur

(1) *La Voix du Peuple*, journal des 8 et 9 octobre.

avait dit : « *Allez!* » et, joignant aux horreurs de la destruction les paroles du sacrilège, elles clamaient : « *Le Christ nous envoie (1).* »

(1) Parmi les monstruosité de l'Europe, il fut particulièrement remarqué que les hommes de blasphème et d'impiété qui prêchaient la désorganisation générale, se présentaient avec des semblants de religion dans la pensée, et le nom du *Christ* sur les lèvres. Un nouveau journal parut en juin 1849, intitulé le *Christ républicain*. Il s'exprimait comme ce confrère de Robespierre qui, traduit devant les tribunaux, après le 9 thermidor, et interrogé sur son âge, répondit : « J'ai le même » âge que le *sans-culotte* Jésus, quand il fut crucifié par les » *aristocrates*. »

CHAPITRE V.

Ce que cherche aujourd'hui le pays.

Le pays cherche, en ce moment, à nétoyer les écuries d'Augias.

La république n'a-t-elle pas à se laver de toutes les ignominies de ses premières installations!

Longue tâche et rude besogne.

Mais aussi, dans ses entreprises quelles qu'elles soient, la république a infiniment plus de latitude et de facilités que la monarchie. La république peut se permettre impunément les énormités les plus patentes. Il n'est rien d'illégal ni de scandaleux pour elle à l'endroit de ses faits et gestes; car elle parle, agit et commande au nom du peuple souverain. Or, au nom de tous, on a le droit de ne respecter personne. Où tout se dit sacré, rien ne l'est.

Le peuple souverain, de temps à autre, peut se

mitrailler lui-même à sa convenance, sans que la chose publique (*res publica*) ait, logiquement parlant, le moindre blâme à déverser sur lui, vu qu'il est dans l'auguste exercice de son autorité imprescriptible, et qu'il est évidemment le maître de se suicider, si bon lui semble : c'est sa souveraineté qui se déploie.

Un peuple roi, d'après le même système, peut, périodiquement, se bouleverser à sa guise. Il en souffre fort : c'est possible. Il y gagne peu : c'est tout simple. Mais il a marché dans sa propre force et dans son libre vouloir. Puis, n'est pas *république* qui veut ; et, lorsqu'on a ambitionné les prérogatives de ce régime, il faut en accepter les charges.

Conséquemment, bien que l'émeute, à la suite de longues perturbations, entraîne d'affreux désastres, elle a été vue entourée de louanges et de respects. Là où l'insurrection est réputée un devoir, nul ne doit insulter la révolte : c'est l'arche sainte des souverainetés populaires, dont le tabernacle est Paris. La république, aidée du suffrage universel, peut donc, au nom de la *liberté*, incarcérer les représentants dont elle a déclaré la personne inviolable ; elle peut, au nom de la Constitution, violer toutes les lois qu'elle a proclamées fondamentales. Elle peut aussi, au nom des intérêts sacrés de la tribune et de la presse, bâillonner tous les orateurs et faire taire

tous les écrivains. Elle peut enfin, sans en arriver précisément au drapeau rouge comme en 1793, planter les arbres de la terreur (1) et chanter l'hymne des guillotines.

Quelle est la monarchie qui, dans son sens à elle, oserait agir avec une pareille indépendance ! La royauté a, personnellement, une responsabilité à sauver, un honneur à défendre et des garanties à assurer ; elle a des règles et des bornes. La *chose publique*, au contraire, n'ayant rien d'individuel et de distinct, est dans une sphère au-dessus des responsabilités, des garanties, des bornes et des règles. Sa gloire et son honneur, éparpillées sur tout et appartenant à tous, ne sont à personne et ne sauvegardent rien. Ses coudées sont libres et franches. Point de frein à son despotisme : car de même qu'il n'y aurait guère moyen de distribuer des prix honorifiques à qui que ce soit, là où il faudrait des palmes à la multitude, il n'y a plus de forfaits à punir, là où le crime est général.

Mais revenons à la question.

(1) Lors de la plantation de ces arbres, on fit, l'année dernière, le quatrain suivant :

- Il aurait fallu que le chêne
- Fût l'arbre de la liberté ;
- Ses fruits auraient nourri sans peine
- *Les... citoyens* qui l'ont planté. »

Que cherche, en ce moment, le pays?

A se débarrasser, peu à peu, de tous ceux qui ont créé sa république et de tous ceux que sa république a créés.

Le pays a eu honte de ses œuvres : honte de sa progéniture.

Elle a débaptisé les rues et les lycées dont elle avait d'abord changé les noms. Elle a mis à l'index le mot de *citoyen* pour rétablir au *Moniteur* celui de *monsieur*.

Elle eût voulu se consolider ; mais se fait-on un *plain-pied* dans le vide ? Elle voudrait réparer le mal ; mais réparer le mal sans détruire la révolution, autant vaudrait croire qu'on peut vivre quand on est sous le couvercle d'une tombe.

Voyez, au surplus, les actes de la république depuis qu'elle a un président de son choix ; elle n'a travaillé qu'à la chute de ses apôtres de la veille et qu'à l'extermination de ses séides du lendemain. Elle a désavoué ses correspondants de Prusse, elle a renié ses camarades d'Allemagne, elle a laissé fustiger ses sœurs d'Italie, elle a occis sa fille de Rome.

Mais, en nos recherches présentes, n'y a-t-il pas plus encore à faire. Est-ce assez d'avoir mis obstacle à la propagande du mal ; ne faut-il point en arriver au rétablissement du bien ? Suffit-il de ne plus abattre ;

n'a-t-on pas à réédifier? Pourquoi, après avoir répudié les fausses doctrines, ne pas proclamer les vrais principes!....

On est en bonne voie : courage!

CHAPITRE VI.

Fêtes de la République.

Après les révolutions, les fêtes. Après les barricades, les joies. Ce furent là, à toute époque, les habitudes de Paris.

Pendant les abominations de la terreur, on dansait la Carmagnole sous la guillotine. Aux jours des plus sanglantes démenées, on avait des bacchanales pour fêter *la déesse Raison*. La grande cité, joignant le burlesque à l'atroce, ne manquait aucune occasion, sous Robespierre et compagnie, de chanter, de banqueter, de parader, d'illuminer, de cabrioler, en l'honneur de toutes les calamités qui fondaient sur elle. L'usage s'est perpétué.

La populace parisienne a toujours manifesté les plus joyeuses sympathies pour tout ce qui met la tranquillité de l'Etat sans dessus dessous. On se rappelle

les fameux *Lampions* qui dévorèrent tant de suif après les triomphes successifs de la république de Février sur les républiques subséquentes. Qui pourrait oublier la consommation mélodramatique que fit ensuite Paris de figures en plâtre badigeonnées, de colonnes en carton bariolées, de faisceaux *tricolores* à quatre couleurs, vu celle de l'or, et de trépieds prophétiques où ne brûlait aucun feu sacré. Certes, toutes ces pompes grotesques, à contre-sens de la situation, étaient des chefs-d'œuvre de mauvais goût, que ne saluaient ni franches joies ni bonheur réel, et que contemplait, tristement ahurie, la foule honnête et muselée. Mais, disait-on aux étrangers, « cela consolide la chose. » La chose était... vous savez quoi.

Parmi ces étonnantes fêtes de *consolidation*, les convois funèbres se signalèrent. Ils cheminaient de la Madeleine à la Bastille entre des milliers d'aunes (ou mètres) de rubans tricolores qui se balançaient des deux côtés du pavé, comme des ceintures de danseuses. Que de chevaux à plumes de deuil ! Que de tambours à crêpes noirs ! On exploita merveilleusement le long des boulevards, à l'imitation de Louis-Philippe, et à la plus grande gloire de la rébellion, le genre sarcophage et corbillard. C'était vraiment un spectacle gratis des plus curieux que ces catafalques, remplis d'illustres victimes insurgées, dont personne ne savait ni le nom, ni les prouesses, et qui se ren-

daient processionnellement, avec une solennité royale, à je ne sais quelle fosse commune, sur le flonflon des Girondins, en guise de *De profundis*.

Immortalités dérisoires! C'étaient des moqueries sépulcrales: on jouait avec des cadavres (1).

On se rappelle la fête militaire de la *Fraternité* qui eut lieu à l'Arc-de-Triomphe de l'Etoile. Jamais il nés'était vu pareil assortiment en plein air de képis et de briquets, de fourniments et d'escopettes. Là toutes les gardes nationales de Paris et de la banlieue, avait été appelées à faire d'abord exhibition de leurs buffleteries, puis à contempler les augustes traits du *provisoire*, ainsi nommé, parce que la plupart de ceux qui le composaient étaient de ces figures de lanterne magique ou d'ombres chinoises qui n'étaient là que pour disparaître: vu qu'il fallait, vite, autre chose. La mise en scène était soignée. On y voyait, sur des gradins, à l'Arc de l'Etoile, se prélasser comme pouvoir, ce qui, peu après, allait être vilipendé comme proscrit. L'humiliation tarpeïenne était à quatre pas de cet orgueilleux Capitole. O grand siècle de *passes-passes!*

(1) Parmi les défunts à qui on rendit les honneurs de tête couronnée, il s'en trouvait un qui était mort aux Tuileries pour y avoir avalé un diamant de la couronne afin de le voler. La pierre précieuse avait eu l'indignité de déchirer les entrailles de cette illustration.

La fête suivante eut un retentissement plus grand encore: Ce fut celle de *la Concorde*. Y avait-il opportunité de réjouissances? on va aisément en juger. La capitale, qui se relevait d'une émeute et qui allait se précipiter dans un massacre, *bombançait* entre deux désastres. Elle avait éprouvé la pénible satisfaction de voir s'ouvrir 171 clubs dans son sein; et, à la bourse, elle s'était tristement émotionnée à la vue d'une dégringolade de 80 fr. sur la rente. N'importe; la fête était destinée à faire *concorde* la France avec ses démolisseurs; et le gala fut commandé: gala patriotique... et à jeun.

Dès le matin, une profusion de chars de victoire se mirent à traîner lentement de la Bastille au Champ de Mars toute espèce de marchandises triomphales: faux toupets et lits mécaniques; statues de fer et gerbes de blé; pianos et bas de coton; bouquets de plumes et dents postiches. C'était une promenade nationale de produits industriels, passant, plus ou moins, pour chefs-d'œuvre, mais cheminant tous en carrosse. Les producteurs suivaient à pied. Tout cela était accompagné de plusieurs centaines de jeunes filles, *charmantes vierges*, selon le programme, mais se faisant, justement, remarquer par la complète absence de ce qui devait constituer ces deux titres.

Là, brochant sur le tout, devaient apparaître des bœufs du marché de Poissy avec de longues cornes

dorées, comme dans les contes de *ma mère l'oie*; mais, après mûre réflexion, on avait renoncé à cette riche peinture. Puis, les bêtes des mystères d'Isis avaient été supprimées elles-mêmes; et les *Apis* d'abattoir s'étaient vus remplacés par de grosses juments de labour qui paraissaient tout étonnées de figurer à cette sorte de carnaval. Elles avaient à traîner, sur un immense échafaudage ambulante, toute une mythologie champêtre avec ses instruments aratoires : hommages à l'agriculture. Le tout était surmonté de deux demi-bras patriotiques et dorés, se donnant une poignée de mains républicaines et reluisantes. Puis enfin, pour que le lourd et rural attelage eut une allure pimpante et patriotique, on l'avait pavoisé de calicots tricolores, et, en cadence ou non, sur la route, on lui chantait la *Marseillaise* à tue-tête.

Étourdissantes niaiseries! Jamais, dans ses inventions de joies citoyennes et citadines, le stupide ne s'était élevé à une hauteur si démesurée.

Mais voici la solennité la plus marquante! celle qui se répétera chaque année! La fête de *la constitution*. Elle aura son cachet à part.

La grande loi fondamentale ayant été enfantée par l'assemblée nationale, sous la dictature Cava-

gnac, était alors surnommée *la constitution de l'état de siège*. On la disait *sabrée* : peu importe. Elle n'en avait pas moins le droit, selon MM. Marrast et Sénard, d'être inaugurée en plein soleil. Mais, au jour et à l'heure choisis, *le soleil*, hélas ! fit défaut. Au lieu de l'astre, on eut la neige.

C'était en novembre, au beau milieu d'une des places les plus aérées de Paris, et tout auprès de la rivière, que, par une idée aussi heureuse que fraîche, 44,000 maires, venus des *quatre* coins de la France, avaient été appelés à entendre la lecture faite en plein vent, et chapeau bas, des *cent seize* articles de la *douzième* constitution de nos *soixante* dernières années (1).

Pour ce grand œuvre national, on avait pris beaucoup de conseils ; mais, par malheur, on avait oublié de consulter le baromètre et la saison. La température de la république était, ce jour-là, infiniment au-dessous de zéro. L'État, du moins, aurait dû, à

(1) Nos onze premières constitutions ont toutes été proclamées *fondamentales et perpétuelles*.

Il parut alors ce quatrain :

- « De cette promulgation;
- Le résultat en deux mots se résume,
- La France a maintenant sa constitution,
- Et monsieur Marrast un gros rhume.

ses frais, fournir de suite aux représentants et à la commission exécutive de quoi se garer des fluxions de poitrine, au milieu de leurs joies constitutionnelles ; mais où trouver assez de parapluies, de bonnets de soie, de gilets de flanelles et de chaufferettes, pour dégeler l'illustre assistance!... On prit le parti de morfondre; et tout fut servi à la glace, constitution, lecture et fête.

Il n'y avait au monde que l'obélisque de Louqsor qui fût capable de subir impunément une séance de cette nature : l'obélisque, qui a vu mourir tant de choses et dont les mystérieux hiéroglyphes étaient là non-seulement comme les emblèmes d'un passé inconnu, mais aussi comme ceux d'un avenir incertain.

Un rhume immense, un cœur de toux, une coqueluche phénoménale s'étendait en ce moment sur la *république entière* dans la personne de ses 900 représentants, de ses 44,000 maires, de ses ministres, de ses généraux, voire même de ses sergents de ville. Mais ces éternuements avaient leur bon côté : c'était peut-être le seul moyen pour qu'on pût dire à la république : *Dieu vous bénisse !*

Quelle fête!... passons à d'autres.

En voici deux des plus modestes.

Bien que le suffrage universel eût donné à Louis-

Napoléon un assez grand nombre de voix pour que son avènement à la présidence lui méritât une ovation, l'Assemblée nationale avait décidé que son installation se ferait *in petto et en catimini* : c'était genre plus *Washington*. Il y aurait dans ce grand silence une solennité majestueuse. C'était plus *fraternel*, plus *intime*. En outre, une proclamation à la sourdine, comme pour une naissance illégitime, une délibération à *huis-clos*, comme pour une affaire scandaleuse, avaient deux avantages insignes : l'un de ne pas blesser les susceptibilités du concurrent vaincu, l'autre de ménager la modestie du candidat élu. Puis, il pouvait se faire au dehors quelque démonstration impérialiste... et il fallait éviter ce danger. *La peur* eut sa voix au chapitre. En définitive, les joies de la représentation nationale, ce jour-là, furent d'avoir esquivé la fête. Elle avorta : Vive la république!

Et d'une ! Voyons la seconde.

Une grande revue avait été commandée pour le 24 décembre. Le nouveau président devait y être reconnu et salué par l'armée et le peuple. On prit le soin de ne commander *ni nopces, ni festins*. Les illuminations et feux d'artifices furent jugés inutiles. On supprima jusqu'aux harangues. La solennité se réduisit à l'état négatif d'une cavalcade à travers des piétons. Nouvelles joies pour l'assemblée : l'empire,

cette fois encore, restait dormant aux Invalides.

Cependant Paris, en émoi, s'était mis à la fenêtre ou s'était précipité dans les rues pour voir se lever, en petit caporal, et avec le couvre-chef historique, un nouveau soleil de *brumaire*. Hélas! ni caporal ni brumaire : pas de soleil et point de tricorne.

Le 4 mai 1848, l'Assemblée nationale, à la demande du général Courtais, avait bon gré mal gré, satisfaite ou non, proclamé la république sur le perron de son palais; et il avait été décidé que chaque année, à pareille époque, on solenniserait la date légale et certaine de la susdite république.

Ce fut donc le 4 mai qu'eut lieu cette autre fête de *consolidation*, dont nous allons décrire ici la particularité la plus saillante.

Au milieu de la place *Louis XV*, autrement dit de *la Révolution*, ou si vous l'aimez mieux de *la concorde*, trois titres peu flattés d'être ensemble, s'élève un obélisque *africain*; on y avait accolé un dais *chinois*, avec des lances à piques *gauloises*, et des guirlandes de lanternes colorées à la manière du *Japon*; sous ce dais était une espèce de chapelle *chrétienne* à la *russe*, entourée de statues *grecques*, dont l'une, tenant une espèce de bible *anglaise*;

devait représenter tous les cultes ; l'estrade à tapis était *turque* ; et tout cela, de mode anti-pieux, était pour recevoir un archevêque *catholique*, venant pour bénir une république... *quelconque*.

C'eut été le cas de chanter l'air du Calife de Bagdad :

- « De tous les pays, pour vous plaire,
- » Nous avons pris le caractère. »

CHAPITRE VII.

Juin 1849.

La république était définitivement constituée ; son président était installé à l'Élysée national, et ses ministres fonctionnaient. La France n'avait donc plus qu'à se reposer paisiblement dans les gloires et les prospérités que lui promettait son œuvre. Hélas ! hélas ! l'œuvre était là : mais *les prospérités !* mais *les gloires!!!...*

Une nouvelle *montagne* s'était formée à la Chambre comme sous la première république. A Dieu ne plaise qu'une comparaison soit établie entre celle-ci et l'ancienne ! « — Qu'est-ce que c'est que les *montagnards* ? demandait en 1792 le républicain Prudhomme à l'ex-ministre de la justice Danton. » La réponse eut lieu en ces termes : « Les *montagnards* ! » C'est un tas de brigands ignorants, qui ne sont pa-

» triotes que quand ils sont saouls... et qui ont la canaille à leurs ordres (1). »

Or, les nouveaux montagnards avaient jugé, en leur âme et conscience, qu'une nouvelle insurrection était indispensable au repos de la France, de cette belle France à laquelle, eux aussi, ils voulaient assurer, à leur manière, des *prospérités* et des *gloires*. Un grand anniversaire arrivait : il fallut le chômer dignement, le chômer à coups de fusil. On cria : « —Peuple ! lève-toi !—Au nom de qui ? de la *Pologne* ?—Non, de *Rome*.—Eh bien ! va pour Rome ! »

Sur ce, on battit le rappel. Mais, bien que les *jours* se suivent, les *juin* ne se ressemblent pas.

Depuis longtemps la nation française serait totalement perdue, s'il n'existait en elle, et presque malgré elle, un instinct de bien qui l'emporte sur son entraînement au mal. Elle avait déjà remarqué que les chefs du socialisme, en prononçant ces mots : « *Nous sommes frères* », ne voulaient pas dire par là : « *Voici la moitié de mon manteau* », mais bien : « *Donnez-moi la moitié du vôtre* ; » et elle commençait à se détourner de ces hommes avec un mépris effrayé.

Tout était prêt : harangues et barricades. Chacun avait son poste et son rôle. Le plus célèbre des bon-

(1) Relation écrite par le républicain Prudhomme.

nets carrés de la montagne avait commandé la prise d'armes. Fanfares! grosse caisse! *en avant!*

« Place! place! Voici venir les glorieux gamins de chaque révolution! — Que crient-ils donc là à tue-tête? est-ce *Vive la Charte?* — Non. — *Vive la Réforme?* — Encore moins. — Quoi donc? car il est indispensable de crier vive quelque chose? — C'est *Vive la Constitution!* — Bah! tant d'enthousiasme pour elle! — Oui, depuis environ vingt-quatre heures on l'adore, on en perd la tête; on ne vit plus qu'en elle et pour elle. C'est une ancre, une étoile, un phare. Elle est enfin aussi *parfaite*. . . . qu'elle sera *perpétuelle*. »

La manifestation italienne s'avancait solennellement sur le boulevard parisien avec la teneur accoutumée de toutes les fraternisations nationales qui précèdent les tueries populaires. Ces promenades *pacifiques*, on le sait maintenant, sont les sommations révolutionnaires qui précèdent le moment où la passion fera feu. Un gouvernement provisoire était en germe dans la pensée de cette démonstration *paisible* des professeurs de barricades. Déjà une nouvelle constitution, rédigée ou bâclée d'avance, était prête à faire litière et immondices de celle qui avait en ce moment toutes les acclamations de la révolte. Un nouvel Hôtel de Ville, avec son programme et ses promesses, comme en Juillet

et Février, attendait déjà les nouveaux bateleurs qui comptaient y parachever l'immortelle figure d'une nouvelle république une et indivisible; « celle-ci » aussi devait être éternelle et sainte, comme beau-
» coup d'autres parades du genre. » *Le besoin de celle-ci*, d'après le sergent Boichot, futur ministre de la guerre, *s'était généralement fait sentir!*...

Mais, ô revers inattendu ! la grande sympathisation en faveur de la république *polonaise* (pardon, je voulais dire *romaine*) qui se déployait en longs anneaux de serpent depuis le Château-d'Eau jusqu'à la Madeleine, est tout à coup troublée dans sa marche; et, devant la rue de la Paix, elle est coupée en deux comme un ver. Va-t-elle aussitôt se venger du général Changarnier par une résistance héroïque? Non. Les deux bouts du reptile révolutionnaire, au lieu de se rejoindre pour sauver la nationalité *romaine* et *démocratique*, s'échappent de droite et de gauche afin de sauver les individualités *parisiennes* et *socialistes*; on eût dit une chasse à courre, sauf le costume des chassants et la figure des chassés. A ces derniers le prix de la course. Cette journée, d'étrange mémoire, fut nommée « *la journée des talons* ...ROUGES. »

Restait *le Capitole* à soumettre; c'est-à-dire *le Conservatoire des Arts-et-Métiers*. Là, il y avait des armes, des munitions, de l'artillerie, des soldats,

tous les éléments qui assurent la victoire à la bravoure. Là, sur leurs chaises curules, décrétant la dissolution de l'Assemblée nationale et la déchéance de Louis-Napoléon, les immortels de la montagne se préparaient indubitablement à faire pâlir tout ce qui n'était pas écarlate... lorsqu'un bruit affreux se fait entendre : l'autre république approchait...

« — *Par où se sauve-t-on?* » s'écrie tout à coup le chef de la nouvelle convention. Sublime exclamation... de la prudence! trait caractéristique du moment et de l'homme! mots immortels que burinera l'histoire pour l'instruction de la postérité : « *Par où se sauve-t-on!* »

Ici, merveilleux coup de théâtre. Hallucinations, tremblements. Il y a de l'orage dans l'air. Le vent souffle, les portes s'ouvrent, on entend un carreau qui se brise.... un vasistas livre passage... et *Romulus* a disparu. Battez des mains! le *tour est fait*.

Les sages de l'antiquité, que le désespoir accablait, se déchiraient les vêtements et s'arrachaient les poils du menton. Les héros du Conservatoire, à l'imitation des vieux âges, se passent une blouse à la hâte, et se font raser leurs moustaches. Ayant appris *par où on se sauvait*, ils en avaient lestement profité. Une partie d'entre eux se rend à la chambre comme revenant d'une promenade de santé, et s'y présente sous une face nouvelle. « *Seigneur, vous*

changez de visage! » disait Monime à Mithridate. Mais là, pour une pareille observation, il n'y avait pas plus de *Mithridate* que de *Monime*. Une république venait d'en bafouer une autre; elle venait de honnir, d'aplatir et de fustiger son ancienne camarade : rien de plus simple et de plus clair. Mais, du moins, grâce à leur transformation aussi habile que sournoise, les représentants du Conservatoire avaient empêché leurs adversaires de se rire d'eux à leur barbe.

CHAPITRE VIII.

Deux opinions et quatre partis.

La France actuelle vit au jour le jour. Dans les circonstances où la république l'a placée, lorsque les plus sages disent en hésitant : « *Ce soir* ; » qui peut oser dire : « *Demain*. »

Le meilleur moyen de combattre et de vaincre les révolutions, serait d'invoquer hautement le droit et la justice. Mais, à cet égard, le mutisme a été le parti pris par les pâles figures qui, depuis juin 1848, se sont proclamées *le parti de l'ordre*. Peut-être se flattent-elles que le droit et la justice arriveront tout seuls au pays, comme les caillles du désert aux Hébreux. Mais, en attendant, et depuis plus d'une année, ces types de patience et de ménagements s'acclimatant à toutes sortes d'atmosphères, n'ont cherché que les moyens de s'arranger le mieux

possible avec l'action et la réaction, la république et le choléra.

« Une molle complaisance pour les rebelles, disait autrefois Tacite, ne fait qu'augmenter leur audace; plus on leur accorde, plus ils exigent. » Nos modérés de l'assemblée nationale ne sont nullement de cet avis. Cloués à leurs bancs, et les bras croisés comme les muets du sérail, la plupart écoutent tranquillement les vociférations de la montagne et ne veulent pas qu'on heurte ses idées. Il en est dont la tactique de défense et les efforts de résistance consistent à ne laisser monter les flots de la tempête que petit à petit et par gradation, pouce par pouce et ligne par ligne. Ajourner la submersion et retarder le naufrage est leur pitoyable ambition. S'effaçant durant la tourmente, ils sommeillent devant la foudre. Sont-ce là des paratonnerres !

Il est deux grandes opinions en France.

La première est celle qui, par le triomphe des vrais principes, relèverait l'édifice social en le raffermissant sur ses bases; celle-là a des cœurs dévoués, des hommes de fidélité qui ont la foi politique, la foi qui prescrit le courage et l'abnégation, la foi qui triomphe et qui sauve (1).

(1) *La Liberté*, journal d'opinion contraire, disait dans son

Mais, parmi les hommes de cette opinion, il en est quelques-uns qui regarderaient comme une haute imprudence de dire au vaisseau de l'État, près de naufrager : *Par ici! par ici! Là est le port.* Ils s'interdisent tout vœu et toute idée attaquant trop ouvertement le génie des révolutions et blessant trop vivement les susceptibilités de la démagogie. Ils veulent le mutisme, l'immobilité, la stagnation. Ces tristes mots : *Ne remuez pas!* errent constamment sur leurs lèvres. Eh! sans doute, une léthargie n'est pas précisément une mort, mais c'est l'interruption de la vie. N'être rien! mieux vaut ne pas être.

Il en est d'autres, au contraire, qui, bien que sous les mêmes drapeaux, ne peuvent admettre un juste milieu, provisoire, en deçà de la république et en dehors de la monarchie, une halte au sein des misères publiques, un *statu quo* sous les désastres. Pour eux, l'immobilité dans un état de crise, c'est la crise perpétuée. Ceux-là sont pour la marche et le bruit, pour le mouvement et la lutte. Ceux-là, peut-être, ont moins de logique, mais ce n'est pas le cœur qui leur manque.

numéro du 47 juillet dernier : « Nous ne connaissons qu'un »
» parti qui ne soit pas dévoré par la lèpre de l'égoïsme et de »
» l'intérêt, et qui ait encore en politique une foi vive et un »
» culte religieux, c'est le parti légitimiste : celui de tous qui a »
» le plus d'honnêtes gens, le plus de bonnes intentions, le plus de »
» généreux sentiments. »

La seconde opinion est plus tranchée ; elle a une allure plus hardie ; elle appartient aux héritiers de Saint-Just et de Robespierre qui, récemment, dans leurs banquets buvaient à *Julien l'Apostat*, à *Marat* et à *Attila* ; à ces hommes qui n'avaient accepté, momentanément, *Louis-Philippe*, comme roi de *Juillet*, que parce qu'il était fils du conventionnel *Philippe-Égalité* (1) ; à ces apôtres du meurtre qui écrivent encore de nos jours : « *Le massacre des prêtres, en septembre 1792, fut indispensable ; et, dans une circonstance semblable, nous agirions de même* » (2) ; à ces adorateurs de la guillotine qui se glorifient d'être *les enfants d'une génération régicide*, et qui s'écrient : « *L'œuvre révolutionnaire ne veut pas de demi ouvrages ; eh qu'importe qu'une génération soit sacrifiée !* » (3). Bien entendu que les citoyens qui parlent ainsi auraient le rôle de sacrificeurs et que la France serait la victime.

Ceux-ci, comme leurs devanciers, ont le principe arrêté de la destruction. Ils ont foi au génie du mal. Ils sont forts, non de leurs talents et de leur nombre, mais de la terreur qu'ils inspirent.

(1) Discours de M. Joly à la chambre, en mai 1849. « Ajoutons, qu'en acceptant le fils du régicide, il acceptait non-seulement *un roi*, mais *une place*.

(2) La Ponneraye. *Cours public d'Hist. de France*.

(3) *Vingt jours de Secret* ou *le Complot d'avril* ; par le citoyen Marrast. Chez Guillaumin, 33, rue Vivienne.

Ces deux opinions sont donc en présence. Elles ont leurs armées et leurs bannières. Le pays va-t-il prononcer entre elles et faire triompher l'une ou l'autre? Non : entre ces deux implacables adversaires, il est encore deux grandes factions rivales ; et chacune, en face de l'ennemi, se croit sûre de la victoire.

Celles-ci ne représentent point des opinions, mais des intérêts.

La première est l'orléanisme. N'ayant ni dogmes ni logique, elle est l'absence de tout principe et la négation de tout droit. S'appuyant tour à tour sur le crime et sur la vertu, sur la licence et le despotisme, elle couronne l'anarchie et combat l'insurrection. Elle proclama naguère la légitimité du désordre, et elle s'étonna depuis que le désordre l'ait découronnée. Elle appartient à tous les drapeaux, elle adopta toutes les couleurs. Arlequin révolutionnaire, ce fut la bâtardise empourprée.

Quelques disciples actuels de ce parti aveugle, hommes de concessions, de temporisations et de peur, rêvent une *régence illicite* à la tête de laquelle serait une femme qui, selon la manière dont ils la représentent, ne songerait, en vraie puritaine étrangère, qu'à cheminer avec eux sur de fausses voies politiques comme sur de fausses voies religieuses, et qui, à leur gré, se placerait ainsi constam-

ment hors de toutes les idées chrétiennes et monarchiques du pays. Me préserve le ciel de croire à l'appui que prêterait la duchesse d'Orléans à ce nouveau gâchis politique, absurde *terme moyen* entre la république honnête et la royauté ! J'aime à mieux juger de son esprit et de son âme.

Mais où se tiennent les chefs de file qui cherchent à l'égarer ? Ils sont à l'écart et dans l'ombre. Faisant plier leurs sympathies et leurs vœux devant les circonstances, tandis que les hommes de véritable foi font plier les circonstances devant leurs vœux et leurs convictions, ils gênent tout et n'osent rien. Révolutionnaires-conservateurs, e'est-à-dire destructeurs en permanence, ils donnent aux socialistes, par leur déviation de tout droit chemin, la position supérieure que ces derniers occupent insolemment. Là est encore, parmi nous, la grande fatalité de l'époque.

La seconde est *le bonapartisme*. Les gens de ce parti n'ont qu'un but : le rétablissement de *l'empire*. Ils se contenteraient, pour le moment, d'un *président à vie* ou d'un *premier consul* : mais seulement comme prélude à Napoléon III. Il leur faut la force sociale concentrée en un seul homme, comme aux jours du sacre impérial : un calque, un reflet, un pastiche.

Il s'est passé plus de trente ans depuis les adieux de Fontainebleau ; les hommes des grands jours de Friedland et d'Iéna , qui , eux aussi, n'ont *rien appris ni rien oublié*, se retransportent aux belles années de leur jeunesse , et s'imaginent encore que le temps passé peut redevenir le temps présent. Il leur faudrait encore cette baïonnette couronnée, ce soldat absolu qui, repétrissant l'Europe de ses mains de fer, voulait en refaire une à sa guise. Ils se gardent bien de reconnaître que ce fut sa fatale soif de conquêtes qui jeta deux fois l'univers sur Paris , et qui deux fois fit s'abreuver à l'eau de la Seine les chevaux des rives du Don. Ils avouent encore moins que sans la famille incontestable et incontestée qui vint alors se jeter entre la France écrasée et l'Europe triomphante, c'en était fait du beau royaume de saint Louis. Ils mettent de côté , sans paraître y faire attention, et les regardant comme non venus, les changements et transformations qui se sont opérés depuis dans les mœurs, dans les idées et dans les coutumes des nations. Ils en sont encore aux *cent un* coups de canon qui annonçaient à la France de 1811 que le maître du monde avait un fils, et que ce fils était *roi de Rome*. Le prince Louis-Napoléon n'est nullement à leurs yeux ce qu'il semble être à leurs adversaires : une fausse monnaie de l'hérédité monarchique; il est, selon eux , le bélier impérial qui d'abord

va battre en brèche la muraille républicaine, et qui, ensuite, rouvrira la porte des Tuileries à toutes les gloires d'antichambres.

A chacun ses illusions (1).

(1) Le journal *la Liberté* du 17 juillet dernier s'exprime ainsi sur l'orléanisme et le bonapartisme : « La famille d'Orléans n'a » jamais eu de parti. Louis-Napoléon personnellement n'en a » plus. Car jamais on n'a donné le nom de parti politique à cette » classe d'hommes sans conviction, sans patriotisme et sans » affections, qui sont pour le pouvoir quel qu'il soit, parce que » le pouvoir est la source des places, des faveurs, des appointe- » ments et des marchés avantageux ; c'est la race des traîtres, » des maltôtiers et des agioteurs de la rue Quincampoix qui s'est » perpétuée dans les banquiers, usuriers, hommes d'affaires » et boursiers de Louis-Philippe, et qui se continue sous Louis- » Napoléon... Qu'ont fait ces gens-là de Louis-Philippe?... »

CHAPITRE IX.

Le Suffrage universel.

« Toutes les monarchies sont tombées, disent les républicains : celles du droit et de l'hérédité comme celles de la gloire et de la quasi-légitimité. Le pays n'y reviendra plus. »

Mais les républiques du directoire et du consulat sont tombées aussi ; celle de M. de Lamartine est défunte ; celle du citoyen Ledru-Rollin a été traînée dans le ruisseau ; et ce que nous avons aujourd'hui , serait-ce inébranlable ? non certes. En devons-nous conclure logiquement que tous les genres d'autorité n'ayant pu se soutenir parmi nous , il ne faut désormais à la France aucune espèce de pouvoir suprême ?

Quoi qu'il en soit, s'il fallait mesurer la valeur et

la bonté des gouvernements à leur durée, l'avantage, sur notre sol, ne serait pas aux républiques.

Étudions l'état actuel.

Nous n'avons ni terrain sous nos pieds, ni abri sur nos têtes. Le socialisme, hardi mineur, creuse en tous lieux de vastes abîmes. La fortune publique s'en va par milliards, et toutes les ressources s'épuisent.

Nous ressemblons à l'Arabe campé dans le désert. L'eau manque, le sable afflue, la raffale menace, et les lions rugissent.

Nous avons un président nommé par cinq à six millions d'électeurs ; une assemblée de sept à huit cents membres ; une Constitution de cent seize articles ; un budget de près de deux milliards ; des ministres ; des télégraphes ; des armées ; des courriers et des flottes ; tout marche ... hors le gouvernement.

Pourquoi ? C'est que les droits de l'autorité sont tombés devant le droit des insurrections, et que le principe de 1830, qui a consacré *la loi du plus fort*, a ôté toute *force à la loi*.

Juillet a fini son tome premier au 23 Février. Le 24 du même mois il commençait son second tome. Ce sont là de tristes volumes ; mais, patience ! il n'est pas de livre qui n'arrive à sa dernière page.

Le vote universel est aujourd'hui la conquête du

siècle ; et si nous étions à l'âge de la poésie, il eût été déjà fait vingt poèmes, au moins, à la plus grande gloire des urnes nationales et des scrutins patriotiques ; mais que sont devenues les Muses ? Hélas ! avec leurs chars et leurs palmes, leurs couronnes et leurs parfums, elles n'étaient plus en rapport avec le *démocratisme* du siècle. Elles avaient mérité qu'on les traitât en puissances souveraines, c'est-à-dire qu'on leur jetât des pavés à la tête, ou du moins qu'on les exilât. Place à d'autres mythologies : aux filles libres d'*Enfantin* ! aux *émancipées* de la rue ! aux *résuviennes* de l'émeute ! Il n'est donc plus question de l'Olympe. On chercherait en vain, aujourd'hui, à rappeler les dieux qui s'en sont allés ; ils attendent que les rois reviennent.

Le vote universel, tel que l'a établi le système actuel, a, en effet, quelque chose de prodigieusement remarquable par son effrayante mobilité, et par la multiplicité des diverses opinions qu'il jette, en quelque sorte, au hasard. L'État est chargé de coordonner ce chaos ; il faut que, sur ce sable mouvant, il construise de l'inébranlable. De toutes ces ténèbres il doit tirer des lumières. C'est le rocher que pousse Sisyphe, et sous lequel Sisyphe court le risque d'être broyé.

Écoutez les divers électeurs du pays, s'adressant aux divers candidats à la chambre pour leur tra-

cer la ligne de conduite qu'ils auront à suivre, et qu'ils regardent comme indispensable au repos de la nation.

« — Citoyen! tu es sorti des chaumières du pauvre. La richesse est un privilège ; il n'en faut plus :
» *sois socialiste!* »

« — Monsieur! nous tenons à ce qu'on respecte
» le pouvoir, la religion, la famille et la propriété.
» A chacun ses biens et son droit : *soyez légitimiste!* »

« — Guerrier! te rappelles-tu l'aigle conquérant, lorsque, tenant la foudre entre ses serres,
» il allait s'abattre sur toutes les capitales de l'Europe!... Oh! c'était le beau temps des braves.
» Vivent le despotisme et l'épée! *sois Bonapartiste!* »

« — Philosophe! vous avez étudié les progrès de
» l'époque : vous avez travaillé constamment à la
» mixture de tous les systèmes, qu'on regardait
» comme *inconciliables*; et à la pondération de tous
» les pouvoirs qui passaient pour *incompatibles*.
» Fusionnez! fusionnez sans cesse! Allez, *soyez constitutionnel!* »

« — Poète! tu te complais dans les orages politiques ; c'est bien : les orages épurent. Comment
» ne pas s'enthousiasmer à la peinture dramatique
» de nos sublimes révolutions! Va! va *mourir pour*

» *la patrie ! c'est le sort le plus beau ! etc. : sois
» Girondin !* »

« — Avocat ! vous avez habilement pris le fait
» pour le droit, et le succès pour la justice. Bonne
» route, quoiqu'on en dise. Continuez, en dépit de
» toute vaine clameur, à jeter dans le même sac,
» le bien et le mal, le vrai et le faux, l'ordre et le
» désordre ; mêlez le tout avec adresse : on fait avec
» cela de l'argent. Ayez, au besoin, dix visages.
» Juste-milieu ! *soyez régence !* »

« — Frère ! as-tu médité sur ces belles pages du
» livre de la Montagne ? « *Rien n'est fait si l'on ne
» tranche la tête à cette bourgeoisie BÊTE ET LAIDE ..
» Le comité de salut public, en face des modérés
» qui ne comprenaient pas le peuple, prit LE PARTI
» SAGE : la GUILLOTINE (1), frère ! entends-tu ? sois
» Montagnard (2) !* »

Et tout ce monde aura ses votes. Tout cela arrivera à la Chambre. Toutes ces idées représenteront la France. Quelle harmonie de désaccords !...

Aussi qu'a-t-on vu au palais législatif ? Des discussions se tournant en mêlées ; des injures

(1) Bréauté, 4 vol. 1834. Passage Choiseul. Pages 41 et 44.

(2) Qu'on ne s'imagine pas que la guillotine fonctionnait uniquement pour les nobles et les riches. Voici l'extrait d'une lettre de Maignet, conventionnel en mission dans le Vaucluse :

• La sainte guillotine va tous les jours. Marquis, comtes, pro-

comme à l'estaminet ; des poings levés comme à la Courtille ; des cris : *Aux armes!* comme aux barricades ; des soufflets donnés comme aux tabagies ; la Chambre devenue en quelque sorte une arène de gladiateurs ; le pugilat à la place du raisonnement , et le sanctuaire des lois se transformant en taverne de tapageurs (1). Hélas ! et par le triomphe du vote universel, se trouvant ainsi avoir été la dislocation de toute unanimité nationale, la France , qui aurait voulu être délivrée de tout sujet de trouble , aura donné , au contraire, autant de force que possible à tout élément de discorde. Quand chaque idée veut son succès , pas une âme ne peut s'entendre. Le citoyen Proudhon l'a compris : écoutons-le à ce sujet. « *Le plus sûr moyen de faire parler le vote universel est de lui fermer la bouche... en attendant qu'on lui ait appris à s'exprimer convenablement. Il faut corriger son injustice par un moyen révolutionnaire* (2). »

» cureurs montent sur madame. Dans peu de jours soixante
» chiffonniers y passeront. »

C'est ainsi que la république rouge entend et pratique le dogme de l'égalité.

(1) Séance du 10 août 1849, où M. Pierre Bonaparte souffleta M. Gastier.

(2) Lettre de M. Proudhon à *la Révolution démocratique et sociale*, 1849.

Et ce moyen serait l'échafaud.

Qu'a dit aussi le journal *la Presse*? « — Si l'on
» ne supprime pas le *suffrage universel*, et si l'on
» maintient le chiffre excessif du budget : de ce
» monstrueux accouplement naîtra inmanquable-
» ment une *révolution sociale* (1). »

Et encore l'échafaud : merci!

Concluons-nous de là, que le suffrage universel place une nation, comme l'équilibriste sur une corde avec son balancier, dans l'impossibilité de marcher droit et ferme, vu que, continuellement en butte aux manifestations populaires qui devront se succéder de temps à autre, il aura continuellement à sauter ici et là d'une position à une autre? Dira-t-on que le suffrage universel devra être rangé un jour parmi les grandes déceptions de l'époque? Non, tant s'en faut : le ciel m'en préserve. Le vote universel est appelé sans doute à une organisation qui, plus tard, le rendra digne d'un grand peuple. En attendant : que le présent, au mieux possible, fasse fonctionner la machine! l'avenir jugera l'essai.

(1) *La Presse*, septembre 1849.

CHAPITRE X.

Où allons-nous ?

Où allons-nous ? Grande question !

Hors Dieu, qui pourrait y répondre !

« — *La France vogue vers des mers inconnues*, » a dit M. de Lamartine en style poétique. Ce qui veut dire en style vulgaire : « *La France ne sait plus où elle en est.* »

Autrefois, cependant, elle avait une route, une boussole, un pilote. Mais, aujourd'hui, ces choses-là sont bien vieilles pour un pays qui veut à tout prix du nouveau. Donc, il faut aller de l'avant, les yeux bandés et au hasard. Nous arriverons. . . . Dieu sait où.

Néanmoins, gardons-nous de perdre courage. En dépit des *socialistes* qui déclarent que la France n'a plus le droit de choisir sa forme de gouvernement, notre pays sera toujours le maître de ses destinées. En vain, ceux qui ont escaladé la place veulent qu'on

brise les échelles pour ne plus laisser monter personne, peu de gens adopteront le principe de M. de Montalembert, que : « *Il faut soutenir tous les gouvernements.* » Louis XVI en était un, Robespierre aussi, Ledru-Rollin et Proudhon auraient pu devenir chefs de l'État : eût-il fallu soutenir, également, et Louis XVI, et Robespierre, et Proudhon et Ledru-Rollin?...

Au milieu de la grande famille des nations européennes, la France est, sans contredit, une des premières. Il faut qu'elle marche avec l'Europe ou que l'Europe marche avec elle. Les peuples n'ont pas le droit de lui dire : *Fais comme nous!* Elle n'a pas non plus le droit de dire aux peuples : *Faites comme moi!* Mais, néanmoins, de force ou de gré, l'Europe et la France doivent accepter, à un certain point, le même ordre d'idées, et suivre la même ligne de principes; sans quoi, partout guerre et discorde : aucun repos en aucun lieu.

Napoléon était pénétré de ce système : aussi l'avait-il mis en pratique lorsque, s'emparant de la couronne à l'aide des prestiges de la gloire, il essayait de fonder en France une monarchie nouvelle. « Avant peu, disait-il, ma dynastie sera une des plus » anciennes de l'Europe; il le faut pour que toutes » les nations s'harmonisent avec la France. »

Bientôt, en effet, l'Espagne, l'Italie, la Hollande, la Westphalie, la Suède, etc., formèrent, à la voix

du Charlemagne moderne, un cercle de jeunes royautes qui, satellites couronnés, gravitaient autour du grand astre. Ce dernier seul resplendissait. C'était un beau spectacle... pour lui.

La France, il est vrai, n'avait alors que peu de *libertés* : mais que de *splendeurs* en revanche ! Ses chaînes de fer étaient brillantes comme des guirlandes de pierreries. Après les combats meurtriers qui lui enlevaient ses plus chers enfants, les *Te Deum* de la victoire, en arrivant à son oreille, couvraient le *glas* des funérailles. Esclave et reine, elle se consolait de la servitude par la gloire. Elle avait un dominateur, mais elle dominait l'univers. Un homme la courbait devant lui, mais le monde se courbait devant elle ; et, bien qu'elle eût souvent à se plaindre, l'orgueil étouffait le murmure.

Reconstituée militairement à la française, l'Europe asservie était donc en parfaite harmonie avec la nation enchaînée. Le droit du sabre était devenu partout l'autorité fondamentale. Napoléon n'admettait au dehors comme au dedans, que deux vertus patriotiques : la soumission et le silence.

Mais la corde trop tendue se casse. L'empire s'écroule. La foudre éclate sur l'homme du destin ; et voici l'ancienne monarchie française qui, du milieu des désastres et des naufrages, reparait comme une ancre de salut. A l'instant même toutes les vieilles

dynasties surgissent de leurs tombes; et toutes les nouvelles couronnes disparaissent.

Le roi légitime était remonté sur le trône de France : l'Europe, aussitôt récréée, reprend partout ses rois légitimes; et alors, comme auparavant, accord parfait entre l'Europe et la France.

Les institutions despotiques avaient eu leur règne, les idées constitutionnelles eurent leur tour. L'épée ne fut plus l'*ultima ratio* des peuples et des souverains; Louis XVIII avait donné une Charte à ses États; tous les États voulurent une Charte à la Louis XVIII. Paris régit encore le monde; et le monde imita la France. Une paix générale suivit.

Alors eut lieu la grande démoralisation de 1830, la plus fatale des révolutions modernes. Les autres s'étaient présentées sans détour, en déclarant hautement la guerre aux principes du droit; la force et l'arbitraire étaient leurs moyens avoués. C'était rude, mais c'était franc. Celle-ci, au contraire, toute lâche trahison qu'elle était, se proclamait *régénération sociale*. Les guet-à-pens infâmes étaient nommés justices nationales. L'*usurpation* se déclarait *légitimité* par le fait de la volonté publique qui, néanmoins, n'avait jamais été appelée à se prononcer. Le crime s'appelait vertu. La confusion était dans les mots

comme le désordre dans les choses ; et les souverains de l'Europe, aveuglés par l'hypocrisie du semblant de monarchie qui s'aplatissait humblement devant eux en leur demandant la grâce de vivre, ne s'aperçurent pas qu'en reconnaissant la citoyenneté royale qui surgissait des barricades républicaines, ils allaient pousser les hordes démagogiques de la France et de l'Europe au renversement général des têtes couronnées.

Le gouvernement de 1830, méditant sur sa position, avait senti qu'il lui fallait propager les maximes révolutionnaires pour mettre l'Europe à l'unisson de la France. Il fut donc ouvertement proclamé que les seules monarchies convenables à un siècle de progrès étaient les monarchies républicaines issues des séditions populaires. Les branches cadettes furent appelées çà et là au renversement des branches aînées ; et bientôt on vit l'Espagne, le Portugal, la Belgique, et autres Etats plus ou moins importants, s'organiser à l'instar de la nation de Juillet. Les *quasi-légitimités* se posèrent en *gouvernements modèles*. Il y eut débandade générale dans toutes les notions du vrai et du faux, du bien et du mal, du juste et de l'injuste. On en vint à ne plus les distinguer. Comme couronnement à ce bouleversement général de toutes les saines doctrines, on évoqua *la corruption* ; et celle-ci accourut se mettre à la tête de toutes les turpitudes du gâchis politique. Le *veau d'or* fut le

dieu du jour. Son char triomphal, guidé par les génies de l'escroquerie, et se disant *le mouvement industriel*, traversa la France et l'Europe escorté d'actionnaires ruinés, de banquiers en faillite, de ministres en accusation, de commerçants en police correctionnelle et de souillures pyramidales. Paris avait donné le branle, et toutes les capitales singèrent Paris. Dépravation universelle.

Vingt-quatre février! salut. Autre changement de décors. Cette fois encore il fallut, pour maintenir le nouvel état de choses, mettre le monde entier dans les mêmes voies et sur le même pied que la France. Le gouvernement provisoire organise aussitôt une combustion européenne; et aux quatre coins de la terre, soufflent les vents de l'anarchie.

Nous avons eu à Paris, au milieu des émeutes et des désolations, les meurtres du général Bréa, du général Négrier et de l'archevêque de Paris : Vienne, Pesth, Berlin, Francfort et Rome ont, de suite, les assassinats du général de Latour, du comte de Lemberg, du prince Félix Lichnowsky, du général d'Auerswald et de M. Rossi. L'empereur d'Autriche est forcé d'abandonner Vienne; le roi de Prusse quitte Berlin; le roi de Naples est assiégé dans son palais; le roi de Saxe a dû se retirer de Dresde; le

grand-duc de Bade a pris la fuite. Presque toute l'Allemagne est sillonnée de *glorieuses* insurrections et de *sublimes* barricades. L'Italie est soulevée de toutes parts; on se bat du Nord au Midi. Plus rien de sacré, plus de dignes; et le pape est chassé de Rome.

La lave républicaine, partie du volcan de Paris, avait mis l'Europe à feu et à sang. C'était son droit: c'était son rôle. La république était en France, il fallait des républiques à toute l'Europe. La démagogie triomphante poussait des cris d'enthousiasme... Alors, mais un peu tard pour elles et pour leurs peuples, les grandes puissances du Nord ouvrirent enfin les yeux: Elles avaient reconnu *Juillet*, elles avaient mérité *Février*.

Résumons en deux mots la question. Il faut une France monarchique ou une Europe républicaine.

La France ne peut pas vivre hors la loi des nations; les nations ne peuvent avoir une existence complète hors la sphère de la France.

« — Mais l'Europe entière, dira-t-on, semble, positivement, repousser la République. »

« — Mais la France, répondra-t-on, repousse-t-elle véritablement la monarchie? »

A ceci, quelques-uns répliquent:

« — On en est encore à le savoir; elle n'a pas été définitivement consultée. »

En attendant, les évènements marchent. La grande majorité de la Chambre, en France, a récemment, par son vote, consacré, pour ainsi dire, le principe héréditaire du comte de Chambord, en reconnaissant, à la suite du beau discours de M. Berryer, que le petit-fils de Henri IV ne pouvait, en simple citoyen, rentrer sur le sol de ses pères. L'Allemagne se reconstitue monarchiquement. La Hongrie, dont la république n'avait jamais existé que dans les colonnes de la presse coquelicot, la Hongrie a capitulé. Venise a fait sa soumission. Rome, après avoir ouvert ses portes à nos braves soldats, s'est débarrassée de ses *Spartacus* de bagne. L'Italie s'est pacifiée. Les suprématies républicaines se sont échappées, çà et là, à travers des ruines entassées, mais avec des poches remplies. Les *tours de main* finissent habituellement de cette manière.

Microslawski, commandant en chef des insurgés badois, a quitté le Piémont pour se rendre en Angleterre où, selon le bruit public, il est arrivé avec des cassettes pleines d'or.

Ledru-Rollin, ne manquant de rien, est à Londres avec ses frères et amis. Le sergent *Boichot* est en Suisse à la tête d'une société rouge. *Mazzini* est à Genève fort à son aise. *Garibaldi* s'est rendu à Malte (1).

(1) Quelques journaux ont affirmé, depuis, qu'il était à *Turin*; d'autres ont dit à *Gênes*, d'autres à *Avignon*.

Et *Kossuth* est provisoirement en Turquie, avec les trésors dont il s'est muni (1).

Le chef révolutionnaire *Bachonin* et les membres du gouvernement provisoire de Dresde qui avaient forcé le roi de Saxe à se retirer dans la forteresse de *Konigstein*, sont maintenant prisonniers dans cette même forteresse. Quant aux défenseurs de Rome, les pieux *chrétiens* enthousiastes de Pie IX, ont eu un *meeting* à Londres où ils ont déclaré qu'ils se faisaient *protestants*; et *Bem*, le libérateur *chrétien* de la Hongrie, s'est fait *pacha turc* au Bosphore (2).

Tous les tisons révolutionnaires ne sont donc plus aujourd'hui que des charbons éteints sur des cendres froides. L'ordre et la confiance renaissent de toutes parts. Les trônes se raffermissent. La France seule restera-t-elle en arrière du mouvement européen? Ce ne peut pas être là son rôle. Elle! accoutumée à aller en avant et à ouvrir la marche, elle a un grand but à atteindre; elle a de grands destins à remplir.

(1) *Kossuth* s'était emparé de tous les diamants de la couronne de Hongrie; on le vit même en donner un des plus beaux comme récompense, à l'un de ses chefs.

(2) Plusieurs de ses capitaines, tels que *Kmetty*, *Stein*, etc. se sont faits musulmans avec lui par la même occasion.

CHAPITRE XI.

La république romaine.

La déconfiture européenne des républiques issues de la *brutusomanie* française, aura été un spectacle curieux et une leçon sévère donnés au siècle.

« — Que vouliez-vous qu'elles fissent ?..... » demandera-t-on. Le vieil Horace aurait répondu : « — *Qu'elles mourussent!* » Eh bien! c'est fait : elles sont mortes. Ne songeons plus qu'à leurs obsèques ; et qu'elles ne sortent plus de leurs fosses!

« — *Qu'elles mourussent!* Rien de mieux, répondrai-je aussi à mon tour. Mais, du moins il eut fallu de l'héroïsme à leur moment suprême ; et beaucoup de ces défuntes, au contraire, ont pitoyablement trépassé. »

C'est que les chefs républicains de nos jours agis-

sent en sens inverse des paroles du général Cambronne : « *Ils se rendent et ne meurent pas.* »

Il n'y a de tué que leur cause.

La plupart d'entr'eux ordonnent qu'on tire l'épée, mais la leur se tient au fourreau. Ils commandent le feu, mais ils n'y vont pas. Ils affirment que la république immortelle échappera à tous les dangers ; et, en effet, dans la personne de ses représentants, elle s'échappe..... par les fenêtres.

Le *Conservatoire* a été le paillasse de l'*Orangerie*.

Je mets en dehors la Hongrie ; là il y a eu le spectacle de valeureux combats ; là il n'y a point eu les misères d'une honteuse république.

Et que sont devenues les saintes insurrections de la Prusse, de l'Autriche, de l'Italie, de la Bavière et des bords du Rhin!... Hélas ! Ces glorieuses exploitations de l'humanité stupide par l'humanité féroce ont fini par un *Sauve qui peut* lamentable. La république mère, avouons-le franchement, a eu cruellement à rougir des faits et gestes de sa fourmillière d'avortons.

« — Mais où sont donc les royalistes ? » s'écriaient autrefois les outrecuidants de 1830. « — Où sont » donc les républicains ? » se demande aujourd'hui tout le monde.

Ah ! si d'un côté les *flamberges au vent* des paladins du socialisme appelaient en vain des soleils

d'Austerlitz ; d'un autre côté, en revanche, qu'il y avait de triomphantes péroraisons sur les lèvres des *risque-tout* démagogiques ! la victoire y était toujours *palpitante d'actualité*. Voyons l'ensemble de leurs drames.

Acte 1^{er}. Régénération populaire : c'est-à-dire confusion générale ; la mise en scène du chaos.

Actes suivants. Pillages et dévastations commandés par les sauveurs : ruine et désespoir des sauvés. Couronnement de l'anarchie.

Dernier acte. Besoin du retour à l'ordre se faisant généralement sentir ; et, au dénouement de la pièce, comme tableau consolateur : déroute de la république.

Où est la régence de Bade ? Que sont devenus les révolutionnaires de Manheim et de Dresde ? Où sont les triumvirs de Rome ?

Rome ! A ce grand nom je m'arrête. Eh quoi ! la capitale de la chrétienté avait osé renverser le Saint-Siège !...

Mais, avec le vicaire du Christ, elle est l'autel vivant du monde catholique, et, à tout jamais, la ville éternelle. Sans la papauté, Rome ne serait plus la cité de gloire et de salut sur laquelle s'attachent les regards respectueux de toutes les nations fidèles ; ce

ne serait plus que le grand tombeau de la reine du monde. Les Romains, avec le Pontife suprême, sont les citoyens d'un empire spirituel qui s'agrandit de jour en jour par l'extension de la foi ; d'un empire, le premier de tous, à qui le monde entier est promis, et dont, sous le drapeau du Christ, la frontière marche toujours.

Les Romains, détrônant le pape, s'étaient découverts eux-mêmes.

ROME ! A ce grand nom auquel se rattachent tant de souvenirs, comment accoler le burlesque tableau des Mazzini, des Canino, des Garibaldi, et autres *ejusdem farinae* ! La majeure partie des démocrates romains étaient *Polonais, Allemands et Belges*. Ils étaient accourus de leurs contrées du Nord pour sauver leurs nationalités du Midi. Les révolutions, c'est leur vie ; leur patrie, c'est l'insurrection.

Que leurs phrases étaient pompeuses !...

« Les aigles du Mont Aventin se lèvent sur le ciel » tout resplendissant de la ville éternelle ressuscitée !... » Quel grandiose d'expression !... Malheureusement les nouveaux aigles du Mont Aventin faisaient regretter les vieilles oies du Capitole.

Sous le vaillant Mazzini qui, pendant les batailles présentes, se réservait pour des batailles futures, les vieilles illustrations de Rome, disait-on, venaient de renaître de leurs cendres, plus admirables que ja-

mais. Néanmoins, bien que chacun, parmi les gens de la cité, voulût mettre sa main à la pâte républicaine, il s'y cherchait en vain un *Scévola* pour présenter la sienne au feu. Les nouveaux *Horatius Coclès* du Tibre tenaient à conserver leurs deux yeux sains et saufs pour contempler, à l'écart, ce pont célèbre où ils n'avaient nulle envie de se battre eux-mêmes. Les *Curtius* ouvraient bien des gouffres, mais pas un d'eux ne s'y jetait.

« *Pour le salut de la patrie,* » disait l'ancien Brutus d'une voix héroïquement anti-paternelle : « *qu'on tue sur-le-champ mes deux fils !* »

La nouvelle république de Rome s'exprimait plus énergiquement encore : « *Pour le triomphe de ma cause,* » disait-elle avec la sublimité anti-chrétienne d'une abnégation calculée, « *qu'au besoin tous mes fils soient tués !* »

Pensée évidemment plus large.

CHAPITRE XII.

Louis-Napoléon.

On s'était imaginé qu'avec la royauté tomberait la courtoisannerie : erreur.

Lamartine, chef du gouvernement provisoire, était le *barde-roi* de l'époque. Sa gloire fut portée aux nues ; et, avant que la lyre dont il avait voulu faire une trompette ne se transformât en grelot, on le proclamait l'*Orphée libérateur*.

Le soldat *dictateur* qui, après s'être vivement intéressé aux baïonnettes de la république progressive, avait fini par tirer à mitrailles contre les barricades de ses frères, *Cavaignac* était salué tant en prose qu'en vers, de tous les titres de héros sublime et pyramidal qui se décernent habituellement à tout guerrier plus ou moins *César*.

Les *Sobrier*, les *Barbès*, les *Raspail*, les *Blanqui*, toutes ces guillotines dont on avait voulu faire des

trônes avant que le pied de Dieu, s'appuyant sur ces sanglantes boues, les ait fait retourner à l'égoût, ceux-là aussi avaient leurs antichambres, leurs flatteurs et leurs poètes. Il n'est pas de monstre qui n'ait eu ses autels.

Les *Louis Blanc*, les *Caussidière*, les *Marrast*, les *Dupont de l'Eure*, tous ces drapeaux qui ne sont plus que des suaires, ont eu leur temps comme les autres. Alors qu'ils portaient le front haut du milieu des désastres dont ils s'honoraient, ils voyaient fumer de même à leurs pieds ces éternelles cassolettes... où brûle un encens éternel... hélas! et n'importe pour qui!

Et maintenant, à l'Élysée, Louis-Napoléon a son tour. Chacun le sien. D'autres ensuite. Ainsi le veut la Constitution elle-même.

Mais, avant d'ouïr les dithyrambes, qu'il a eu à souffrir d'injures!

« Qu'a-t-il fait, disait-on, ce neveu de Bonaparte?
» *Strasbourg* et *Boulogne*. Après le premier, un
» pardon; après le deuxième, une prison: voilà
» son *Austerlitz* et son *Wagram*. »

M. Proudhon, après avoir fait une visite à Louis-Napoléon qui arrivait de Londres et qui avait désiré le voir, écrivait ces mots sur son carnet: « *Génie médiocre: s'EN MÉFIER!* »

Mais laissons-là de vains outrages. Occupons-nous, en ce moment, des acclamations louangeuses qui saluent, au palais de l'Élysée, l'héritier du héros de Jaffa. *Jaffa!* En temps d'épidémie, ce nom devait venir sur mes lèvres; car, bien que l'empereur y fût grand, c'est un souvenir de la peste.

L'encens brûle, les lyres résonnent, le président de la république voit maintenant à ses pieds, non pas tous les princes de la terre, comme au temps du maître du monde, mais les adorateurs de toutes les causes triomphantes, valetaille admiratrice de tous les régimes passés. Ceux-là ne compromettent jamais leur position ni leur avenir : le vaincu tombe, ils le renient; le vainqueur se lève, ils l'encensent. Encore s'ils ne faisaient qu'apothéoser ce qui monte! mais ils insultent ce qui est tombé.

Il fut autrefois des hommes, soi-disant *conservateurs*, qui, la plume à la main, élevaient jusqu'au septième ciel le roi des barricades de 1830.

Et qu'écrivent-ils aujourd'hui?

« Le fils d'*Égalité*, l'élève de madame de *Genlis*,
» ne croyait ni au catholicisme, ni à la royauté; c'est
» pour cela qu'un chétif souffle révolutionnaire a
» suffi pour renverser le roseau peint qui se croyait
» un chêne royal (1). »

(1) Journal du *Dix Décembre*. Juillet 1849.

En définitive, le neveu de Napoléon a-t-il bien de quoi se glorifier de l'étrange position où il se trouve? *Président* de la république, il est responsable de toutes les fautes qui pourront se faire, et l'*Assemblée* ne peut pas l'être; il est au-dessous de l'assemblée, et c'est lui qui en est le chef. Il est forcé d'exécuter, bon gré mal gré, les décrets de ladite assemblée, et il en court les chances mauvaises. On le croirait inviolable: non: car il peut être mis en jugement. Il donne des ordres à l'armée, et il ne peut la commander en chef. Il n'est qu'un magistrat amovible, il n'est pas même indépendant. Finalement, il n'a que le simulacre du pouvoir, la réalité est ailleurs.

Louis-Bonaparte, il est vrai, a la ressource des coups d'Etat: des *brumaire* et des *Waterloo*; mais il y jouerait plus que son sort, il jouerait celui de la France. Il peut aussi changer de ministres à son gré; il peut placer à la tête du gouvernement des hommes entièrement dévoués à sa politique personnelle et à son intérêt particulier: cela contenterait l'Élysée, mais l'Élysée n'est pas la France.

Néanmoins, l'élu du dix décembre a vu ses salons, l'hiver dernier, se remplir des noms les plus étonnés d'être ensemble, des noms qui, jusqu'alors, étaient demeurés persévérants dans les nobles voies du dévouement et de la fidélité. Il a parcouru ensuite diverses provinces; et, en qualité de président de la

république, le prince y a été reçu avec des solennités royales : c'est une douce habitude à prendre. Un évêque lui a appliqué le titre d'*auguste* au milieu de ses *citoyens*. Harangues officielles, banquets splendides, enthousiasmes nationaux, tout lui a été offert comme à ses devanciers ; et tous les cœurs ont volé avec ivresse vers lui, en attendant qu'ils s'élancent avec transport vers un autre. L'homme change, jamais la fête. Autre idole, même ovation.

Chose importante à constater, les cris de *Vive la république!* et de *Vive la constitution!* étaient regardés comme séditieux sur le passage du président. Après les excès de l'anarchie, le peuple se jette avidement dans les exagérations contraires. Quand on l'a saturé de désordre, il finit par demander plus que de l'ordre. Voilà la signification des derniers enthousiasmes de la province. Il n'a certes manqué à Louis-Napoléon ni fanfares, ni son de cloches, ni salves d'artillerie, ni arcs de triomphe, ni lampions, ni feux de bengale ; mais en fait d'acclamations, il n'en reçut jamais de plus frénétiques qu'en recueillaient les citoyens Lamartine, Ledru-Rollin, Flocon et compagnie, alors qu'ils paradaient le long des boulevarts, derrière les défunts de février dans leurs corbillards de triomphe.

Mais Louis-Napoléon ne serait pas le neveu d'un grand homme s'il ne savait s'élever au-dessus des

adulations de la fortune et des enivremens du pouvoir. Noble envoyé de la Providence, il a une haute mission à remplir. Elle est au niveau de son nom. Puisse-t-il se montrer digne d'elle !

La France, aux époques néfastes, eut toujours pour l'arracher à sa perte un secours imprévu du ciel, une égide réparatrice. Louis-Napoléon, sorti du milieu des orages comme pour en chasser la foudre, sera, n'en doutons point, du nombre de ces natures privilégiées que Dieu créa pour la patrie, qui se dévouent... et qui la sauvent.

De grands destins sont en face de lui !... Il est une page dans l'histoire de France, une page, encore restée en blanc jusqu'ici, où l'héritier du plus grand génie des temps modernes pourrait inscrire à jamais son nom en caractères immortels.

Qu'il la remplisse cette page, et le neveu éclipsera l'oncle : car, de même que le dévouement est le sublime du courage, l'abnégation est le *nec plus ultra* de la gloire.

Sur une terre monarchique, il est quelque chose de plus grand que d'être roi ; c'est de savoir, en dehors de tout intérêt personnel, reconstruire la royauté.

Il est beau de conquérir un vaste empire, mais il est mille fois plus beau de relever un édifice social. L'un ne poursuit qu'une carrière, l'autre remplit un sacerdoce.

On est toujours heureux de citer les vers d'un grand poète. En voici du *royaliste* Lamartine au prisonnier de Sainte-Hélène :

- « — Ah ! si rendant le sceptre à ses mains légitimes,
- » Plaçant sur ton pavois de royales victimes,
- » Tes mains, des saints bandeaux avaient lavé l'affront ;
- » Soldat, vengeur des rois, plus grand que ces rois même !
- » De quel divin parfum, de quel pur diadème,
- » La gloire aurait sacré ton front ! »

Napoléon mourut en exil!... et quel *exil!*... et quelle *mort!*...

Oh ! que de fois le détenu de *Ham*, à l'imitation du captif de *Sainte-Hélène*, eut à méditer derrière les barreaux de sa prison, sur la position de l'Europe ! Il savait la France et le monde entier travaillés et remués par les idées fatales qui désorganisent toute société ; il entendait les sourds mugissements d'une tempête prochaine ; il présentait les nouveaux triomphes de l'anarchie ; il voyait, de loin, l'avènement au pouvoir des hommes du socialisme ; et que de fois enfin, du fond de son âme dévouée à la patrie, trop sage pour rêver l'empire, il a pu dire aussi :

« *Place au droit!* »

SECONDE PARTIE.

LA ROYAUTE ET FROHSDORF

CHAPITRE XIII.

Voyage.

Depuis juillet 1830, je n'avais aperçu qu'une fois le roi Louis-Philippe : c'était le 24 février, au pied de l'obélisque de Louqsor, alors que passait la justice de Dieu.

Les salons de l'Elysée-National ne m'ont pas plus vu sous le président de la république, que les Tuileries sous la monarchie citoyenne.

J'avais le droit d'aller à Frohsdorf.

Après les malheurs et la honte, les consolations et l'espérance.

Je partis de Paris le 5 septembre.

Peu auparavant les représentants du peuple souverain entraient en vacances pour six semaines. Leurs majestés à 25 fr. par jour étaient allées se reposer, sur leurs lauriers, des combats du palais législatif. Il avait été tarifé à 200 fr. la valeur de chaque soufflet que, désormais, chacune d'elles pourrait avoir chance de recevoir dans l'exercice de ses fonctions (1), et Paris n'avait plus les 750 rois... sous lesquels florissait l'époque.

Le 15 août s'était passé sans qu'une seule pauvre *chandelle romaine*, et pas la plus petite *lanterne japonaise*, eussent publiquement fêté la Saint-Napoléon. Il y avait eu désespoir, à ce sujet, parmi les seïdes de l'Elysée. Et, en effet, comment croire à la stabilité d'un pouvoir auquel il n'a pas été octroyé, même pour un seul jour, quelques heures de lampions et quelques minutes de fusées volantes ! Ces choses-là, cependant si éphémères, si fugitives, auraient été en parfaite harmonie... avec l'ensemble de la position.

Le *Congrès de la paix*, surnommé par M. Proudhon *une jonglerie malthusienne*, venait aussi de se dissoudre au salon des chants et des danses de la Chaussée-d'Antin. Il s'y était réuni des gens de tout pays, des idées de toute espèce et des figures de

(1) Arrêt du tribunal correctionnel, dans l'affaire des citoyens Bonaparte et Gastier, représentants du peuple.

tout genre. Tout cela s'amalgamait sans se mettre d'accord, et s'applaudissait sans se comprendre. Quelques-uns se louaient à tout propos; plusieurs s'embrassaient à tout hasard; beaucoup riaient à toute harangue. En définitive, on avait pensé que le moment où tous les gouvernements étaient en armes pour sauver la société d'une submersion complète, était une époque admirablement choisie pour demander, sans doute au profit des catastrophes, le désarmement général de l'Europe. On voulait un pacte de paix universelle entre toutes les nations : quitte à courir la chance de barricades patriotiques aux quatre coins du monde.

« — Mais que faire, demandait-on, dans le cas »
» présumable où un pays résisterait au vœu du Con- »
» grès de la paix, ou contreviendrait au traité? »

« — Eh bien! se hâtait-on de répondre, on lui ferait »
» la guerre... pour l'empêcher de faire la guerre. »
Bravo! Vive la paix! et... Aux armes!

Je m'étais arrêté en Belgique au beau château de Duras, chez M^{me} la comtesse d'Oultremont; et j'en étais reparti pour traverser le Rhin. De tous côtés je n'entendais parler que de l'auguste voyageur qu'Ems avait eu le bonheur de posséder un moment. Des Français de toutes conditions, grands et petits,

riches et pauvres avaient couru sur son passage ; tous, mêlés sans distinction , avaient reçu le même accueil : c'était vraiment une fête de famille ; et il n'était bruit que de l'effet extraordinaire qu'avait produit le prince sur tous. Chacun répétait avec enthousiasme une foule de mots bienveillants et d'expressions heureuses qu'on avait été à même d'entendre, et où se développait la grande âme du prince, âme éminemment française. Bien des yeux avaient répandu des larmes à sa vue ; bien des cœurs avaient battu en l'écoutant. Ses royales infortunes, supportées avec une si touchante résignation ; tant de simplicité alliée à tant de grandeur ; la beauté de ses traits, jointe à la dignité de son maintien, tout en lui avait eu sur la foule un prestige irrésistible ; il l'avait captivée, fascinée.

La vérité ne tue pas immédiatement l'erreur et les préventions, mais, peu à peu, elle les aide à mourir. Au moment même où le comte et la comtesse de Chambord attiraient à Ems une multitude de pèlerins, tant gens du peuple qu'hommes titrés, la duchesse d'Orléans et ses fils, longeaient aussi les rives du Rhin. Seulement, ceux-ci passaient tristes et silencieux, sans que les populations y prissent intérêt, sans éveiller le moindre enthousiasme : point d'acclamations sur leurs pas ; le vent du ciel soufflait ailleurs.

Etrange destinée des deux races : la première chassée par la seconde ; et celle-ci frappée après l'autre. Toutes deux aux champs de l'exil ; et chacune l'œil sur la France !...

Mais, sur le terrain de la même infortune, quelle énorme différence entre elles ! L'une avait les regrets et la faute , l'autre une vie sans tache et le droit. Que les parts étaient différentes !

Et maintenant, qu'on cherche à nier la force du principe héréditaire et de la monarchie légitime ! Le comte de Chambord, sortant de sa retraite habituelle, ne peut bouger d'un pas sans remuer la France entière, et, avec elle, toutes les nations dont elle est le centre et le point de mire. Les moindres mouvements du prince occupent et agitent l'Europe. Partout l'édifice social a failli s'écrouler sous les tonnerres de Février ; qu'a fait le comte de Chambord ? Retiré sagement à l'écart, il a laissé passer les évènements ; eh bien ! peu à peu , ces mêmes évènements se sont retournés en quelque sorte vers lui comme pour lui demander la solution d'un affreux problème, et le dénouement d'un drame fatal ; tant il est vrai que la France, toujours grande, même dans ses malheurs , dans ses revers et dans ses chutes, se trouve être encore l'arbitre du monde jusque dans le proscrit qui la pleure.

Lorsqu'il n'y a point de stabilité en France, il n'y

a de sécurité nulle part. J'en acquérais la preuve partout. Le long de ma route, je me mêlais à toutes les conversations de wagons, d'hôtelleries et de tables d'hôte ; et, comme on reconnaissait que j'étais Français, il en résultait, à peu près partout, le dialogue suivant :

« — Vous venez de Paris ? » — Oui, Monsieur.

« — Eh bien ! et la République ?... »

Je me taisais ; et un éclat de rire général avait lieu.

Puis, on reprenait :

« — Est-ce que la France ne sortira pas de son état provisoire ?

» — Plaît-il ?...

» — Evidemment elle a besoin d'arriver à un port après tant d'orages.

» — C'est juste.

» — Il lui faut, ou la légitimité avec le comte de Chambord, ou la régence avec le comte de Paris, ou l'empire avec Louis-Napoléon.

» — Ah ! bah !

» — Est-ce que vous croyez à la République ?
» Monsieur ! »

Ceci demandait une réponse nette. J'avais alors recours à ces phrases élastiques, comme il s'en fait tant en diplomatie, qui répondent à tout et ne signifient rien.

« — Assurément : non, repliquais-je. Cependant...

» permettez!... Il faut voir. Surtout, il ne faut pas
» se presser. Les événements marchent. On n'a be-
» soin que de laisser faire. Dieu est grand. La
» France est intelligente. Espérons. »

Je voyais hausser les épaules; et, me montrant du doigt, on murmurait tout bas :

« — Qui donc est ce Monsieur? Il est stupide. »

Je m'exprimais pourtant à la manière de certains esprits de notre époque, insoucians se disant modérés, qui, joueurs d'onchets politiques, sont toujours à trembler qu'on ne bouge un objet, de crainte d'agiter quelque chose.

Je traversai Berlin rapidement. Les journaux y rentessaient de l'effet qu'avait produit en France la lettre du président de la république française à M. Edgard Ney, relative à Rome et au pape.

« — Si l'on veut imiter l'empereur Napoléon, disaient les organes de la presse, ce n'est pas sa conduite envers le pape qu'il fallait prendre pour modèle.

« — Est-ce que Louis Bonaparte se croit non seulement héritier de l'empire français, mais aussi roi de Rome?... Voudrait-il refaire un département du Tibre?

» — Sa lettre est datée de l'Elysée : elle semble

» avoir été écrite à *Strasbourg* ou à *Boulogne*. »
Telles étaient les accusations formulées de toutes parts contre le président. Sa lettre était regardée comme un signal de dislocation.

Et pourtant, sa lettre, qui n'était nullement un acte politique, n'avait réellement aucun caractère officiel. Le contre-seing d'un ministre eût pu seul lui donner une valeur constitutionnelle : elle n'était donc qu'une confiance intime. Or, si les correspondances du président, sortant ici et là de toutes les poches, allaient être publiées comme des bulletins de lois, il en résulterait une politique épistolaire en dehors du gouvernement qui, en poste et sous enveloppe, ôterait toute unité au pouvoir, et mettrait, à chaque courrier, le repos de l'Europe en question.

En dernier résultat, cette lettre aura peut-être ressemblé à ces fanfares qui font dresser l'oreille aux passants; mais qui, lorsque leur dernier son s'est évanoui dans les airs, ne laissent plus rien après elles.

CHAPITRE XIV.

Arrivée à Frohsdorf.

De Berlin à Vienne, j'avais voyagé nuit et jour; je ne séjournai que quelques heures dans cette dernière capitale, où retentissaient les plus bruyantes acclamations. Le maréchal Radetzki venait d'y faire son entrée triomphale; l'empereur avait été lui-même à sa rencontre; et l'enthousiasme de la ville y était portée à son comble.

Vienne, ainsi que toute l'Europe, en avait assez des gloires de barricade et des prospérités de république. Les yeux s'ouvraient là comme ailleurs.

Je pris le chemin de fer de *Neustadt*. Les stations s'y montraient encore garnies de guirlandes et de trophées. La route était jonchée de fleurs: Radetzky avait passé là.

Puis, je m'acheminai vers Frohsdorf. Une vallée

fertile et riante se déployait à mes regards, encadrée à l'horizon par une longue chaîne de montagnes que domine le pic neigeux du *Schneiberg* (1); j'étais en calèche découverte ; et, bientôt, j'aperçus, au loin, la noble et paisible retraite où le petit-fils de saint Louis attend, avec la résignation d'une grande âme, l'heure de Dieu et de la France !

Ma voiture s'arrêta enfin au terme de sa course. Me vint-il à l'idée de regarder le château, ses fossés, ses statues, ses frontons et ses portiques ? Non ; une seule pensée absorbait alors toutes mes facultés : j'allais revoir *Henri de France* !

Je me rappelais que, peu d'années auparavant, j'avais été le saluer sous un autre toit : à *Kirchberg*. J'y étais arrivé à la nuit tombante. Le château, au dehors, était peu éclairé ; et je soupirais alors en pensant aux Tuileries qui, chaque soir, resplendissaient de lumières, tant Louis-Philippe semblait tenir à persuader aux Parisiens qu'il y avait là un roi de France, continuant la monarchie de Louis XIV.

Cette fois, tout était changé. Plus de lumières aux Tuileries ; la nuit, la solitude et le silence y avaient remplacé l'éclat, le bruit et l'autorité. La vie, la vie nationale était sortie de la royale hôtellerie parisienne, où, depuis la première révolution, s'étaient succédées,

(1) *Schneiberg*, montagne de neige. C'est un des plus hauts pics de la contrée.

à la honte du pays, tant de puissances éphémères, tant de mensongères idoles, et tant de splendeurs de placage.

La vie monarchique et réelle, les traditions de gloire française, la grandeur et la vertu, recevant la consécration des souffrances et du malheur, se trouvaient maintenant dans le manoir poétique et solitaire où j'entrais en pèlerin fidèle. Il y avait là plus que les bougies d'un palais et que les lumières d'une nuit, il y avait la jeune et brillante étoile que la providence y tient mystérieusement en réserve, et dont, pour le salut de l'Europe, les rayons commencent à poindre.

J'étais attendu au château. M. le comte de Montbel m'introduisit d'abord auprès de l'auguste fille du roi martyr. Avec quelle émotion respectueuse je m'inclinai de nouveau devant cette sainte exilée dont les longues adversités sont des palmes perpétuelles!....

On baisse dans les joies de la terre ; on grandit dans les épreuves de Dieu. La sérénité des traits de la reine Marie-Thérèse me pénétra d'admiration ; sa voix a des inflexions plus douces ; son regard a pris un charme nouveau. La vieillesse recule devant cette grande et majestueuse figure qui semble s'être empreinte, à l'avance, des reflets du ciel qui l'attend.

Elle m'adressa de touchantes paroles. Elle m'inter-

rogea sur la France. J'avais beaucoup à raconter : on éprouve un tel charme à s'entretenir de son pays sur des rives étrangères, et devant des natures d'élite !... J'étais écouté comme une voix de la terre natale, comme un écho des jours heureux. Je lui parlais de ses anciens amis de France; elle souriait avec bonheur à tous les noms restés fidèles; elle cherchait à excuser ceux dont le dévouement avait paru chanceler. Elle ne peut qu'aimer ou que plaindre; et plaindre, c'est encore aimer.

Je l'avais attristée un instant par le tableau de nos derniers événements révolutionnaires.

« — Et où allons-nous ? me dit-elle.

» — *Nous revenons*, lui répondis-je. Quand le pouvoir, flottant au gré des caprices populaires, a cessé d'être un droit immuable, il n'est plus qu'un événement passager. La France qui, depuis quelque temps, a marché sur une route funeste, s'en aperçoit enfin et s'arrête. Quand elle s'arrête, elle retourne. »

L'entretien finit peu après; et M. le duc de Lévis me mena chez M. le comte de Chambord.

M. le duc de Lévis, je dois ici le dire, est un des hommes les plus sages et les plus distingués de l'époque. Son mérite est à la hauteur de son dévouement. Doué d'un jugement solide, il a dans la pensée et dans l'âme, les idées les plus patriotiques et les plus natio-

nales. Tout ce qui est progrès réel et véritable liberté trouve en lui un noble soutien. Le prince ne pouvait choisir un ami plus fidèle et un conseil plus éclairé.

J'entrai chez Henri V. Ce moment, un des plus heureux de ma vie, ne s'effacera jamais de mon souvenir. Le prince vint à ma rencontre ; et, me tendant la main avec un sourire plein d'affection et de bonté :

« — Soyez le bienvenu ! me dit-il. Je vous attendais avec impatience. »

Et les paroles les plus flatteuses se succédèrent sur ses lèvres. Je n'oserais les répéter tout haut ; mais que de fois, avec bonheur, je me les suis redites tout bas!...

Lorsque la main de cet auguste héritier de saint Louis serrait la mienne avec effusion, lorsque son regard, à la fois si brillant et si doux, m'environnait de ses prestiges, lorsque sa voix mâle et sonore, en me parlant de *Dieu le veut* et de mon procès en cour d'assises, m'adressait des remerciements dont je ne me trouvais pas assez digne, oh ! que j'aurais voulu avoir dix existences pour les lui toutes sacrifier ! Mon cœur battait avec violence ; j'aurais voulu le faire parler ; mais, ce qu'il y avait au fond de sa pensée, je ne le trouvais plus dans mes expressions. Ah ! que les sceptiques du jour, que ces hommes qui ne croient plus ni à leur Dieu ni à leur souverain, et qui se rient des élans de l'enthousiasme comme d'une monnaie

sans valeur, ne comprennent pas tout ce qu'il y a de puissance dans la foi, de jouissance dans les sacrifices et de bonheur dans le dévouement, e'est tout simple : il leur manque une âme. Qu'ils me blâment : moi, je les plains.

M. le comte de Chambord s'empessa de me questionner sur la France. Son langage avait cette loyauté, cette franchise, ce courage, cet amour de la patrie, que Dieu donne aux natures supérieures qu'attend une haute destinée. Henri de France exerce une sorte de fascination sur tout ce qui l'approche. Nul ne saurait y résister ; ses adversaires eux-mêmes en conviennent. Aussi, quelle que soit l'opinion antimonarchique de la personne qu'il admet auprès de lui, cette personne cède au charme, et, bon gré mal gré, se surprend à se dire en le quittant :

« — *Ce serait pourtant là un grand roi !* »

Je ne tracerai point ici le portrait physique du prince : la peinture, la sculpture, la gravure et la lithographie ont assez reproduit ses traits : où ne se trouve aujourd'hui son image ! Je me contenterai de répéter un mot charmant de la reine de Saxe à sa vue :

« — Il est beau comme l'espérance. »

Ma première entrevue avec lui, bien que fort longue, me parut passer comme un éclair ; j'avais tant de choses à lui dire ! Et, quand il s'agit de sa terre natale, il aime tant à écouter !...

Étonné de sa haute intelligence et des dons en tout genre qu'il a reçus du ciel, il m'était échappé cette exclamation de douleur :

« — Eh quoi ! la France a pu vous proscrire !

» — Oh non ! n'accusez pas la France, me répondit le prince avec vivacité ; elle ne m'a ni repoussé ni banni. Quel reproche aurait-elle à me faire... ?
» ne suis-je pas un de ses enfants les plus dévoués ?
» S'il y a eu des journées cruelles et des aveuglements funestes : à qui la faute ? Aux circonstances. »

Je compris sa noble pensée. Il ne voulait trouver de condamnable que les évènements ; il ne voulait point accuser les hommes.

« — Mais, repris-je, un si long exil !...

» — Il aura eus ses avantages, interrompit-il en souriant ; j'y ai eu du temps pour l'étude ; on travaille si bien dans la retraite ! J'y aurai appris, loin de toute intrigue, à me rendre digne de la France.
» Puis, le malheur est un grand maître ; et souvent, pour bien juger les évènements et les hommes, on y voit mieux de loin que de près. »

Le prince, à ces mots, se leva.

« — Vous ne connaissez point encore la comtesse de Chambord ? me demanda-t-il tout-à-coup. »

Et, sur ma réponse négative, il fut lui-même la chercher.

Bientôt après, elle parut. La princesse a un noble maintien, une taille élégante, un regard enchanteur et les manières les plus distinguées. Douée d'un esprit remarquable, elle a une physionomie pleine d'attrait. Tout en elle est éminemment français : l'accent, le langage et le cœur. Plaire n'est point chez elle un art ; non, c'est un droit : c'est sa nature. Du reste, elle en exerce la toute-puissance avec la plus modeste simplicité. Il y a de la magie dans sa voix, de la majesté dans sa tenue ; et, bien qu'elle n'ait pas reçu du ciel cette perfection de figure qu'aiment à rêver les poètes, on comprend, en la regardant, qu'on puisse l'aimer avec passion, qu'on puisse en faire son idole.

Et puis, quand son regard se porte sur le comte de Chambord, oh ! que son amour, en se reflétant sur ses traits, y donne d'expression et de charme ! Elle est belle alors, vraiment belle, et de cette beauté qui ne tient pas seulement à quelques contours de visage, mais qui doit son éclat à l'âme.

On sent qu'il y a en elle, sous les suaves paroles d'une femme, les graves pensées d'une reine ; aussi, selon les circonstances, elle serait à la hauteur de tous les dangers, comme elle serait au niveau de toutes les gloires.

Elle m'accueillit avec ces mots flatteurs et sentis que trouve toujours l'esprit, quand le cœur fait parler les lèvres. Je la regardais avec intérêt. Sa toilette

était simple, mais d'un goût parfait. Sa démarche
était élégante, mais pleine de dignité; et je me répé-
tais tout bas, à sa vue, ces vers du poète Delille :

« Ah ! la grâce est plus belle encor que la beauté. »

CHAPITRE XV.

Le Château et la Chapelle.

Un appartement m'avait été préparé au château de Frohsdorf ; M. le duc de Lévis m'y conduisit.

« — C'est une cellule, me dit-il. »

Jamais logement ne m'avait paru plus beau.

Le château de Frohsdorf, sans être remarquable sous le rapport de l'architecture, est néanmoins un bel édifice (1). C'est un bâtiment carré, d'une assez vaste dimension, ayant quatre façades, et placé dans un pays magnifique. La principale entrée a une porte cochère voûtée, garnie au dedans de huit colonnes, et qui donne dans une cour intérieure à arcades. La plus belle façade est du côté du parc ; elle est surmon-

(1) Frohsdorf fut habité quelques années par la veuve du roi Murat, la comtesse de Lipona.

tée de statues et ornée de perrons à balustres. De larges fossés entourent cette demeure féodale ; et de beaux jardins, partie à la française, partie à l'anglaise, y offrent de charmantes promenades.

C'est une belle terre, sans doute ; mais un mot cruel s'y rattache, un mot qui désenchante et qui brise : EXIL.

J'écrivais autrefois ces lignes : c'était dix ans avant 1830 : « *Il n'est de véritable isolé que l'insensible ; il n'est de vrai proscrit que l'oublié* (1). » Ah ! l'auguste famille, en ce cas, n'est ni *isolée* ni *proscrite*. Le sentiment, la tirant hors de sa retraite par la pensée, la tient et la fait vivre sans cesse au milieu d'une foule d'amis. Frohsdorf n'est jamais *isolé* ; il n'y a jamais d'*oubli* pour Frohsdorf.

Parmi les ouvriers venus dernièrement à *Ems*, il en était deux que la curiosité seule y avait attirés. Eh bien ! ceux-là même, en partant, adressèrent ces mots au prince :

« — On nous avait trompés, monseigneur ; mais
» nous vous avons vu, nous vous avons entendu,
» nous vous connaissons maintenant, nous vous fe-
» rons connaître à nos camarades ; et vous pouvez
» compter sur nous. Ah ! pourquoi ne vous avons-
» nous pas connu plus tôt ! »

(1) *Le Solitaire*, chap. VII.

Ainsi s'exprimaient les ouvriers de France qui s'étaient rendus sur les bords du Rhin; ainsi parlent ceux qui viennent à Froshdorf, et il en vient beaucoup. C'est partout le même langage.

La chapelle de Frohsdorf est simple, mais soignée. On y remarque deux beaux tableaux, l'un représentant saint Louis, et l'autre, la sainte Vierge; ils ont été peints, avec un rare talent, par la jeune duchesse de Parme.

J'étais arrivé un dimanche. A l'heure du salut, j'assistai à l'office. La reine Marie-Thérèse était à la tribune qui domine l'enceinte pieuse. Auprès d'elle étaient le comte et la comtesse de Chambord. Là se trouvaient aussi les dames de la maison : les comtesses de Montbel, de Choiseul et de Chabannes.

J'étais sur un des bancs de la chapelle avec le duc de Lévis, le comte de Montbel et le marquis de Pissy. Le jour commençait à baisser. Une musique pleine d'harmonie se faisait entendre; l'encens fumait au pied de l'autel; et de douces voix, cachées derrière le sanctuaire et chantant des cantiques sacrés, s'élevaient en chœur vers le ciel.

L'abbé Trebuquet était à l'autel. Il prononça un discours tout-à-fait évangélique avant de donner la bénédiction; et j'y remarquai ce passage :

« — Comment Dieu voulut-il que commençât la carrière du sauveur des hommes? Par *l'expatria-*

» *tion*. La fuite en Égypte avant l'entrée triom-
» phante à Jérusalem. Les épreuves avant le prix.
» Le Calvaire avant la résurrection. »

Puis, se tournant vers la famille royale, il continua en ces termes.

« — Hélas! et nous aussi! nous sommes expa-
» triés. Cette terre chérie pour laquelle notre cœur
» bat sans cesse, cette noble terre que cherchent de
» loin nos regards, cette terre de France hors de
» laquelle il semble qu'on ne puisse vivre!... Nous
» ne la foulons plus sous nos pieds. »

Non, je ne saurais rendre l'impression que me firent ces paroles. A genoux, la tête entre mes mains, et cherchant à cacher mon trouble, j'appelai la prière à mon aide. Puis, je levai mes yeux vers le prince ; peut-être, malgré mes efforts, allaient-ils se mouiller de larmes en voyant, là, l'illustre rejeton de nos plus grands monarques, le jeune descendant des fondateurs du plus beau royaume de l'Europe, forcé de prier ailleurs que sur le sol de ses pères, ailleurs que sur la terre de saint Louis, ailleurs que parmi les Français, ces Français dont il serait l'idole et l'orgueil, si la France le connaissait... Mais non, sa vue changea mes idées. Plus de soupirs, et point de larmes ; il m'eut été impossible de nourrir des craintes et de conserver de la douleur en regardant ce fils de France, jadis nommé *l'Enfant de l'Europe*. Il y

avait tant de confiance et de sérénité dans sa physiologie ! son large front paraissait si rayonnant d'avenir ! Le sourire revint sur mes lèvres ; j'en vis plus devant moi que les hautes destinées de la France :
« — Oh ! me dis-je en retournant les paroles de la
» reine de Saxe, *l'Espérance est belle comme*
» *lui !* »

CHAPITRE XVI.

La vie des Exilés.

M. le comte de Chambord se lève chaque jour à six heures du matin et travaille dans son cabinet jusqu'à l'heure du déjeuner. Il lit les journaux de tous les pays; car, grâce à la brillante éducation qu'il a reçue, il écrit et parle avec facilité la plupart des langues étrangères. Aussi n'est-il aucun homme d'État qui l'égalé en érudition, et qui soit plus au fait que lui de tout ce qui se passe en Europe.

Après la lecture des feuilles publiques vient celle des correspondances particulières. M. le comte de Chambord se trouve ainsi à même d'étudier à la fois, chaque matin, les faits, les hommes et l'époque. Il lui arrive des lettres de tout genre et des rapports

de toute nature ; pas un de ces papiers , déposés sur son bureau , ne passe inaperçu. Les pensées du plus simple ouvrier comme les phrases du plus savant diplomate attirent également son attention. Parfois même, après les avoir méditées, il répond de préférence aux premières ; car, parmi ses compatriotes , c'est le mérite qu'il pèse et non le titre.

Il a l'œil sur toutes les illustrations de la France. Aucune œuvre marquante, aucune action honorable ne lui sont demeurées inconnues. Fier des hommes qui honorent le nom français et qui sont dévoués à leur patrie, il a appris ce qu'ils ont fait, il examine ce qu'ils font, et il compte sur ce qu'ils pourront faire.

Il est des personnes qui, pour avoir entretenu le duc de Bordeaux un moment, se croient aptes à le juger : « *Il me paraît manquer d'initiative et de caractère*, » a dit un écrivain connu, dans une brochure célèbre ; mais celui qui s'exprimait ainsi, et qui, du reste, dans ses pages, rendait une éclatante justice aux exilés de Frohsdorf, ce publiciste distingué n'a vu le prince que peu d'heures. Or, est-ce d'après la courte entrevue d'une matinée, et les rapides conversations d'un repas, qu'il pouvait asseoir un jugement solide et définitif sur Henri de Bourbon ! sur le jeune fils de France, dont le célèbre évêque d'Hermopolis disait : « *Il sera à la hauteur de toutes*

les circonstances quelles qu'elles puissent être! » sur l'auguste banni que jugeait ainsi l'auteur des *Martyrs* : « *Dieu l'a doué d'une intelligence transcendante!* » sur celui, enfin, à qui Châteaubriand écrivait : « *Je salue avec des larmes de joie l'avenir que vous annoncez!* »

Lui! *manquer de caractère et d'initiative!* Non : aucune des forces que réclame sa position difficile et que nécessitent ses hautes destinées, ne fera défaut à son intrépide nature. Déjà, en toute circonstance, il a fait preuve d'une volonté forte et puissante, en suivant, avec constance, et sans s'en écarter jamais, la route qu'il s'était tracée! Le sang des héros coule dans ses veines : eh bien ! que de fois n'a-t-on pas fait bouillonner ce noble sang en lui présentant les images séduisantes d'un trône reconquis à travers des exploits aventureux, d'une gloire chevaleresque couronnant des entreprises téméraires!... Il écoutait le cœur ému, la main prête à saisir l'épée : « *Allons!* » lui criait son courage ; et pourtant il demeurait ferme ; il imposait silence à son imagination ; il appelait à lui toute son énergie pour parvenir à modérer sa fougue ; et, avec une persévérance infatigable, il repoussait sur la mer orageuse où naviguait sa jeunesse proscrite, les mirages de la traversée. Il sentait, éclairé par sa raison, que ces mirages enchanteurs qui, devant

eux, offraient la victoire, n'avaient derrière eux qu'un abîme.

Lui ! *manquer de caractère et de résolution !* il a, au contraire, une vigueur de persistance et de fermeté qui ne s'est démentie en aucune occasion. Nulle part, il ne se glissera, furtivement et dans l'ombre, par l'étroit sentier des intrigues ; mais il passera, sans crainte, partout où l'on peut entrer tête haute. Que de fois il a dit ces mots : « — Point » de conspirations ! point de sang ! Se servir de voies » ténébreuses et violentes serait altérer la pureté du » principe que je représente. » Mille fois il a eu à lutter contre ses amis et contre lui-même. Il est des conseils qui ont tant de séductions, et des promesses qui offrent tant de certitudes !... Oh ! oui, quand l'âme est jeune et ardente, il faut souvent plus de courage pour se tenir en arrière que pour aller de l'avant. Se détournant des tentations enivrantes dont on venait l'entourer, le comte de Chambord voyait avec sa sagesse profonde que, dans la vue de ses intérêts personnels, elles pourraient le conduire à compromettre les destinées de sa patrie. « — *Avant* » *tout ! Avant tout la France !* » Ce fut son cri de tous les temps ; ce sera sa devise éternelle.

Mais que, fatigué de ses misères, le pays se tourne vers lui ! Qu'il le désire ! qu'il l'appelle ! Oh ! alors la France et le monde entier verront ce que, dans

l'exil, la solitude et les malheurs, on peut avoir puisé dénergie, de vertu et de puissance, quand on est du sang d'Henri IV.

A neuf heures et demie il y a messe à la chapelle; mais cette messe n'est pas d'obligation. Nul n'est tenu d'y assister. Ce n'est point un ordre : ce n'est qu'un appel.

Le déjeuner est à dix heures. La salle à manger du château est de la plus modeste simplicité. Murs nus; chaises en crin. Aucun luxe dans aucun genre.

Après le déjeuner, on passe au salon. La reine Marie-Thérèse, la comtesse de Chambord et les dames du château, s'asseyent autour d'une table à ouvrage et travaillent. On y lit les journaux du matin.

Le salon est dans de belles proportions. On y voit beaucoup de portraits de famille, et entre autres celui de la reine Marie-Antoinette dans tout l'éclat de sa beauté. L'ameublement de cette pièce et de la salle de billard qui y est attenante, est aussi simple que possible. Quelques fleurs; un poêle en faïence; des fauteils et canapés en bois d'acajou recouverts en velours violet avec des bandes de tapisserie travaillées par la reine; du papier sur les murs; un

piano ; aucune riche tenture ; peu de glaces ; point de dorures. Il y a là une admirable pensée, une délicatesse royale. L'héritier de saint Louis, en terre d'exil, ne peut et ne doit y être à domicile fixe. Il est au désert ; il y campe. Il n'y cherche point d'oasis ; il n'en est point pour lui aux climats étrangers. On ne s'installe point sur des grèves ; on y fait halte, et voilà tout, Là, sous la tente de l'épreuve, on attend la terre promise.

M. le comte de Chambord, en me montrant ses appartements, avait remarqué ma surprise.

« — Je suis en camp volant, me dit-il. Sur un sol » qui n'est pas celui de nos pères, sous un ciel qui » n'est pas celui de notre patrie, on ne doit point » parer sa demeure. Je ne m'y fixe point : j'y » passe. »

A midi chacun se retire ; et le prince retourne à ses occupations habituelles : il écrit beaucoup et de la manière la plus remarquable. Il a l'art de dire infiniment de choses en peu de mots : toujours assez et jamais trop.

Rentré dans ses appartements, il donne audience à tous les visiteurs, quels qu'ils soient. Chez lui point de hauteur, point de morgue ; il est aussi simple que digne. À la recherche de la vérité, et tout entier au

désir de connaître les vœux et les besoins de la France, il aime à interroger toutes les opinions et à étudier tous les systèmes. Souvent il lui est adressé de graves questions sur des points difficiles à résoudre; ses réponses ont toujours une précision pleine de franchise et de justesse. Quelqu'un lui demandait qu'elles seraient les institutions qu'il donnerait à la France au cas où il monterait sur le trône. Cet homme voulait des *garanties*; il ne croyait, certes, plus à *des promesses d'Hôtel de Ville*; mais il aurait eu foi encore à *un programme de Frohsdorf*.

« — Je n'ai pas le droit, lui répondit le prince, » d'engager l'avenir de la France. Si j'étais appelé » au trône, je marcherais avec l'époque. J'appar- » tiens à tout et à tous. Ce qui paraît convenir » aujourd'hui, pourrait sembler funeste demain. Je » veux les libertés nationales; je veux les gloires » de la France; et si je reviens au pays, je n'aurai » d'autre pensée que d'agir de manière à lui » ramener, avec l'ordre et la paix, les prospérités » et le bonheur. »

Vers trois heures, le duc de Bordeaux fait une promenade à cheval ou en voiture; et, à six heures précises, on dîne.

La table est bien servie, mais sans faste ; tout y est bon, mais sans recherche. Peu de vins fins, point de liqueurs ; le prince est d'une sobriété extrême. Il cause, avec sa grâce accoutumée, pendant la durée du repas ; et l'on n'est qu'une heure à dîner.

La reine Marie-Thérèse est chez elle, au château de Frohsdorf ; et cependant, par un sentiment exquis de convenance et d'abnégation, elle semble être chez le prince. Partout où elle est, lorsqu'il entre, elle se lève, malgré son rang et son âge, avec le respect dû au chef de la maison de Bourbon. A dîner, une coutume, établie par elle, me parut digne de remarque. Un jour, la reine y est à la place d'honneur avec son neveu à sa droite, et à sa gauche sa nièce ; le lendemain, Henri V est au milieu de la table avec sa tante à sa droite, et à sa gauche sa femme ; le jour d'après, c'est la comtesse de Chambord qui prend le fauteuil de la maîtresse de la maison, qui met son mari à sa droite et qui a sa tante à sa gauche. Ainsi de suite à chaque dîner : constante réciprocité d'hommages rendus, d'égards mutuels et de touchants procédés. Entre ces trois augustes pouvoirs, nul ne commande, et chacun règne (1).

(1) Il résulte aussi de cet arrangement que les personnes invitées au château ont l'honneur de dîner, alternativement, à côté de chacun des membres de la famille royale. C'est encore une attention pleine de goût.

La reine Marie-Thérèse, après le dîner, fait habituellement une partie de billard avec M. le duc de Lévis. Le comte de Chambord y joue aussi quelquefois, mais pas longtemps. Puis on se réunit au grand salon ; et, alors commencent des causeries intimes où brillent la verve du prince.

La fille de Louis XVI qui, levée à 5 heures du matin, commence sa journée par aller visiter les pauvres du pays, se retire avant la fin de la soirée. Mais, auparavant, une lecture lui est agréable ; et, dès le lendemain de mon arrivée, elle me demanda si je n'avais pas apporté quelque production inédite ; en effet, je m'étais muni d'une *nouvelle*, intitulée *le Château de Chaumont* (1), que j'avais écrite aux bords de la Loire ; et tous les regards se portèrent sur les deux augustes princesses, au moment où j'y lus ce passage :

« — Je l'ai trouvée au milieu des pauvres de la
» contrée, soulageant les misères publiques. Les mal-
» heureux la regardent comme leur mère. Elle écou-
» tait avec attendrissement les expressions de leur
» reconnaissance ; et ces expressions étaient sincè-
» res. Oh ! il y a, en général, une énorme différence
» entre la générosité des hommes et la bienfaisance
» des femmes ; celle des hommes assiste et oblige ;

(1) Elle sera publiée sous peu.

» celle des femmes soulage et console. Assez sou-
» vent, chez les uns, c'est coutume, honneur et de-
» voir ; chez les autres, presque toujours, c'est ins-
» tinct, besoin et bonheur. »

A neuf heures, la reine Marie-Thérèse quitte le salon, et alors on se rend soit chez le duc de Lévis, soit chez le comte de Montbel, soit chez la comtesse de Choiseul. Le duc de Bordeaux vient parfois à ces petites réunions ; et son gracieux enjouement y donne un charme inexprimable. Nul ne sait mieux que lui conserver avec le ton de la plus aimable familiarité, la dignité d'un roi de France.

A l'une de ces soirées, il m'apporta la fameuse reliure de *Dieu le veut*, qui lui avait été envoyée par M. Micolci au nom des ouvriers souscripteurs de Paris. Je la connaissais, je n'en fus pas moins ravi de la revoir ; je l'ouvris, et, dans un des replis secrets de ce chef-d'œuvre en maroquin, avec incrustations admirables, je découvris une vue du château des Tuileries, au bas de laquelle étaient inscrits ces vers en lettres d'or :

« Sous ces murs, demeure immortelle
» De ton aïeul Louis-le-Grand,
» Viens, Henri ! la France t'appelle ;
» Viens ! *Dieu le veut* ! Paris t'attend. »

CHAPITRE XVII.

Promenade en calèche.

On m'avait parlé de la pharmacie du château ; je fus la visiter, et j'y trouvai toutes les ressources de l'art pour le soulagement de l'humanité souffrante. Le docteur Bougon , dont le dévouement égale la science, était là dans son laboratoire. J'y appris qu'il soignait gratuitement les malades de la contrée , et que, dans les chaumières pauvres , il allait porter non-seulement ses secours et ses soins , mais aussi ses potions et ses remèdes.

Il était environ trois heures. M. le comte de Chambord me fit proposer une promenade en calèche ; il faisait un temps magnifique, j'acceptai avec empressement, et nous partîmes.

J'étais seul auprès de lui dans sa voiture. Le marquis de Pissy était sur le siège. Avec quel bonheur je jouissais de ma position ! Je pouvais causer librement et sans aucune gêne avec le noble prince auquel j'avais voué ma vie. Il était là, à mes côtés, aimable, bienveillant et gai. Il devisait guerre et combats avec cette ardeur chevaleresque et cette physionomie ouverte qui rappelaient les beaux jours de vaillance et d'honneur, ces jours où, selon le mot du grand Frédéric : « *Pas un coup de canon ne devait se tirer en Europe sans la permission de la France.* »

Je me croyais alors auprès du Béarnais ou de François I^{er} allant aux camps ou revenant de la guerre. Puis, il me parlait politique ; et sa pensée calme et sévère, son regard pénétrant et vif, son maintien digne et assuré, me rappelaient Louis XIV.

« — On est bien heureux » (disait à Ems un représentant qui siège à la Chambre sur les bancs de la gauche), « alors qu'on est dévoué à un principe, de »
» le voir personnifié dans un homme d'une telle »
» portée, d'une si haute intelligence et de tant de »
» savoir (1). »

(1) M. Benoit-Champy, ex-ambassadeur à Florence. (*Souvenir* du séjour de M. le comte de Chambord à Ems, par M. Auguste Johonet, p. 38).

Aux environs de Frohsdorf, le pays a de rares beautés. J'y remarquai un village qui m'intéressa vivement ; et en voici la raison. En 1846, une inondation subite vint à ravager cette contrée. Le comte de Chambord, éveillé au milieu de la nuit, par des cris de détresse, se leva et courut lui-même au secours des victimes du désastre. Il était dans l'eau jusqu'à mi-jambes ; il bravait fatigues et dangers : « — Que mes compatriotes ont dû souffrir, disait-il, au débordement de la Loire!..... » Que je regrette de n'avoir pu être là pour les secourir!... »

La contrée que nous parcourions a des sites aussi pittoresques que ceux des Alpes et des Pyrénées ; le prince m'en faisait remarquer de temps à autre ; mais, malgré ma passion pour les vues romantiques, j'avais peine à déplacer mes pensées, mes regards et mon attention. J'étais alors si loin des choses de la nature ! si haut dans mes espérances pour la patrie !

Nous passâmes auprès du château de *Pitten*, forteresse bâtie sur un roc escarpé et faisant partie de l'ancienne seigneurie de Frohsdorf.

« — Nous voici dans votre domaine, me dit le prince avec son sourire gracieux et fin : cette terre est pleine de légendes. Vous trouverez ici un monde de traditions merveilleuses. Là bas, voyez-vous cette roche ? On l'appelle *le saut des Turcs*.

» De là, en 1552, plusieurs bataillons de *mécréants*
» furent jetés dans le précipice ; ils avaient perdu
» la grande bataille d'*Engersfeld*. Quant à *Pitten*,
» il avait été surnommé au moyen âge *le château*
» *du Diable*. Vous voyez que, sur tout cela, il y a de
» quoi écrire.

» — Oui, monseigneur, lui répliquai-je, mais il
» y a mieux, ici, pour ma plume. »

Nous traversâmes plusieurs gorges de montagnes qui rappelaient la Suisse ; et nous arrivâmes au vieux château de *Sebenstein*. C'était le but de notre course.

Sebenstein, placé comme un nid d'aigle au sommet d'une roche sauvage, hérissée de sapins, est une ancienne citadelle qui date de l'an 1092. Détruite et rebâtie plusieurs fois, elle subit, à diverses reprises, toutes les vicissitudes de la guerre. Une partie n'offre que des ruines. L'autre a été remise en bon état ; et ses donjons, ses créneaux, ses ponts-levis, ses machicoulis et ses meurtrières, sont parfaitement conservés. Tout cela domine une vallée qui était jadis un lac, et qui maintenant présente de vastes prairies serpentant à travers des monts rocailloux et coupées par de larges torrents (1).

(1) Le prince de Lichtenstein, à qui appartient le vieux fort, a bâti, dans la vallée, au pied de ses remparts, un ravissant château moderne. Il est dans des jardins enchanteurs.

Descendus de voiture, nous gravîmes à pied la roche escarpée qui conduisait au fort de Sebenstein. J'avais peine à suivre le prince ; il franchissait les ravines et se faisait passage à travers les ronces et les pierres avec l'agilité du chamois. On voit qu'il se joue des obstacles ; on sent qu'il est né pour les vaincre.

Le sentier que nous suivions nous offrit tout à coup un vieux chêne au milieu duquel on avait pratiqué une niche. Dans cette niche était la figure d'un saint (1) ; et il était là, selon une inscription récemment écrite en face de l'arbre, pour sauver le pays du choléra.

Le choléra ! partout ce fléau ; évidemment, dans son essor, il a voulu marcher de pair à compagnon avec l'épidémie révolutionnaire. La République, aussitôt après Février, prétendait faire le tour du monde ; mais, dépassée par le choléra, elle a eu le dessous dans la lutte ; ils avaient fait assaut de succès.

En vain la lithographie et la gravure nous représentait l'héritière de 93 promenant son bonnet phrygien et vainqueur aux quatre extrémités de la terre, les courses triomphales de la République n'ont été que des déroutes européennes. Le choléra l'a

(1) Saint Roch.

emporté ; lui seul il a régné partout. C'était bien assez d'une peste.

Nous arrivâmes à la citadelle. Sur ses creneaux, il ne manquait que des chevaliers bardés de fer pour y accueillir dignement un des successeurs de Philippe-Auguste. Nous nous arrêtâmes à un pont-levis ; et le marquis de Pissy sonna la cloche du donjon.

Personne ne lui répondit. La plage demeura muette, et le castel resta fermé.

On sonna à plusieurs reprises, et toujours inutilement ; il était déjà question de se retirer, mais le comte de Chambord, persévérant dans ses idées, ne voulut point quitter la place.

« — Ouvrez ! cria-t-il du dehors.

» — *Ouvrez !* répétai-je aussitôt : *c'est la fortune de la France !* »

Le prince se tourna vers moi, et d'un ton ferme et prophétique :

« — Patience ! *On ouvrira*, me dit-il. »

Et, bien qu'on n'entendit aucun bruit, bien que le fort restât muet, la porte à l'instant même s'ouvrit. Ce fut comme un effet magique.

Une jeune et jolie fille de la montagne nous introduisit sous les murs de la citadelle. Là, je vis des salons à trophées d'armes, des esplanades à vues merveilleuses, des escaliers à sculptures gothiques, des ogives et des vitraux ; j'y vis une chapelle avec

des cierges, un cachot avec des squelettes ; mais rien de tout cela ne parlait en ce moment à mon imagination, et tout bas je me répétais :

« — Il y a mieux, ici, pour ma plume. »

Le soir, au salon de Frohsdorf, le comte de Chambord vint à moi.

« — Je vous ai arraché ce matin à vos inspirations, me dit-il. Je vous ai empêché d'écrire. »

» — Je vous en remercie, Monseigneur, demain je n'en reprendrai que mieux mon travail. »

» — Prenez garde à la cour d'assises ! »

» — Contre le régime actuel, Monseigneur, je ne saurais rien écrire de plus fort que cette phrase insérée dans les journaux : *l'avènement de la république n'a été qu'une usurpation indigne, qu'un escamotage infâme*. Cela a été traduit en cour d'assises, et trouvé parfaitement juste. L'auteur a été acquitté (1). »

Le duc de Bordeaux, qui savait que j'avais parcouru les bords de la Loire en juillet, me demanda si j'avais visité Chambord.

« — J'ai fait cette excursion, répondis-je, avec le

(1) Cour d'assises du 11 septembre 1849. Affaire de M. Fleury, gérant du *Journal du Peuple*.

» comte Rodolphe d'Appony; et, assis sur une des
» pierres du château, j'y ai crayonné mes impres-
» sions.

» — Les avez-vous?... Lisez-nous les »

Je fus chercher mon manuscrit, et je lus les pages
suivantes :

« L'aspect de ce monument frappe d'une extrême
» surprise. Son architecture, qu'on ne peut définir,
» tient à la fois du grec, du romain, du byzantin,
» du mauresque et du gothique. L'œil se perd à tra-
» vers ce dédale de flèches, de coupoles, de porti-
» ques, de terrasses, de statues, de balustres, d'ara-
» besques et d'arcades qui se dressent de toutes
» parts. Les innombrables toitures de cette demeure
» sont hérissées de pyramides, de tourelles, d'obé-
» lisques, de belvédères, de dômes et de colonnades
» dont chaque pierre dentelée est un objet d'art de-
» vant lequel on rêverait des heures entières, si le
» temps ne manquait à l'admiration. Ce sont là des
» splendeurs sans nom que l'art ne saurait analyser,
» mais que le génie seul a pu jeter ainsi à travers
» les airs comme des fantaisies magiques. On ne voit
» là ni régularité ni plan; mais ce désordre gran-
» diose, et, pour ainsi dire, cette sublime folie, n'en
» paraissent que plus merveilleux.

» Entrerai-je dans les détails de ce château des
» mille et une nuits, avec ses dragons et ses sala-

» mandres ? de ce rêve prestigieux ? Non, il faudrait
» écrire trop de pages. Qui n'a ouï parler du double
» escalier, à vis et à jour, de Chambord ? Qui n'en a
» raconté les singularités inouïes ? Il y a quelque
» chose d'inconcevable et de prédestiné dans ce
» monument sans pareil que les siècles ont respecté,
» tant l'immortalité lui semble acquise. Une gigan-
» tesque fleur de lys en couronne le sommet ; épar-
» gnée en 95 et sauvée en 1831, elle a bravé les
» révolutions et les temps. Elle est encore là, in-
» tacte et debout sur le donjon, s'élevant avec séré-
» nité vers le Ciel, comme un talisman protecteur.
» Et pourtant, devant cette magnifique résidence
» de François I^{er}, où tant de triomphateurs et de
» rois se montrèrent successivement avec la double
» auréole de la puissance et de la gloire, on se sent
» le cœur attristé. Que sont devenus ces grands
» princes, ces héros valeureux et ces beautés ravi-
» santes qui passèrent là, entourées de toutes les
» féeries du luxe, de la poésie et des amours ! Que
» les temps et les lieux sont changés !... Aujour-
» d'hui les cours sont désertes, on n'y voit que
» l'herbe et les ronces ; les vieux salons à lambris
» dorés ne sont plus que de longues galeries en rui-
» nes ; le vent mugit tristement à travers ces arcades
» dignes de *l'Alhambra*, où l'on n'entend plus ni
» le bruit des armes, ni la harpe des trouvères, ni

» le retentissement des fêtes. Tout est silencieux,
» morne et glacé. L'imagination seule ne saurait
» se refroidir au milieu de ces majestueuses solitu-
» des; elle y songe, avec une émotion croissante,
» au royal héritier de François I^{er}, à ce jeune des-
» cendant de soixante rois, à ce mystérieux exilé
» sur lequel reposent encore les destinées de l'Eu-
» rope, et auquel se rattache, en ce moment plus
» que jamais, tout ce qui aspire au raffermisse-
» ment de l'ordre social. Il n'est point là, il est vrai,
» dans le fantastique domaine dont il porte le nom,
» et qui semble lui avoir été donné par la France
» comme un lien indissoluble entre elle et lui, comme
» une heureuse pierre d'attente, mais son image
» y est fixée; elle y plane et de loin et de près; on
» l'y cherche dans l'avenir; et cet avenir... on l'ap-
» pelle (1). »

(1) M. le comte de Chambord y dépense, chaque année, des sommes considérables. Mais il y a tant à faire! Ce château a 365 chambres et 43 escaliers, sans compter les pérystiles, les portiques, les arcades, etc. Le parc, qui a 40,000 arpens, a un mur qui a 8 lieues de tour et qui renferme 44 étangs.

CHAPITRE XVIII.

Hautes questions politiques.

J'étais un matin dans le cabinet de M. le comte de Chambord, véritable musée où se voient les nombreux et brillants cadeaux qu'il a reçus de son pays. Il y avait sur son visage un calme si pur et si remarquable, il s'étendait autour de lui une telle atmosphère de confiance et de vertu qu'on ne pouvait y croire au malheur. En effet, le jeune prince, à la tête d'une fortune considérable, beau, plein d'esprit et de talents, jouissant d'une santé parfaite, au milieu d'une famille qui l'adore, entouré des bénédictions du pays, et doué du plus aimable caractère, a reçu tous les dons de la Providence ; il a tout ce qui peut charmer la vie. Je lui en fis la remarque ; il me regarda tristement ; et, d'un accent profondément senti :

« — Monsieur d'Arincourt, me répondit-il, c'est
» aux Tuileries que j'ai reçu le jour. L'air de la
» patrie me manque : l'air natal, c'est la véritable
» vie. Un nom, c'est une destinée; le mien ne peut
» me laisser respirer, librement et à l'aise, hors de
» la route qu'il me trace et de la sphère où il m'ap-
» pelle; et puis, quand on est né sous le soleil de la
» France, est-ce qu'on peut être heureux ailleurs ! »

Le prince, à ces mots se leva; et, pour chasser de tristes pensées, il fut chercher et me montra les magnifiques pistolets qui lui avaient été offerts, au nom d'une quantité d'ouvriers, par le papetier Jeanne, à Ems. Ses regards se portaient surtout avec un vif attendrissement sur le livre des souscripteurs qui accompagnait le cadeau : les signatures y étaient à l'infini. Ces noms resteront gravés dans sa mémoire (1).

(1) On sait qu'elle fut la réponse du prince :

« C'est avec l'émotion la plus vive que j'ai reçu l'hommage
» qui m'a été offert par des ouvriers de tous les états de la
» ville de Paris. J'ai été profondément touché de voir leurs
» délégués venir me trouver sur la terre étrangère; et je les
» charge d'être, auprès de tous leurs camarades, les inter-
» prètes de ma gratitude et de mon affection. Apprendre que
» mon nom est prononcé avec sympathie dans mon pays,
» dans ma ville natale, c'est la plus douce consolation que je
» puisse recevoir dans l'exil.

• En parcourant les listes nombreuses qui m'ont été appor-
» tées, j'ai été heureux et fier de compter tant d'amis dans

» — Vous ne nous quitterez pas encore, n'est-ce
» pas? me dit tout à coup le prince en me serrant la
» main. Il faut nous donner le mois tout entier. Vous
» fêterez ici la *Saint-Michel*. »

Je m'inclinai profondément, et l'entretien continua.

M. le comte de Chambord, habitué à traiter les matières politiques les plus abstraites, étonne par la profondeur de ses vues et la sagesse de ses pensées ; mais, chose embarrassante pour celui qui cherche à donner une juste idée du prince ; c'est que, même en se bornant à ne dire sur lui que les vérités les plus exactes, on a encore l'air de se livrer à des flatteries exagérées. J'eusse voulu me rappeler toutes ses expressions pour les redire ; mais si, d'une part, j'éprouvais l'extrême désir de les répéter toutes ; de l'autre part aussi, je me sentais arrêté par la crainte de manquer aux devoirs de la discrétion en me per-

» les classes laborieuses. Étudiant sans cesse les moyens de
» leur être utile, je connais leurs besoins, leurs souffrances,
» et mon regret le plus grand est que mon éloignement de la
» patrie me prive du bonheur de leur venir en aide et
» d'améliorer leur sort ; mais un jour viendra, c'est mon
» espoir le plus cher, un jour viendra où il me sera donné
» de servir la France et de mériter son amour et sa confiance.»

» HENRI.

» Ems, le 25 août 1849. »

mettant de publier des conversations intimes. Il y a de terribles écueils dans une position semblable; ne pas en dire assez est un tort, en dire trop serait une faute.

« — Monseigneur! repris-je après un moment de » silence, il est des gens en France qui font circuler » d'indignes accusations contre la branche aînée des » Bourbons. Ils tâchent, dans l'intérêt de leurs intri- » gues, de persuader à la France qu'avec Henri V, » s'établirait aussitôt un gouvernement de nobles et » de prêtres. »

Le prince haussa les épaules avec un geste d'impatience.

« — Eh quoi! me répondit-il, la nation la plus » intelligente et la plus éclairée du monde, ajouterait » foi à de pareilles absurdités! Est-ce que, dans l'état » actuel de l'Europe, un tel gouvernement est pos- » sible? Ce sont d'odieuses calomnies. Croyez-le » bien: si j'exerçais l'autorité souveraine, la nais- » sance ne serait, à mes yeux, pour arriver aux » hautes fonctions de l'état, ni un privilège, ni une » exclusion; la préférence, en premier lieu, serait » donnée à la valeur personnelle. Quant à l'autorité » religieuse: pour qu'elle ait droit aux respects qui » lui sont dus, il la faut, selon moi, au pied des » autels du Dieu des miséricordes et non sur le ter- » rain des luttes politiques. En définitive, je ne

» voudrais voir à la tête des affaires du pays que le
» mérite, le talent et les services rendus, pourvu
» néanmoins qu'à ces titres il se joignit aussi une
» âme droite et un esprit consciencieux. Honneur et
» probité avant tout ! c'est ce qu'il faut à un grand
» peuple. »

Qui n'eût applaudi à la sagesse d'un pareil langage ! J'aurais voulu que la France entière pût l'entendre.

« — Vous avez raison, répliquai-je ; mais les partis qui divisent la France... »

Il m'interrompit aussitôt.

« — Je ne connais point de partis en France ; je
» n'y vois que des opinions diverses. Ce sont ces
» opinions qu'il faut ramener à l'unité ; la France
» alors sera heureuse au dedans et forte à l'extérieur.
» Il est une haute mission à remplir, c'est de tra-
» vailler, par la persuasion et la douceur, à la con-
» ciliation générale des esprits. Que tous mes amis,
» à ma voix, ne tendent désormais qu'à ce but ! et
» le pays sera sauvé.

» — Mais le socialisme ? repris-je ; que pensez-vous de cette question ?

» — M. de Lamartine va vous répondre à ce sujet, » me dit le prince en me présentant un numéro du *Conseiller du peuple*.

Il s'y trouvait l'article suivant :

« *Le socialisme* ! Ah ! laissez-moi vous ouvrir enfin
» mon cœur. Il y a vingt ans que j'étudie *le socia-*
» *lisme*. Je m'y connais ; eh bien ! je rougis pour mon
» siècle et pour mon pays que, dans une nation qui
» passait pour spirituelle, des jeunes gens sortis des
» écoles de l'État aient pu descendre à ce degré de
» sottise et d'hébêtement !... Que voulez-vous qu'on
» pense de nous dans le monde et dans l'avenir !...
» Est-il donc vrai qu'il y a des moments de déca-
» dence et d'idiotisme dans le génie éclipsé d'un peu-
» ple !... Est-il donc vrai que nous soyons près de
» tomber, nous Français, dans une de ces nuits de
» l'esprit où l'on perd la mémoire même du sens
» commun !... Est-il donc vrai que Dieu, quand il
» veut perdre les nations, commence par les frapper
» de cécité morale !... Oui ! ce qui me confond, ce
» qui m'humilie, ce qui me désespère pour vous dans
» une doctrine fausse, ce n'est pas tant le crime : le
» crime ! on le déteste, on le combat, mais on le
» comprend ; mais c'est LA BÊTISE qu'on ne com-
» prend pas. »

Avec tout autre prince que le comte de Chambord, on n'oserait continuer longtemps un entretien politique, de crainte de paraître importun. Mais l'auguste proscrit ne se fatigue jamais des questions qui intéressent la France ; et je poursuivis en ces termes :

« — Depuis le 24 février, Monseigneur, il a été

» répandu de singulières théories sur le travail ; elles
» ont révolutionné les classes ouvrières.

» — Je le sais ; répartit le prince. De nombreuses
» controverses ont eu lieu à cet égard ; et j'y ai
» prêté une extrême attention. Ce qui est certain,
» c'est que les gouvernements, jusqu'ici, ne se sont
» point assez occupés des classes ouvrières. L'amélio-
» ration de leur sort serait ma plus chère pensée.
» Le travailleur a des droits sacrés à l'intérêt public.
» Sa vie est nécessaire à l'État ; l'État doit s'occu-
» per de sa vie. Quant à moi, je n'ai cessé de dire
» et de redire aux privilégiés de la fortune, sur les-
» quels je puis avoir de l'influence, que si Dieu leur
» a donné des biens et des richesses, c'est pour en
» faire un noble et digne usage en venant en aide
» aux classes malheureuses et en veillant à leur bien-
» être. Le riche a pour mission, ici-bas, d'être la
» Providence du pauvre : s'il y manque, malheur à
» lui ! »

Le visage du duc de Bordeaux, en prononçant ces paroles, avait une admirable expression ; et je me rappelai ces mots de Châteaubriand : « *Il y a vraiment sur ce jeune prince un rayon d'en haut.* »

« — Monseigneur ! continuai-je, vous avez joint
» l'exemple au précepte ; vous avez ouvert des ate-
» liers à Chambord pour donner du travail au pays.

» — Oui, dit le prince avec vivacité ; mais malheu-

» heureusement je n'ai pu le faire que dans les limites
» de ma fortune actuelle et de ma position présente.
» Ah! si j'avais plus de puissance!... »

Ces derniers mots me pénétrèrent ; il y avait tant de vérité dans l'accent ! et tant de charité dans le regret!... (1)

(1) Voici la lettre que le prince écrivait à M. de Pastoret, le 30 octobre 1846, relativement aux ateliers de Chambord.
« — M. le marquis, vous savez que c'est surtout par des secours distribués aux classes indigentes que je désire marquer
» l'heureuse époque de mon mariage et remercier la Providence d'avoir écarté les obstacles qui s'y étaient opposés
» jusqu'ici. Quoique forcé de vivre sur la terre étrangère, je
» ne puis jamais être indifférent ou insensible aux maux de la patrie. Pensant à la cherté des subsistances et aux justes
» craintes qu'elle inspire pour la saison rigoureuse où nous
» allons entrer, j'ai cherché comment je pourrais contribuer
» au soulagement de la misère publique. Il m'a paru que le
» meilleur emploi à faire des sommes dont je puis disposer,
» c'est de les consacrer à établir à Chambord et dans les forêts
» qui nous appartiennent encore, des ateliers de charité qui
» offrent aux habitants pauvres de ces contrées un travail
» assuré pendant l'hiver prochain, et leur fournissent les moyens
» de pourvoir à leurs besoins et à ceux de leur famille.

» Je vous charge donc de prendre les mesures nécessaires
» pour l'exécution d'un projet que j'aimerais à voir s'étendre
» à la France entière. Pour moi, je me féliciterai, du moins,
» d'avoir pu adoucir le sort des Français malheureux qui, par
» leur position particulière, ont encore plus de titres à mon
» intérêt.

» Je vous renouvelle..... etc., etc. »

(Cette lettre a été publiée dans les journaux du temps).

La conversation, peu après, tomba sur la famille d'Orléans. J'osai hasarder ces paroles :

« — La Ligue et la Fronde, Monseigneur, se terminèrent par une réconciliation générale. Le petit-fils de saint Louis aurait les bras assez larges pour recevoir indistinctement tous les Français, et pour s'ouvrir à tous les cœurs qui viendraient à lui. Pendant 18 ans, j'ai eu de la haine contre les situations, je n'en ai pas eu contre les personnes. Les faits m'étaient odieux, non les hommes. J'ai écrit contre la royauté de Juillet; mais aujourd'hui, pour moi, le comte de Neully n'est plus le roi Louis-Philippe. Je rends justice à ce qui s'est fait d'utile sous son règne, à tous les talens qui y ont brillé; il me semble que, s'ils le voulaient encore, le bien qu'on pourrait attendre d'eux effacerait le mal qu'ils ont pu faire. M. le comte de Chambord, qui a si cruellement connu l'adversité, doit compâtrer plus que personne à celle des jeunes princes d'Orléans. Sous le point de vue des principes, dans leur puissance, ils n'étaient rien; dans leur malheur ils sont quelque chose. Le 7 août les avait bannis des hauteurs de leur origine; le 24 février ne montre plus en eux que les rejetons d'Henri IV. S'ils comprennent leur position, les disgrâces de la fortune peuvent les remettre en mesure de servir noblement la patrie sur une route nouvelle et

» droite. Le talent ne leur manque pas : qu'il en soit
» ainsi de l'honneur. »

Le prince m'écoutait avec attention ; je poursuivis.

« — Une dame de haute distinction, revenant de
» chez la duchesse d'Orléans, m'assurait, dernière-
» ment, que la mère du *comte de Paris* était prête à
» faire tous les sacrifices qui pourraient assurer le
» repos et le bonheur de la France. Au mois d'août,
» j'étais sur le chemin de fer de Blois à Amboise, j'y
» rencontrai le duc de C.... qui revenait de Londres
» *Louis-Philippe*, me dit-il, *a les plus nobles senti-*
» *ments; il désirerait vivement, ainsi que la reine*
» *Marie-Amélie, une réconciliation générale.* »

Le comte de Chambord m'interrompit. Un mot fut sa réponse :

« — J'attends. »

Qu'il était noble et digne ce mot ! Que de choses il renfermait ! Il y avait là appel et dignité, espérances et foi. *J'attends* : parole de paix, de sécurité, de promesses et d'avenir ; mot de Dieu aux cœurs qu'il appelle.

CHAPITRE XIX.

Excursion en Hongrie.

Le duc de Bordeaux va, de temps à autre, à la chasse ; mais, chez lui, la chasse n'est pas une passion prononcée, ce n'est qu'une distraction passagère.

Un matin il me proposa une promenade à cheval.

« — Nous irons en Hongrie, me dit-il. Frohsdorf » est à peu de distance de la frontière. Etes-vous » cavalier ?

— » Monseigneur, lui répondis-je, j'ai commencé » ma vie par remplir des fonctions militaires. Je fus » un instant officier d'ordonnance en Espagne. J'étais » à l'assaut de Tarragone, et j'y montai l'un des premiers à l'échelle...

» — Oui, mais pas à cheval, je suppose ; interrompit gaîment le prince. »

Une heure après, nous galoppons au milieu des montagnes qui séparent la Hongrie de l'Autriche.

Le comte de Chambord est un excellent écuyer. Il est impossible de monter à cheval avec plus de hardiesse et de grâce. En outre, il est infatigable.

Rien de plus pittoresque que les rochers, les torrents et les forêts que nous traversions. On ne saurait voir des sites plus sauvages. Des arbres verts gigantesques, des hêtres d'une dimension prodigieuse, élevaient là leur front vers les nues. On aurait pu s'y croire dans les bois druidiques des vieux âges.

Et, néanmoins, tout en fendant les airs sur ces romantiques plages, nous causions encore de la France. Le prince, tout sérieux qu'il est dans les discussions graves, est de la plus aimable gaité dans les habitudes ordinaires de la vie. Il a un rire plein de charme, une cordialité qui met à l'aise; et, sans jamais sortir des expressions de la bienveillance, nul ne plaisante avec une malice plus spirituelle.

Il est des républicains en France qui s'imaginent que l'exilé de Frohsdorf serait plein de préventions et de ressentiments. Loin de là, ce sont précisément ces choses que repousse le plus sa nature. J'ai lu, à Frohsdorf, dans un journal, une de ses réponses à l'un de ses amis, à propos de l'amnistie que le gouvernement français sollicitait en faveur des insur-

gés romains et qu'il n'accorde pas à ses propres rebelles. Elle me frappa : la voici :

« Savez-vous quel serait mon plus grand bonheur, si un jour je revenais en France? Ce serait d'amnistier immédiatement toutes les victimes de nos discordes civiles, à quelque opinion qu'elles appartenissent. Comme je n'ai rien à pardonner pour mon propre compte, il me serait bien facile de tout oublier. Henri IV disait, en parlant des Ligueurs qui le boudaient : « *Ils sont encore fâchés, il faut attendre.* » Eh bien ! s'il y avait des Français fâchés contre moi, j'attendrais aussi ; mais je ferais en sorte de ne pas attendre trop longtemps. »

« — Le comte de Chambord est appelé à de bien hautes destinées, disait à Ems le directeur d'un des journaux les plus considérables de Paris, après un entretien avec le prince : voilà dix-huit ans qu'on nous a indignement trompés à son égard ! »

Le temps était beau, le ciel était sans nuages ; nous arrivâmes au sommet d'une haute montagne où est bâtie une chapelle (*rosalia capel*). Là, je poussai un cri de surprise. En face de moi se déployait à perte de vue un des plus beaux pays de la terre : la Hongrie. Non, de ma vie, je n'avais vu un plus admirable spectacle. Les vastes plaines de ce royaume, avec ses villes, ses villages, ses coteaux, ses bois, ses forteresses et ses rivières, étaient là déroulés à mes pieds, comme vues du haut des nuées.

Au loin, d'un côté, était Vienne; de l'autre, un lac immense s'étendait à l'extrémité du tableau magique; et ses eaux bleues se confondaient avec l'azur du firmament. Il n'y avait plus là d'horizon; et, sans ligne visible de séparation, le ciel y faisait suite à la terre.

« — Voici le château de *Forckenstein*! me dit le » prince en me montrant un fort peu éloigné. Il » appartient au prince d'Esterhazy, l'un des plus » riches propriétaires de l'Europe. »

En effet, cent villages font partie de ce domaine; presque tout le pays est à lui. Le prince d'Esterhazy y exerce une puissance souveraine; il a des troupes à lui dans sa citadelle; et Forckenstein a ceci de curieux, c'est qu'il est un dernier reste des vieilles suzerainetés du temps féodal. Au surplus, ce reste se meurt.

Nous avons mis pied à terre sous les murs de la chapelle; et, de là, M. le comte de Chambord me montrait les principales villes du pays. Doué d'une mémoire prodigieuse, il me racontait les événements historiques, tant anciens que nouveaux, qui s'étaient passés dans ces contrées; il me décrivait les derniers combats qui y avaient eu lieu; et, au fait de toutes les évolutions de chaque armée, il en parlait en officier consommé. Au surplus, je ne m'en étonnai point; je me rappelais qu'en 1859, le prince avait fait un voyage d'études stratégiques en Italie, avec plusieurs

généraux français ; qu'il avait assisté, dans les plaines de l'Adige, aux grandes manœuvres d'automne du feld-maréchal Radetzky ; et que ce célèbre guerrier qui, chaque jour, venait le chercher à la tête de son état-major pour le mener à son camp, d'où il le reconduisait ensuite chez lui, s'étonnait de lui trouver à la fois la science que donne l'étude et l'énergie que donne le cœur.

L'endroit où nous étions avait été occupé récemment par des avant-postes de l'armée hongroise ; et l'on y voyait encore des traces de leur passage.

« — Au temps des guerres de l'Autriche contre les » Turcs, me dit le comte de Chambord, un prince » d'Esterhazy avait amassé un trésor considérable » dans la citadelle de Forckenstein, que nous allons » visiter. Ce trésor, d'après sa loi formelle, était des- » tiné à payer la rançon des membres de la famille » qui pourraient être faits prisonniers par les mé- » créants. Or, un cousin du prince actuel, étant der- » nièrement ambassadeur à Rome, et apprenant » que les abords de la ville éternelle étaient infestés » de bandits, écrivit au sire de Forckenstein, pour lui » demander s'il le rachèterait des deniers de son tré- » sor, dans le cas où il serait pris par les *Jean Sho-* » *gar*, les *Cartouche* et les *Fra-Diavolo* des Marais- » Pontins. » — *Non*, lui répondit Esterhazy, à moins » qu'on ne me prouve qu'ils sont *Turcs*. »

Nous remontâmes à cheval ; et nous prîmes la route de Forkenstein.

« — *Aux armes !* » cria la sentinelle en reconnaissant de loin le fils de France.

Et, à l'instant même, tambour en tête, la petite garnison du suzerain se rangea en haie sous la grande tour du béfroï.

On avait baissé le pont-levis. Les soldats du fort présentèrent les armes à Henri V ; et nous passâmes sous la grande voûte d'entrée, comme si nous prenions possession de la place.

Forkenstein est une petite vignette vivante du règne, à jamais mort, de la féodalité.

Rien de plus curieux que l'intérieur du château. Les portraits de tous les aïeux du prince d'Esterhazy y sont soigneusement conservés ; et on les compte par centaines. L'arbre généalogique est dans la première salle et sort de la côte d'Adam ; on ne pouvait remonter plus haut. Puis, sous le nom biblique de *Seth*, commencent les Esterhazy. Ensuite, et après le déluge, un des premiers ancêtres est *Cham*. De ses fils descend *Attila*. Je fus charmé de voir la figure, assez singulièrement peinte, de ce chef célèbre des Huns, d'autant qu'elle est épouvantable. Je me l'étais ainsi tracé.

Près d'*Attila*, on voit sa femme, et autour d'eux leurs descendants ; c'est une lignée d'atroces visages.

Puis se montrent des chefs plus modernes, parmi lesquels il s'en trouve d'une rare beauté. Dans cette illustre famille, il y eut, non seulement de grands guerriers, mais des hommes remarquables en tout genre. Plusieurs d'entr'eux sauvèrent l'Autriche.

Je désirais voir le fameux trésor; mais on ne put nous en montrer qu'une partie, vu que l'autre, emballée dans des caisses, avait été soigneusement cachée, pour la soustraire aux hasards de la guerre.

Nous visitâmes l'arsenal qui contient encore de fort belles choses. Six à sept cents fusils de chasse sont là, Sur plusieurs est le nom de l'armurier français *Lepage* : ce sont des chefs-d'œuvre de l'art. Beaucoup de bannières prises sur les Turcs, sont déployées le long des murs. On y voit aussi une quantité d'équipements militaires. Mais, hélas ! tous les beaux canons de la citadelle, les fusils de munition, les mortiers, les casques, les cuirasses, etc., ont été livrés à l'armée hongroise. Un soldat de la garnison pleurait en nous énumérant ces pertes. La Hongrie, dans le principe, avait salué avec transport les lumières régénératrices qui allaient se lever chez elle à l'instar des aurores de Paris. Que n'allait pas réédifier partout, disait-on, le mouvement révolutionnaire ! O rêve !... En fait de constructions politiques, quand l'architecte est la révolte, que sont les monuments ? des décombres.

Qui eût pu penser, en Hongrie, lors de ses premières victoires, que BEM, le héros *chrétien* de la Transylvanie, serait un jour le *musulman* AMURAT, pacha à trois queues en Turquie (1)!

Affranchissement, liberté, régénération, mots de déception, de ruine et de sang, suicides de la raison. Implacables défis à mort jetés par le désordre et le crime à l'ambition et à l'orgueil, ces mots de flammes lancés à Dieu lui-même par le premier des révoltés, devaient embrâser la Hongrie : ils ravageaient l'Europe en délire.

Par bonheur, bien des peuples aujourd'hui, fatigués de ces exterminateurs éternels du genre humain, commencent à vouloir se délivrer de ceux qui prétendaient les affranchir. En effet, quoi de plus désastreux que des régénérations continues ! qu'une suite de délivrances ! Le sang est toujours l'eau baptismale des spoliations, la brûlante nécessité des félonies, le sacre des tyrannies populaires. La nation qui, par le droit des émeutes et de la trahison, change de maîtres et de lois, tombe au triste état de cadavre que les empiriques exploitent, sur lequel ils expérimentent, qu'ils se font honneur de dissoudre et qu'attend le néant au sépulchre.

(1) Daily-News, octobre 1849. « Le général Culmann et vingt officiers, à l'exemple de *Bem*, ont embrassé l'islamisme. » *Gazette de Cologne*, octobre 1849.

« Quand la rébellion a triomphé, écrivais-je en
» 1835, allez donc, vous qui y avez battu des mains
» avec enthousiasme ! allez prêcher honneur et jus-
» tice aux vainqueurs ! Demandez à l'anarchie l'or-
» dre, aux apostasies la fidélité, à l'iniquité les ver-
» tus : vos frères, continuant leurs œuvres de des-
» truction, se riront de vous et à bon droit ; car ils
» seront, eux ! dans leur route, et vous serez, vous !
» hors de la vôtre (1). »

(1) Double règne.

CHAPITRE XX.

Les Finances et l'Armée.

La veille de mon arrivée à Frohsdorf, l'archiduc Ferdinand, oncle de madame la comtesse de Chambord, en était reparti pour Vienne. Peu de jours après, le duc de Modène et le prince son frère y venaient visiter Henri V.

Le duc de Modène est d'un extérieur agréable et d'une taille élevée ; sa physionomie, pleine de bonté, rappelle celle de sa sœur. Mais, quels que soient l'affluence des visiteurs et les hommages dont on l'entoure, le comte de Chambord ne change rien à ses habitudes ; il n'en reste pas moins tout entier à ses études politiques.

Je lui parlais un jour de l'état financier de la France. « — *Voici la position !* » me dit-il :

Et, sur la table de sa chambre, il me montra les notes suivantes :

« Quand arriva la Restauration, elle eut d'abord
» à payer les milliards qu'avaient coûté deux inva-
» sions dirigées contre l'empire ; elle libéra en-
» suite le territoire en consacrant un autre mil-
» liard à affranchir les consciences et à doubler la
» valeur des propriétés foncières, en indemnisant
» le malheur. Puis, encore, elle eut à dépenser des
» sommes considérables pour arracher, malgré l'An-
» gleterre, le roi d'Espagne à sa prison ; puis, enfin,
» il lui fallait faire des armemens dispendieux pour
» l'expédition de Morée et la délivrance de la Grèce,
» pour la guerre en Afrique et la conquête d'Alger :
» tout cela encore en dépit de la Grande-Bretagne.
» Or, elle avait trouvé les caisses de l'État vides et
» les finances ruinées. Eh bien ! qu'arriva-t-il ? que
» fit-elle ? En moins de quinze ans, elle acquitta
» toutes ses dettes, se débarrassa de toutes ses char-
» ges, fit face à toutes ses dépenses, racheta par
» l'amortissement plus de six cent millions de la
» dette publique, réduisit l'impôt de 92 millions par
» an ; et, au milieu d'une prospérité sans exemple,
» ne laissa qu'un budget annuel d'environ 950 mil-
» lions.

» Vint ensuite Louis-Philippe. La royauté à *bon*
» *marché* porta à 400 millions d'intérêt la dette pu-

» blique qui, sous la Restauration, ne montait qu'à
» 250 millions dont 75 appartenaient à l'amortisse-
» ment. Elle dilapida les bois de l'Etat, dévora les
» réserves de l'amortissement, le fonds commun de
» l'indemnité et les trésors de la Casauba. Elle laissa
» une dette flottante de 960 millions, plus du triple
» de ce qu'elle était sous la monarchie légitime.
» Il n'y eut plus de dégrèvement sur l'impôt; et,
» finalement, le budget qui, sous Charles X, n'allait
» qu'à 950 millions, fut élevé, sous Louis-Philippe,
» à plus de *seize cent millions*.

» La république de février continua l'œuvre de
» destruction. En un an, elle augmenta encore la
» dette publique de 62 millions de rente (un impôt
» projeté y doit ajouter 10 millions); elle a frappé
» l'impôt de 45 centimes; elle cherche à en créer
» d'autres. Avant peu, la dette publique se trouvera
» être de 500 millions de rentes au capital de 10
» milliards; et, au milieu des ruines générales, le
» budget des dépenses a dépassé le chiffre de 1,800
» millions.

» Quel serait, grand Dieu! le budget d'une répu-
» blique rouge!!! »

Un pareil tableau comparatif est la meilleure réponse à faire aux ennemis de la branche aînée des Bourbons. Qui a mieux administré la France!... Il n'est rien d'implacable comme les chiffres; leur lo-

gique est sans miséricorde ; et leur arrêt est sans appel.

Remarquons ici que, pendant que nos budgets se soldent par des déficit sans fin (celui de 1849 sera de 250 millions environ), les budgets anglais présentent de continuel excédants de recettes. La France, en nos dernières années, a augmenté ses dépenses de 704 millions. L'Angleterre, dans la même période, a diminué ses taxes de 750 millions.

Et pourquoi cette différence ? C'est que la France roule de révolutions en révolutions, et que l'Angleterre va de progrès en progrès. Là est la solution du problème.

M. le comte de Chambord a fait de sérieuses études sur les charges et les ressources de la France. Consulté il y a quelques années, relativement à un grand établissement de *crédit foncier* que l'on voulait fonder à Paris pour favoriser l'agriculture et l'industrie, le prince répondit en ces mots :

« J'ai reçu, monsieur, la lettre et les notes que
» vous m'avez adressées, et je les ai lues avec beau-
» coup d'intérêt. J'applaudirai toujours aux efforts
» qui seront faits pour rapprocher et unir entre elles
» toutes les classes de la société. C'est en renonçant
» à une vie oisive et en travaillant au bien-être du
» peuple, à son instruction, à sa moralisation surtout,
» que les personnes qui appartiennent aux hautes

» classes doivent chercher à dissiper les fâcheuses
» préventions qui existent contre elles, et à recon-
» quérir cette influence salutaire qu'elles sont appe-
» lées naturellement à exercer, et qui peut devenir
» un jour si utile au pays.

» Il existe dans quelques parties de l'Allemagne des
» institutions de *crédit foncier*, analogues à celles
» dont vous me parlez. Elles ont déjà produit de bons
» résultats; et je crois qu'il serait possible de fonder
» avec avantage, en France, des établissements de
» ce genre; ils contribueraient puissamment à dégre-
» ver la propriété foncière de cette masse énorme
» de créances hypothécaires qui pèse sur elle et nuit
» à la prospérité et aux progrès de l'agriculture, vé-
» ritable source de la richesse des nations. Je rends
» donc toute justice au zèle et au dévouement qui vous
» porte à occuper si utilement vos loisirs, vos talents
» et l'activité de votre esprit. Je fais des vœux pour
» que le succès vienne couronner vos efforts, etc. (1).»

» HENRI. »

— « Faites-moi de bonne politique, et je vous

(1) Cette lettre, restée jusqu'à ce jour inédite, m'a été communiquée par une obligeante amitié. On remarquera que, dans celle-ci comme dans toutes les autres, c'est toujours l'amélioration du sort des classes pauvres qui est la pensée dominante du prince.

» ferai de bonnes finances, » disait le baron Louis à M. d'Audiffret. Le comte de Chambord est pénétré de ce système; il sait, et pas un homme sensé n'en doute, que la position financière de l'état ne serait nullement alarmante si un gouvernement solide, appuyé sur un principe incontestable, venait enfin rendre au pays la confiance et la prospérité. Il est temps de sortir des essais, des utopies et des fictions; il est temps d'en revenir à une force gouvernementale, à une force de droit, acceptée de tous, entraînant les convictions, dissipant les doutes, ayant pour elle la consécration des temps, et nécessaire à la liberté comme à l'ordre. Avec une pareille force, il ne serait plus indispensable de tenir sur le pied de guerre des armées ruineuses, car on ne serait plus ni sur le *qui-vive!* au dehors, ni sur le *garde à vous!* au-dedans. Alors, on verrait reparaître sur les marchés l'abondance des capitaux, et l'on aurait des traités de commerce avec le monde entier; car, recouvrant à la fois le crédit, le repos et la stabilité, la France, ayant repris son rang en Europe, aurait une sécurité véritable, garantie par des principes, au lieu d'une soumission factice, imposée par des baïonnettes.

Je parlai de l'armée au prince. Son œil s'enflamma en me citant les beaux noms guerriers de notre époque. Oh! qu'il voudrait, à l'exemple de ses aïeux, marcher quelques jours à leur tête! Il a en eux une

confiance extrême; il connaît leur bravoure, leur caractère, leurs exploits et leur vie; aussi, songeant à eux, écrivait-il en ces mots, après juin 1848, à l'un de nos militaires les plus distingués.

... « — De tels hommes sont nécessaires au pays
» et doivent exercer sur son avenir une grande et
» utile influence. Aussi ai-je été profondément af-
» fligé de la mort du général Négrier et de tant de
» braves officiers, généreuses victimes de nos dis-
» cordes civiles, que la France regrette, et qui
» auraient pu longtemps encore combattre pour sa
» défense et pour sa gloire.

» Etc., etc., etc.

» HENRI. »

CHAPITRE XXI.

Anecdotes.

Parmi les présents envoyés de France à Frohsdorf, et cela par toutes les classes de la société, le comte de Chambord m'en fit remarquer un d'une beauté incomparable. C'est un livre de prières, avec tableaux coloriés, enluminures en or et reliures en pierreries. Chaque page est l'œuvre d'une dame française, et porte la signature de celle qui y a consacré ses veilles et son talent. Beaucoup de noms illustres sont là. Devant ce merveilleux travail tombent éclipsés tous les prodiges qu'a laissés le moyen âge en ce genre.

La comtesse de Chambord me montra avec bonheur le magnifique bracelet que lui avait envoyé la ville de Marseille ; elle me fit voir aussi une superbe mantille en fil d'ananas, richement brodée, qu'un marin français lui avait apportée des mers de l'Inde.

Puis, dans une serre du château, je regardai avec émotion, le fameux *fuchsia* des Tuileries, dans son pot venu de Paris, et poussant dans sa terre française. Le prince en prend un soin extrême.

Il aime les arts avec passion. Que de fois lui ai-je entendu vanter les célébrités artistiques de Paris ! Lui-même, il a une voix charmante, et il est excellent musicien. La comtesse de Chambord peint à merveille. Un soir, une des dames de la reine Marie-Thérèse, la comtesse de Choiseul, chanta avec infiniment de grâce une romance française intitulée : « *Dieu le voudra.* » La musique en était touchante ; et chacun, l'œil fixé sur le prince, se répétait tout bas ce vers de la romance :

« Dieu veut un nouveau Salomon. »

Souvent, au salon des princesses, on raconte des anecdotes. Je pris note de celle-ci :

Le général baron Rukavina, de race slave, était dernièrement chargé de la défense de Temeswar.

« — Combien vous faut-il de troupes ? lui demanda-t-on en l'envoyant à cette place forte.
» — *Trois mille hommes* me suffiront, répondit-il,
» s'il n'y a point de garde nationale ; au cas contraire,
» *six mille.* »

On lui donna les trois mille hommes ; mais il trouva,

en arrivant, six mille gardes nationaux à Temeswar.

Que fit le général autrichien? Il convoqua la milice citoyenne à une grande revue militaire; et il la fit cerner par son artillerie et ses soldats. « — Mes » amis! dit-il ensuite aux bourgeois armés; nous » allons être assiégés par les rebelles. J'ai la plus » grande confiance en votre dévouement pour l'em- » pereur; et je viens vous en demander une nou- » velle preuve. Mettez sur-le-champ bas les armes! »

Indignation générale.

« — Bien, mes amis! poursuit le chef. Je vois avec » bonheur, à vos transports, que vous allez m'obéir » de suite; il m'aurait été vraiment cruel de faire » tirer sur vous à mitraille. Cependant mes canons » étaient prêts: regardez. »

En effet, les artilleurs de la forteresse n'attendaient qu'un signal pour faire feu.

La garde nationale a pris son parti. Elle se laisse immédiatement désarmer sans plus de résistance. Le général Rukavina, âgé de 77 ans, recrute aussitôt des troupes dans la campagne, et leur distribue les sabres et les fusils de la milice bourgeoise. Sa garnison se trouve ainsi portée à 6,000 hommes.

Alors commença un siège effroyable. Le vieux général le soutint, pendant quatre mois, avec un courage inouï. Temeswar était attaqué par une armée nombreuse; il lui fut lancé 80,000 bombes et bou-

lets ; sa destruction fut complète ; il n'y restait plus que trois maisons. L'intrépide vieillard avait perdu plus des trois quarts de sa garnison. « — Il faut vous » rendre , lui dit-on. Autour de vous , tout brûle et » s'écroule. — Quand je serai tombé , répliqua-t-il ; » et quand mon mouchoir brûlera dans ma poche , » alors on rendra Temeswar. »

Peu après , des secours arrivèrent ; et Temeswar fut délivré. Ce fut un triomphe éclatant.

Chaque jour amenait de nouveaux visiteurs à Frohsdorf. L'un d'eux nous raconta ce fait :

» Un Français de distinction, étant à Londres, se » rencontra avec M. Guizot chez la princesse de Lié- » ven. On y causait des malheurs et des hontes de » la France. — Notre pays, dit l'ancien ministre » de Louis-Philippe, ne pourra recouvrer son repos » et sa dignité qu'en revenant à *la monarchie*.

» — A laquelle ? demanda-t-on.

» — On ne peut appeler *monarchie*, répondit » gravement M. Guizot, que la royauté légitime.

» — Celle du droit ?

» — Et des principes.

» — Vous paraissez étonné de ce langage, dit » tout bas la princesse de Lieven au voyageur fran- » çais ; eh bien ! c'est celui de la conviction. M. Gui-

» zot ne doute pas qu'Henri V, remonté sur le trône
» de ses pères, ne soit appelé au rétablissement de
» l'ordre social, non-seulement en France, mais en
» Europe; et, ce qui peut-être vous étonnera plus
» encore, Louis-Philippe pense de même. »

La reine Marie-Thérèse, indulgente et miséricordieuse, est constamment prête à atténuer les fautes et à les pardonner. La duplicité seule est à ses yeux sans excuse. On parlait, dans son salon, d'une dame du noble faubourg qui avait été comblée des faveurs de la cour sous la Restauration, et dont la jolie figure à cette époque, était extrêmement remarquable.

« — Il est impossible d'avoir un cœur plus ingrat, dit un des assistants; sa conduite a été indigne depuis 1830.

» — Oui, c'est vrai, répartit la reine; mais, du moins, elle est franchement mauvaise. J'aime mieux une femme comme celle-là que ces âmes à double face qui s'expriment d'une manière et qui pensent d'une autre, qui écrivent d'une façon et qui agissent en sens contraire, qui, enfin, soufflant le froid et le chaud, cherchent à jouer tout le monde. »

Les écuries du comte de Chambord sont parfaite-

tement montées. Un matin, je venais d'admirer ses chevaux de selle, lorsque, tout à coup, deux chiens danois, de la plus rare beauté, excitèrent mon attention. On me conta ainsi leur histoire :

Un ouvrier du midi de la France (1), nommé *Cébe*, avait soigneusement élevé ces deux danois; et ils étaient devenus l'objet de l'admiration publique.

Un connaisseur dit à leur maître : « — Vous avez » là des chiens qui seraient dignes d'appartenir à un » roi. »

Ces mots frappèrent l'ouvrier. « — Eh bien! se » dit-il sur-le-champ, c'est *au roi* qu'ils appartienn- » dront. »

Et, le lendemain, il partit.

Comment? A pied. Pour où? Pour Froshdorf. S'était-il informé des distances? Non. Il savait seulement qu'il avait loin à aller, bien loin, très-loin, et du côté du nord; il ne craignait qu'une seule chose, ce nouveau pèlerin des âges monarchiques, c'est que ses fidèles compagnons ne vissent à se fatiguer sur la route. Eux! ils n'avaient pas sa pensée; ils ne pouvaient avoir son courage.

Il arriva d'abord à Paris. C'était il y a deux ans environ. Il passa devant les Tuileries, où il y avait alors un monarque : — « *Mes danois entreront ail-*

(1) Du département du Tarn.

leurs, dit Cébe en détournant la tête : *le roi de France n'est pas là.* »

Il demeura quelques jours à Paris pour se reposer. Le hasard voulut que le duc de Nemours entendit parler de l'étonnante beauté des chiens voyageurs. Il en fit offrir 500 francs. Cébe aussitôt se prit à rire : — « *Ce n'est pas lui qui les aura,* répondit-il avec dédain : *je ne les vends pas, je les donne ; et je les donne à qui de droit.* »

Et il partit pour l'Allemagne.

Il avait traversé la France, il traversa la Belgique et la Prusse. Infatigable dans sa marche, il est sur l'autre rive du Rhin. Que de lieues et que de fatigues!... Mais les danois se portent bien ; ils poursuivent gaiement leur route, et Cébe ne saurait se plaindre.

En chemin, il perd ses papiers ; il n'est plus en règle, on l'arrête. Encore de nouvelles souffrances ; encore de nouveaux obstacles. Mais on ne l'a point séparé de ses danois : sa force n'est point abattue. Il plaide sa cause et la leur. On les admire tous les trois ; et tous les trois sont élargis.

Il foule le sol de l'Autriche ; il ne s'arrête point à Vienne. Ses souliers étaient presque usés ; il est maigre, pâle, épuisé ; il ne se trainait plus qu'avec peine ; il arrive enfin à Frohsdorf : et le voilà devant son prince.

« — Monseigneur ! dit l'ouvrier d'une voix trem-
» blante, en lui présentant ses danois et heureux de
» toutes ses peines : on m'a dit qu'ils étaient dignes
» d'un roi. Or, à mes yeux, *un roi*, c'est *le roi* : et je
» suis venu où il est.

» — De bien loin ? demanda le prince.

» — Oh ! oui, répliqua l'ouvrier. J'ai traversé je
» ne sais combien de terres, de forêts, de villages, de
» rivières, de villes et de royaumes. Je n'en puis
» plus, mais c'est égal : mes danois sont en bon état.
» C'est ce que j'avais de plus cher et de plus pré-
» cieux au monde. Ils vous aimeront comme je les
» aime. Ils seront fidèles comme moi. Les acceptez-
» vous, monseigneur ?

» — Oh ! bien certainement, dit le prince. »

Soudain les yeux de l'ouvrier se remplissent de larmes. Sa voix s'éteint ; ses genoux plient.

« — C'est de respect, disaient les uns.

» — C'est de fatigue, disaient les autres.

» — Oh ! non, c'est de bonheur, disait Cébe. »

Henri V embrassait ses danois (1).

(1) Il voulait repartir le lendemain, et refusait toute récompense. Vrai dévouement des temps passés : en France, il en existe encore de semblables. Il est inutile d'ajouter que le comte de Chambord ne laissa pas repartir ainsi l'ouvrier, et qu'il le combla de présents, de faveurs et de marques d'intérêt. Il était arrivé le 20 septembre 1847.

CHAPITRE XXII ET DERNIER.

La Saint-Michel et le Départ.

Nul n'a plus de modération dans ses vues que M. le comte de Chambord ; mais il ne confond point la modération avec l'indifférence ; car, avec un esprit plein de calme, il a une âme pleine de feu.

Certains esprits se croient sages et modérés parce qu'ils accueillent le bien et le mal avec la même quiétude. Quand le gouvernement provisoire touchait à tout pour tout détruire, ils disaient : « *Soutenons-le ! ou nous sommes perdus !* » Ces mêmes gens, avant la journée du 16 mars, murmuraient encore ces mots : « *Prenez garde, il ne faut pas s'opposer aux manifestations populaires.* » Puis, avant les 15 mai et 15 juin, ils disaient encore : « *N'irritez pas les clubs Barbès et Blanqui, ne les attaquez pas, taisez-vous.* » C'est que, sous le nom de *modérés*, ces

trembleurs ne cherchent que le repos, veulent dormir sous la tempête, et s'efforcent de se dissimuler que, dans la grande partie qui se débat, il y a *la France* pour enjeu.

L'auguste exilé de Frohsdorf comprend parfaitement son époque ; il blâme peu, excuse beaucoup ; mais, tout en prescrivant le calme et la prudence, il ne veut ni le sommeil, ni l'immobilité. Quand la modération, en matière politique, est l'indifférence ou la peur, elle est coupable, elle est une honte.

Les heures et les jours s'écoulaient rapidement à Frohsdorf : M. le comte de Chambord avait exigé que je restasse auprès de lui jusqu'à la *Saint-Michel*, jour anniversaire de sa naissance : le 29 septembre arriva.

Il y a peu de fêtes au château de l'exil, point de soirées à bruyants plaisirs ; mais on y a les joies du cœur ; on y est dans une région de paix, de loyauté, de bienfaisance et d'honneur. Là, il y a une véritable France, un monde à part, un grand avenir. Là, on n'est plus sous la fatale pression des idées révolutionnaires. On y espère, on y respire.

Le 29 septembre, il était accouru, à Frohsdorf, une quantité d'âmes fidèles. Le château était plein

de Français que la distance et les fatigues n'avaient pu arrêter, et qui venaient fêter la *Saint-Michel*, à quatre ou cinq cents lieues de leur demeure. Parmi eux, on remarquait le comte et la comtesse Xavier de Blacas, le comte de Bouillé et son neveu ; le marquis de Choiseul, le marquis de Coislin, M. Prévost de Saint-Marc, la comtesse de Pontbellanger, le marquis de Villette, le vicomte de Nicolai, etc., etc.

Le temps était magnifique ; le ciel était serein : un beau soleil éclairait le petit coin de terre, en exil, vers lequel se tournaient alors tant de pensées françaises, et où tant de fidélités se retrempaient à la source du vrai patriotisme et de la vraie grandeur. Henri V, au milieu de cette petite patrie qui s'improvisait à Frohsdorf, au milieu de ces dévouements inaltérables qui lui apportaient un peu d'air du pays de France, eût pu se croire au sol natal. Son beau visage était radieux d'heureux pressentiments. On se sentait renaître avec lui, en lui, et pour lui. Tous les cœurs battaient près du sien.

Mais aussi quel touchant spectacle! Le plus grand nom du monde entier, le fils des héros et des rois, le représentant de toutes les idées d'ordre et de justice, un modèle accompli de sagesse et de vertus, était là sans faste et sans cour, plein de calme et de dignité, sans reproche comme sans peur, comptant sur le ciel et la France.

Une messe avait eu lieu le matin à la chapelle. Marie-Thérèse voulut donner un déjeuner champêtre au milieu de la forêt de Neustadt, au bord d'une charmante rivière ; et une file de voitures partit du château pour ce rendez-vous poétique. M. le comte de Chambord était l'âme de cette jolie fête ; et sa noble compagne en faisait aussi les honneurs avec une grâce parfaite. Ce fut une matinée ravissante.

Un grand dîner eut lieu à sept heures (1). Madame la comtesse de Chambord y parut avec une toilette

(1) Le salon se remplit de monde après le dîner, et des couplets furent chantés. Oserai-je citer les miens.

- » Lors de nos dernières disgrâces ,
- » J'ai vu s'enfuir loin de Paris
- » Talents, vertus, amours et grâces :
- » Paris n'était plus leur pays.
- » Mais, sur des rives étrangères,
- » Ils sont accourus vers Henri ,
- » Et, sous de fidèles bannières ,
- » Aujourd'hui , *la France* est ici.

- » La peur glaca bien des courages
- » Aux jours de révolte et d'effroi ;
- » Mais, pour dissiper les orages ,
- » Il est un cri : *Vive*!
- » C'était le cri de la vaillance ;
- » Le dévouement l'avait aussi.
- » C'est celui de la confiance ;
- » Aujourd'hui , *l'espoir* est ici.

éblouissante ; elle avait le beau bracelet de Marseille.

Voyant que je regardais sa robe avec admiration :

« — Elle vient de Paris, me dit-elle, je ne mets
» aucune parure qui ne soit de France. »

Je m'en étais bien aperçu.

Le lendemain, je pris congé du prince et de la famille royale.....

- » En ses jours de gloire, la France
- » Ne faisait qu'un avec son roi ;
- » Et ce roi, c'était sa puissance,
- » Son honneur, sa vie et sa loi.
- » Comme autrefois, Dieu, qui nous garde,
- » Nous devait un prince accompli ;
- » Dieu l'a donné : France ! regarde !
- » *Ton avenir* : il est ici.

- » Aux jours heureux de sa naissance,
- » Un archange veillait sur lui :
- » O Michel ! frappe de ta lance
- » Tout démon menaçant Henri !
- » Que des révoltes et du crime
- » Le règne à jamais soit fini !
- » Henri seul peut fermer l'abîme.
- » *Europe ! ton sort* est ici. »

Il y avait deux autres couplets ; ils ont été tous imprimés et se trouvent chez M. JEANNE, papetier, passage Choiseul.

M. le comte Fenand de Bouillé, qui a une des plus belles voix de Paris, chanta aussi des vers charmants faits par son oncle, et fut applaudi avec transport.

Et je quittai la terre d'exil.

Et, réfléchissant sur l'état actuel de la France, je me disais le long de la route :

« — Le présent, aujourd'hui, c'est *l'absence*. Le futur, ce sera *le retour*. »

Ceci est d'une extrême simplicité ; et pourtant ceci demande explication.

D'abord, parce que, en général, ce qui est trop concis, est nécessairement un peu vague.

Ensuite, parce qu'il est prudent de sauvegarder ses phrases des interprétations, définitions et insinuations, qui pourraient leur chercher querelle.

Puis enfin, parce qu'il est des gens qui comprennent difficilement ; d'autres qui comprennent de travers ; et quelques-uns qui ne comprennent pas du tout.

Oui, « *le présent, c'est L'ABSENCE*, » l'absence, parmi nous, de toute conviction morale, politique et religieuse ; l'absence, au fond des âmes, de tout sentiment désintéressé, réfléchi, chevaleresque et dévoué ; l'absence, à Paris comme en province, des constantes fidélités à l'honneur et au devoir ; l'absence, enfin, au beau pays de France, d'un principe vraiment national, placé au-dessus des caprices populaires, dominant les révolutions, et ramenant à la fois, avec lui, la sécurité, le crédit, les arts, la richesse, la confiance et le bonheur.

Oui « *le futur, ce sera* LE RETOUR, » le retour du chemin de traverse à la grande route ; le retour des prévaricateurs à la justice , des insensés à la raison, des incrédules à la foi ; le retour de la fortune au commerce , et du travail à l'ouvrier ; le retour de la lumière à l'aveuglement.

Et je me répétais :

« *Place au droit!* »

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE.



TABLE DES MATIÈRES.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE		Pages.
	I. — Citations et réflexions	4
—	II. — Questions à résoudre	10
—	III. — Les états de siège	22
—	IV. — Ce qu'a fait dernièrement le pays.	28
—	V. — Ce que cherche aujourd'hui le pays.	36
—	VI. — Fêtes de la République.	44
—	VII. — Juin 1849.	51
—	VIII. — Deux opinions et quatre partis	57
—	IX. — Le suffrage universel	65
—	X. — Où allons-nous ?	72
—	XI. — La république romaine.	81
—	XII. — Louis-Napoléon.	87

DEUXIÈME PARTIE.

—	XIII. — Voyage.	93
—	XIV. — Arrivée à Frohsdorf.	104

	Pages.
CHAPITRE XV. — Le Château et la Chapelle	440
— XVI. — La vie des Exilés.	445
— XVII. — Promenade en calèche.	425
— XVIII. — Hautes questions politiques. . . .	435
— XIX. — Excursion en Hongrie	445
— XX. — Les finances et l'armée.	454
— XXI. — Anecdotes.	464
— XXII. — La Saint-Michel et le départ . . .	469

FIN DE LA TABLE.

OUVRAGES DE M. LAMÉ - FLEURY.

COURS D'HISTOIRES RACONTÉES AUX ENFANTS ET A LA JEUNESSE,

Augmentés de Synchronismes et de Tables analytiques pouvant servir de Questionnaires,
ET ADOPTÉS POUR LA MÉTHODE ÉLÉMENTAIRE DE M. LÉVI.

PREMIÈRE PARTIE.

- L'Histoire sainte.** 8^e édition. 4 vol. in-18, br. 2 fr.
Ouvrage autorisé par M. le ministre de l'instruction publique.
- L'Histoire du nouveau Testament.** 4 vol. in-18, br. 2 fr.
- La Mythologie.** 5^e édition. 4 vol. in-18, avec figures, br. 3 fr.
- L'Histoire ancienne.** 8^e édition. 4 vol in-18, br. 2 fr.
- L'Histoire grecque.** 8^e édition. 4 vol. in-18, br. 2 fr.
- L'Histoire romaine.** — 1^{re} partie, la RÉPUBLIQUE. 8^e édition. 4 vol. in-18, br. 2 fr.
- L'Histoire romaine.** — II^e partie, l'EMPIRE. 8^e édition. 4 vol. in-18, br. 2 fr.
Ouvrage autorisé par M. le Ministre de l'instruction publique.
- Carte géographique et chronologique de l'ancien monde,** pour l'intelligence des histoires racontées aux enfants. — Coloriée. 2 fr.
- L'Histoire de France.** 8^e édition. 2 vol. in-18, br. 4 fr.
- La Géométrie** enseignée aux enfants, 3^e édition, augmentée de plusieurs leçons sur les surfaces et la mesure des solides, avec figures imprimées dans le texte. 4 vol. in-18, br. 4 fr.
- Précis de l'histoire civile et politique des Français,** précédé d'un tableau chronologique des principaux faits de cette histoire, depuis la conquête des Gaules par Jules César, jusqu'à la fin du dix-huitième siècle, pour servir à l'enseignement élémentaire. 4 vol. in-18, br. 5 fr.

DEUXIÈME PARTIE.

- L'Histoire des Mœurs et Coutumes des Français,** racontée à la jeunesse. 4 fort vol. in-18, br. 2 fr. 50 c.
- L'Histoire du Moyen Age.** 4^e édition. 2 vol. in-18, br. 4 fr.
- L'Histoire Moderne.** 3^e édition. 2 vol. in-18, br. 4 fr.
Ouvrage autorisé par M. le Ministre de l'instruction publique.
- L'Histoire d'Angleterre.** 4^e édition. 2 vol. in-18, br. 2 fr.
- L'Histoire de la découverte de l'Amérique.** 2^e édition. 4 vol. in-18, br. 2 fr.
Ouvrage autorisé par M. le Ministre de l'instruction publique.
- L'Histoire de l'Algérie,** racontée à la jeunesse. 4 vol. gr. in-18 de 476 pages, br. 3 fr. 50 c.
- Biographie élémentaire des personnages historiques et littéraires,** à l'usage des maisons d'éducation des deux sexes. 4 fort vol. in-18, grand raisin, de 600 pages à 2 colonnes, br. 5 fr.

OUVRAGES DE M^{LLE} GOMBAULT.

- Histoire universelle en tableaux,** ou Explication des Enigmes historiques de M. D. Lévi. 3^e édition. 4 volume grand in-18. 3 fr. 50 c.
- Abrégé méthodique d'Histoire**

- de France.** 4 gros vol. in-18, br. 3^e édit. 4 fr. 50 c.
- Questionnaire d'histoire de France,** composé d'après l'Abrégé méthodique de l'auteur. Gr. in-18, br. 4 fr.

OUVRAGES DE M. A. DE VILLENEUVE,

ADAPTÉS AUX COURS DE M. LÉVI.

- Cours élémentaire de Littérature ancienne et moderne** à l'usage de la jeunesse. 4 vol. in-18. 2 fr.

- Précéptes de Rhétorique** ou Explication des règles à observer dans l'art oratoire. 4 volume in-18, br. 2 fr.

Tous ces ouvrages se trouvent aussi cartonnés.

OUVRAGES DE M. D. LÉVI (ALVARÈS),

Chevalier de la Légion d'honneur, professeur d'histoire et de littérature, fondateur des cours d'éducation maternelle, etc.

LANGUE FRANÇAISE.

- Nomenclateur orthographique**, ou premiers Exercices d'Orthographe. 4 vol. br. 2 fr.
Omnibus du langage. In-18 br. 2 fr.
Questionnaire grammatical et littéraire. Gr. in-18, br. 4 fr. 50 c.
Grammaire normale des Examens, ou solutions de toutes les questions proposées par la Sorbonne sur la grammaire française dans les examens de l'Hôtel-de-Ville et des Académies de France, pour l'obtention des brevets et diplômes de capacité, et pour l'admission dans les administrations publiques. 4 vol. in-12. 4 fr. 75 c.

GÉOGRAPHIE.

- Tour du monde (Le)**, ou les Premières études géographiques par voyages. Gr. in-48, br. 4 fr. 50 c.
Abrégé méthodique de Géographie générale, ou **Etudes géographiques.** 4 gr. v. in-18, br. 3 fr. 50 c.
Géographie générale et pittoresque racontée à la jeunesse, 2 vol. gr. in-18, réunis, brochés, 3 fr. 50 c.
Tableaux de Géographie ancienne. 2 feuilles. 80 c.
Tableau géographique de la France. Une grande feuille. 75 c.

HISTOIRE.

- Histoire classique des Roines de France.** 4 vol. in-18, br. 2 fr. 50 c.
 — avec figures. 3 fr. 50 c.
Esquisses historiques, ou Cours méthodique d'Histoire. 4 vol. gr. in-18, br. 2 fr. 50 c.
Nouveaux Eléments d'Histoire générale. 4 gr. vol. in-12, br. 4 fr. 50 c.
Echelle des Peuples, depuis la création jusqu'à nos jours. Un grand tableau. 4 fr. 50 c.
Manuel historique des peuples anciens et modernes. In-18, br. 4 fr.
Petit Musée classique, ou **Enigmes historiques**, géographiques, iconologiques. In-18, cart. 4 fr. 50 c.

LITTÉRATURE.

- Esquisses littéraires**, ou précis méthodique de l'histoire ancienne et moderne des littératures européennes et orientales. 4 gros vol. in-12, broché. 4 fr. 50 c.
Précis méthodique de la Littérature française. Grand in-18, br. 4 fr. 50 c.
Mnémosyne classique, ou nouvelle couronne littéraire. 4 vol. in-48. 2 fr. 50 c.
Lectures progressives et choisies, ou **Petit Panthéon littéraire et moral** :
 L'ANACHARSIS DE BARTHÉLEMY. 4 vol. in-12, br. 2 fr. 50 c.
 LES CHRONIQUEURS FRANÇAIS DU MOYEN AGE : *Geoffroy de Ville-Hardouin*, — *le sire de Joinville*, — *maître Jehan Froissard*, — *Christine de Pisan*. 4 vol. in-12, br. 3 fr. 50 c.
 LES POÈTES ITALIENS : *Dante*. — *Pétrarque*, — *l'Arliste*, — *le Tasse*. 4 vol. in-12, br. 2 fr. 50 c.

PHYSIQUE, HISTOIRE NATURELLE.

- Physique (la) popularisée**, ou les Pourquoi et les Parce que. In-18. br. 4 fr. 50 c.
Cosmographie racontée. In-18. br. 75 c.
Recueil méthodique des tableaux de Grammaire, de Géographie et d'Histoire, servant à la méthode de M. Lévi et aux ouvrages historiques de M. Lamé-Fleury, pour l'enseignement élémentaire. Petit in-fol., cart. 5 fr.
Manuel de la Méthode de M. Lévi. Brochure in-18. 4 fr.
Nouvelle calligraphie. Méthode *Soref*. in-8° oblong. 4 fr.
Nouveaux Eléments méthodiques des Sciences exactes et naturelles. 4 vol. in-18. br. 2 fr. 50 c.
Nouveaux Eléments méthodiques d'Arithmétique. In-18. br. 75 c.
Notions générales sur les Sciences et les Arts. 4 vol. in-8. br. 3 fr. 50 c.

Tous ces ouvrages se trouvent aussi cartonnés.





22747

1

10

A la même Librairie:

L'HERBIER DES DEMOISELLES

OU TRAITÉ COMPLET DE LA BOTANIQUE

Présentée sous une forme nouvelle et spéciale. — Ouvrage orné de planches et illustré de jolies vignettes, par M. Edmond AUDOIT, bachelier ès-sciences, ex-médecin de la marine militaire. — 2^e édition, revue, corrigée et augmentée d'un grand nombre de vignettes.

1 beau vol. in-8^o de 300 pages, illustré et orné d'un joli frontispice gravé avec le plus grand soin, figures coloriées, broché, 10 fr. — Élégaamment relié. 13 fr.

LE MÊME OUVRAGE, ÉDITION CLASSIQUE,

ADAPTÉ A LA MÉTHODE D. LÉVI.

1 vol. in-18, format anglais, figures noires, papier collé, 5 fr. — Élégaamment relié. 7 fr.

Le même, figures coloriées 7 fr. 50 c. — Élégaamment relié. 9 fr. 50

ATLAS DE L'HERBIER DES DEMOISELLES,

Par M. Edmond AUDOIT, bachelier ès-sciences, ex-médecin de la marine militaire.

1 vol. in-4^o oblong, figures coloriées. Prix : broché, 18 fr. — Cartonné, 20 fr. Élégaamment relié 22 fr.

HISTOIRE DE L'ALGÉRIE,

Racontée à la jeunesse, par Mme la Comtesse ДРОНОЖОВСКА, née Simon de Latreiche. Précédé d'une préface de M. D. Lévi (Alvarès), adopté pour ses cours d'éducation, faisant suite au cours d'histoire racontée à la jeunesse et aux enfants, par M. Lamé-Fleury.

1 vol. gr. in-18 de 476 pag., broché, 5 fr. 50 c. — Élégaamment relié. . . 5 fr.

Cet ouvrage a obtenu la médaille d'argent à la séance de la société d'encouragement du 6 août 1848.

DICTIONNAIRE DE LA CONVERSATION
ET DE LA LECTURE.

52 volumes in-8^o de 300 pages à deux colonnes. — Prix : 208 fr. — Net, 150 fr.

PLATE

FOR OFF

D-1
2442